

La reine des ombres

Lord, Jeffrey

VISIT...

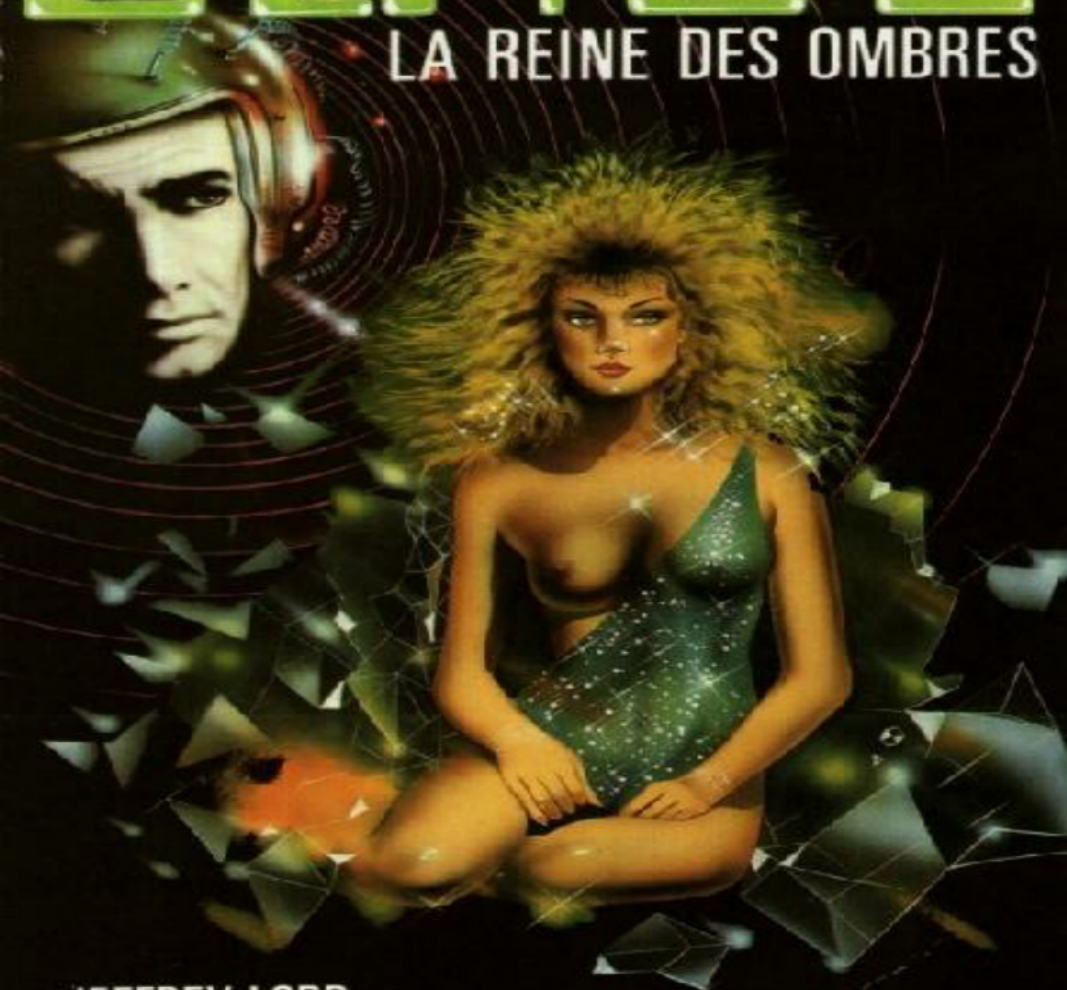
LANZAROTE
Caliente.com

GERARD DE VILLIERS 64

PRESENTE

BLADE

LA REINE DES OMBRES



JEFFREY LORD

PRESSES DE LA CITÉ

JEFFREY LORD

BLADE

**LA REINE
DES OMBRES**



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Création, Inc.
Produced by Lyle Kenyon Engel
© Presses de la Cité/GECEP 1988
ISBN 2-258-02572-2

CHAPITRE PREMIER

La Tour de Londres était grise. Comme tous les murs de la fière cité de la perfide Albion. À Londres, tout était gris, humide et triste. Sauf la Couronne.

— Vous, britannique, n'est-ce pas, Sir ?

— Yes, répondit Blade en levant un regard indécis sur le barman filiforme qui lui avait servi ses deux Hennessy-glace successifs. Il s'appelait Chang, ou quelque chose d'approchant, il était bavard, sympa et si rapide que Blade avait eu beaucoup de mal à surprendre son geste quand il avait ramassé ses HK dollars sur le comptoir.

Un comptoir au-dessus duquel était encadrée une vue de Londres. Il faut dire qu'on était au *Hyatt Regency*... de Hong Kong, et que jusqu'en 1992, les Nouveaux Territoires, dernier avant-poste de la minuscule colonie britannique, étaient toujours sous contrôle de la Couronne.

Hong Kong. À dix mille kilomètres de Londres !

On y jouait pourtant toujours au cricket et au polo, on y pariait invariablement des sommes colossales aux courses de lévriers, tout en y dégustant régulièrement de délicieuses saucisses de chien. Au moins, à Hong Kong, on ne protégeait pas la race canine pour rien.

On n'y cultivait pas non plus l'exactitude.

Ce qui ne surprenait pas de la part des Chinois, mais qui étonnait de la part d'une Anglaise bon teint. Car Loret était anglaise. Plus exactement galloise, fille unique d'un industriel fortuné... et oisive. Donc, qu'elle se trouve à Buenos Aires, Berlin, Rome, Mexico ou Hong Kong, Loret s'ennuyait. Elle s'en était confessée à Blade, lorsqu'il avait fait sa connaissance à Repulse Bay, la plage *in* de l'île de Hong Kong. Enfin, quand elle l'avait abordé. Car c'était elle qui avait fait le premier pas de cette épique rencontre. Épique par le souffle fantastique qui était passé sur la foule de Repulse Bay à l'apparition de Loret. Il faut dire que la jeune femme avait de quoi ravir tous les mâles et rendre les femelles folles de haine et d'envie. Des mensurations de lauréate Miss Univers, des yeux vert jade bordés de cils démesurés, une bouche faite pour dire *love* et pour être croquée... et tout le reste à l'avenant. Y compris la longue crinière fauve où le soleil jouait à faire fondre de l'or.

Une merveille.

Une œuvre d'art très convoitée. Notamment, mais en vain, par le fils très jaloux d'un des chefs de la pègre de Hong Kong. Un excité qui, selon Loret, s'était juré de la tuer et de se faire ensuite sauter la cervelle, s'il la surprenait en compagnie d'un autre homme.

Le fameux romantisme asiatique.

Mais Loret exagérait sûrement. Et elle était en retard. Le rendez-vous avait été fixé à vingt heures, et il était 20 h 35. Sans doute la belle Galloise souhaitait-elle se faire désirer davantage encore de cet athlète aux traits énergiques et au regard velouté qui savait si bien distiller son magnifique sourire un peu lointain. En attendant, Blade allait achever son deuxième Hennessy-glace et il ne voyait toujours rien venir. À part Chang le barman qui proposa :

— Encore la même chose, *Sir* ?

Blade refusa. Il devait rester lucide. Ne fût-ce que pour jouir pleinement de la somptueuse apparition qui allait survenir d'un instant à l'autre. Et pour Loret, il commanderait un magnum de Moët et Chandon millésimé.

— Richard Blade ?

Blade tourna la tête. À droite, puis à gauche. Ils étaient deux. Avec des faces couleur brique, des cheveux presque ras, des physiques de déménageurs et des regards neutres et froids. Des gueules de truands. Ou de flics. L'un d'eux exhiba discrètement une carte officielle sous le nez de Blade, lâcha, confidentiel :

— Spécial Branch. Mission spéciale.

Blade battit des paupières d'un air entendu. Et désolé. Car ces deux envoyés de la Spécial Branch locale n'étaient pas là pour disputer une partie de gin. Sous les yeux intrigués de Chang le barman, ils encadraient Blade comme s'ils avaient craint qu'il ne s'enfuit. Il faut dire que la veille, un employé du desk lui avait remis un message l'informant de l'appel d'un certain Mr. J. Ce dernier lui demandait de le rappeler d'urgence.

Procédure habituelle.

Quand J avait besoin de le voir revenir au plus tôt de maigres vacances arrachées à grand renfort de diplomatie, il opérait invariablement de cette manière. Mais cette fois, Blade avait décidé de tenir bon. Au moins vingt-quatre heures.

Il avait tenu exactement vingt heures.

Ce qui, compte vu la détermination de J et la puissance conjuguée du MI 6 dont il était le chef, et de la Spécial Branch, représentait un beau spécimen d'exploit. Blade acheva son verre d'Hennessy-glace, le

reposa et soupira :

— Bien, *gentlemen*. De quel crime suis-je accusé ?

Il crut intercepter une vague lueur amusée dans le regard glacé du type de gauche, avant que celui-ci ne grommelle :

— Nous l'ignorons, *Sir*. Nos instructions n'en font pas état.

Sir ! Dieu sait ce que J avait pu raconter pour déclencher une telle opération si loin de Londres.

— En quoi consistent donc ces instructions, gentlemen ?

— À vous escorter jusqu'à Kai Tak.

Kai Tak était l'aéroport international de Hong Kong.

— Et puis ? insista Blade.

Haussement d'épaules fataliste de l'homme de droite.

— Nous devons vous remettre à deux de nos collègues, *Sir*. Dès lors, nous aurons achevé notre mission. Il serait fort aimable à vous de nous y aider. Dans la mesure de vos propres moyens, *Sir*.

Décidément, l'humour était toujours au rendez-vous entre *gentlemen* britanniques.

— Mes... moyens, comme vous dites, sont limités. Et la courtoisie m'oblige à attendre ici une jolie femme. Un « lapin » de ma part remettrait en question toute la crédibilité de la Couronne. Et la réputation de ses sujets.

— Cette personne est-elle chinoise, *Sir* ?

— Non.

— Britannique, alors ? estima aussitôt le deuxième compère.

Pour un Anglais, Hong Kong ne pouvait être habité que par des Anglais. Ou, à la grande rigueur, par quelques Chinois de passage.

— Britannique, se rendit Blade.

— Dans ce cas, *Sir*, reprit le premier, cette personne comprendra que la Couronne ne peut attendre. Laissez un message.

Le ton n'était pas d'une folle amabilité, mais on avait dû leur faire la leçon et, ignorant sans doute à qui ils avaient exactement affaire, ils demeuraient dans une prudente expectative. Sans doute la silhouette athlétique et l'autorité naturelle de Blade y étaient-elles pour beaucoup. Mais ce dernier ne se faisait pas d'illusions. Un ordre était un ordre et ces deux-là allaient l'emmener à Kai Tak. Il soupira :

— À quelle heure est mon avion ?

— Nous ne saurions le dire.

— Mais vous devez m'emmener immédiatement. C'est bien ça ?

— Exact, *Sir*.

Blade sembla s'abîmer dans des pensées contradictoires, jeta quelques billets sur le comptoir et commanda à Chang le barman :

— Mettez un magnum de Moët et Chandon à frapper, et offrez-le à la plus belle des Anglaises rousses que vous verrez. Avec mes plus plates excuses. Dites-lui que la Couronne m'appelle.

— La plus belle, *Sir* ? sembla douter le jeune Chinois.

— C'est ce que j'ai dit, assura Blade. Vous la reconnaîtrez forcément, à son entrée, un silence absolu s'installera ici. Et puis vous verrez que...

Un silence de mort était soudain tombé sur le bar du *Hyatt Regency*. Et à voir les têtes de Chang le barman et des deux hommes de la Spécial Branch, la foudre les avait frappés.

— God ! laissa enfin échapper l'homme de droite.

Ça n'avait été qu'un souffle. Preuve que le colosse commençait à manquer d'air. Quant à l'autre, il avait les yeux hors de la tête et la bouche ouverte comme un poisson mort.

— *Dear Richard* !

Blade se sentit empoigné par-derrière, retourné avec la douce autorité qui sied à une héritière unique anglaise, puis il reçut le choc des immenses yeux d'émeraude qui approchaient, approchaient... et des lèvres au goût de framboise prirent possession des siennes. Des lèvres faites pour dire *love*.

Et dire qu'il fallait partir !

— *Loret* ! hurla soudain une voix stridente.

Il y eut un bruit de verre cassé, la jeune femme sursauta contre Blade, tourna la tête, lâcha, apeurée :

— My God ! So Lihn !

Le parrain junior ! Blade avait déjà compris. À cinq mètres de là, dressé entre les débris d'une carafe brisée, un petit gros Chinois très pâle en costume gris serrait un énorme Colt 357 Magnum dans son poing tremblant. Canon braqué sur Loret. Dans ses petits yeux très bridés, il y avait effectivement des éclairs meurtriers.

Blade réagit au quart de seconde. Il plongeait, entraînant la jeune femme dans sa chute, la couvrant de son corps. Au même instant, tout devint confus. Il entendit des cris, puis une très forte détonation qui sembla déchirer l'air autour de lui. Simultanément, il eut l'impression de recevoir le plafond sur la tête, entendit d'autres cris, d'autres coups de feu... puis plus rien.

Ce fut le néant... juste un instant.

— Ça va, *Sir* ?

Encore sonné, Blade sentit qu'on l'aidait à se redresser, puis le rideau noir qui occultait sa vue se déchira et sa première vision fut le visage de Loret. Assise entre les tabourets du bar, elle regardait droit devant elle d'un air égaré.

— Ça va mieux, *Sir* ?

L'agent de la Spécial Branch s'inquiétait.

Blade le rassura d'une esquisse de sourire. Un sourire qui s'éteignit aussitôt. En se relevant, son regard avait embrassé la scène.

À cinq mètres de là, un jeune Chinois en costume gris, allongé sur le dos, un 357 Magnum encore dans la main et le front éclaté. Mort.

— Désolé, *Sir*, fit valoir l'autre agent de la Spécial Branch. C'était lui ou nous.

Il avait encore en main le petit Smith et Wesson Bodyguard qui avait tué So Lihn. À cet instant, la police locale fit son entrée dans le bar et un officier chinois examina la carte officielle que lui tendait le premier agent de la Spécial Branch. Il hocha la tête, salua, détailla Blade, soupçonneux :

— Cet homme est blessé ?

— Ce n'est rien, dit Blade. Rien du tout.

En tombant, un des lourds tabourets de bar avait dû lui entamer le cuir chevelu. Ses cheveux étaient poisseux de sang. Décidément, il n'y avait pas que dans les films noirs, que les rouses attiraient des ennuis !

Mais Loret n'était pas une rousse ordinaire.

CHAPITRE II

L'aéroport d'Heathrow n'était pas exactement Londres, mais le même temps agréablement équilibré en hygrométrie y régnait. Équilibré, au sens britannique du terme. C'est-à-dire qu'on frisait les 100 % d'humidité de l'air.

C'était bon pour la culture... et pour l'image de marque.

Sans pluie, le Royaume-Uni n'était plus vraiment ça.

Après un voyage sans histoire... de près de vingt heures, le 747 de la Cathay Pacific venait de déposer Blade sur le sol humide de la fière Angleterre. Et maintenant, noyé dans une foule compacte, il attendait avec philosophie de franchir le contrôle des douanes. Une limite qui semblait inaccessible, tant elle était encore éloignée. Mais soudain, ouvrant les rangs de voyageurs, un uniforme se fraya un chemin dans sa direction. Un uniforme accompagné d'un homme en civil. Grand, les cheveux blancs et le regard scrutateur... J !

En apercevant Blade, le vieux chef du MI 6 esquissa un sourire de ravissement. C'est-à-dire que ses lèvres eurent un très léger frémissement, tandis qu'un de ses sourcils gris se soulevait un quart de seconde.

— Richard, s'exclama-t-il lorsque le douanier d'aéroport eut frayé un passage à Blade. Richard ! Venez. Nous devons faire vite. Cette catastrophe ferroviaire du Glasgow-Londres nous a retardés.

Une catastrophe dont Blade avait lu le récit dans l'avion. Plus de cent morts... et tous sujets britanniques !

J avait attrapé Blade par la manche et l'entraînait.

— Quelle histoire ! Et ce Chinois, ce So Lihn. Stupide ! Enfin ! la Spécial Branch a tout arrangé avec les autorités. Comment vous sentez-vous ?

Blade tâta prudemment le petit pansement qui ornait la lisière de son front, là où on lui avait posé trois agrafes. Il sourit, rassurant.

— Tout va bien, *Sir*.

— Tant mieux, tant mieux ! grogna encore J. Mais cette histoire nous a mis en retard et le temps presse, Lord Mounpenning nous attend.

— Lord Mounpenning ?

— Tss, tss ! fit J. Vous saurez tout dans un moment.

Ils arrivaient au parking des personnalités officielles, où deux véhicules attendaient. Une superbe et très antique Rolls Royce noire et une Bentley grise. Toutes deux avec chauffeur. Blade connaissait la Bentley. C'était la voiture de fonction de J. Mais la Rolls Royce était un mystère. Au volant de cette dernière, un chauffeur casquetté. Derrière les glaces fumées de l'arrière, on ne voyait rien. La petite pluie fine tombait sans discontinuer et mouillait le loden de J de minuscules perles fuyantes. Quant au blouson en agneau gold de Blade, il semblait se transformer tout doucement en bâche de chantier sous l'orage.

De l'agneau de Hong Kong, bien sûr !

— Je suppose que vous aviez meilleur temps à Hong Kong, souffla perfidement J.

— Il faisait un temps superbe et, juste avant ce rapatriement en catastrophe, j'avais encore des monceaux de projets. Les Nouveaux Territoires, les restaurants flottants du port d'Aberdeen et cette sublime Anglaise rousse avec laquelle je n'ai même pas pu partager le magnum de Moët et Chandon millésimé que j'avais payé d'avance.

J marqua le pas.

— Sublime... Anglaise ?

Il s'était statufié. Une intense expression de doute sur son austère visage.

— Je l'affirme. Sublime et anglaise. Cela peut exister !

J balaya l'air mouillé de sa longue main gantée de chevreau gris.

— Bien sûr, bien sûr ! Mais n'oubliez quand même pas que cette sublime Anglaise, comme vous dites, a bien failli être cause de votre mort.

Blade sourit.

— Involontairement, *Sir*.

Mais J se désintéressait déjà du sujet. L'air préoccupé, il poussait Blade vers la Rolls Royce, en prévenant :

— Lord Donald Mounpenning est un ami de lord Leighton. Un vieil ours. Mais il faut l'excuser. Il est en train de mourir. Cancer généralisé. C'est pourquoi je vous ai fait rappeler d'urgence. Il faut que vous écoutiez son histoire. Ensuite, lorsque nous l'aurons déposé à son club, je vous dirai ce que j'attends de vous.

Blade hocha la tête, résigné. Le chauffeur de la Rolls Royce les avait vus arriver et il se précipitait pour prendre les bagages de Blade. J ajouta, confidentiel :

— Officiellement, vous êtes censé n'être qu'un chef de mission

scientifique de notre maison. Un télépatechnicien de notre Centre de Recherches.

— *Sir.*

Le chauffeur, un homme sans âge, en complet sombre et casquette à la main, ouvrait la portière arrière. Blade découvrit alors un étrange personnage sur la banquette en cuir noir. Un homme, mais un homme qui ne serait pas de ce siècle. Vêtu de manière surannée, maigre et momifié, il fixait sur les arrivants un regard figé et délavé derrière des bésicles en or. Un être d'une autre époque. Apparemment très vieux. J s'installa près de lui, tandis que Blade s'asseyait sur un des deux strapontins latéraux. Une épaisse glace fumée séparait l'habitacle du poste du conducteur et l'endroit était pourvu d'une batterie de téléphones, d'un télex et d'un bar. Actuellement ouvert. D'une main négligente, très maigre et très parcheminée, le vieillard désigna ce dernier à Blade et offrit d'une voix désincarnée :

— Si vous y tenez, mon jeune ami...

Dit comme cela, Blade n'y tenait guère. Il résista au plaisir d'un Johnnie Walker Black Label très tentant, remercia d'un signe de tête, tandis que la limousine s'ébranlait avec des lenteurs de tortue millénaire. Un assez long moment s'écoula, avant que J ne laisse enfin tomber d'une voix prudente, en désignant Blade :

— Notre télépatechnicien est prêt à entendre votre récit, lord Mounpenning.

Le lord Mounpenning en question émit une sorte de couinement étranglé, hocha sa tête pelée et découvrit plus largement ses dents jaunâtres dans un très bref rictus. Puis, sa main desséchée serra convulsivement le pommeau en argent d'une antique canne coincée entre ses cuisses et il couina de nouveau d'un ton plaintif :

— J'entends bien ! J'entends bien ! Seulement, je ne sais comment commencer. L'histoire de Gween est si étrange, si incroyable... et la mémoire, mon ami ! Cette capricieuse mémoire qui commence à me faire défaut. Je crains bien de n'être pas cru, une fois de plus. Une histoire si étrange. Si étrange !

— Certes, lord Mounpenning. Mais notre seule présence prouve notre intérêt. Et nous ne sommes plus en 1904, n'est-ce pas.

— Indubitablement, mon ami. Indubitablement, couina de nouveau le vieillard. D'ailleurs, si longtemps après, je me demande bien ce que vous allez pouvoir faire de cette histoire.

Blade n'y comprenait rien et il regrettait presque d'avoir décliné l'offre du vieux lord. Un bon Johnnie Walker Black Label l'aurait sûrement aidé à passer le temps. À travers les glaces, il devinait la pluie qui tombait et l'autoroute qui reliait Heathrow à Londres était

bondée. La Rolls Royce ne risquait pas l'excès de vitesse. À ce train, ils en avaient pour des heures.

— Croyez-vous à... toutes les formes de télépathie, mon jeune ami ?

La soudaine question de lord Mounpenning prit Blade de court. Néanmoins, sentant qu'on espérait de lui une réponse positive, il hocha la tête avec conviction.

— Les gens de ma spécialité n'ont aucun préjugé, *Sir*.

Lord Mounpenning battit des paupières avec délectation.

— Fort bien, mon jeune ami, couina-t-il derechef. Fort bien. Vous aurez moins de peine à suivre mon récit.

Blade l'espérait. Malgré le drame qui s'y était déroulé, il regrettait vraiment amèrement Hong Kong, la baie de Parfums, Repulse Bay, Aberdeen et la sublime Loret. Là-bas, il faisait beau et les lumières du matin sur la mer de Chine n'avaient nulle part leurs pareilles.

— Cela se passait en 1904, mon jeune ami, commença enfin le vieillard. J'étais alors seulement âgé de douze ans.

Rapide calcul ; lord Mounpenning avait... quatre-vingt-seize ans ! Autant dire que Blade n'était plus étonné de son allure générale. Le vieil Anglais vivait à une autre époque.

— Je n'avais que douze ans, reprit lord Mounpenning, mais cela ne m'empêchait pas d'être très amoureux. Comme vous l'avez sans doute deviné, elle s'appelait Gween.

Blade l'aurait effectivement parié. Lord Mounpenning ouvrit sous ses yeux l'arrière d'une montre de gousset en or et lui montrait un petit portrait sépia qui y était serti. Un portrait de jeune femme brune, très belle, au sourire lointain. Il hocha la tête, et lord Mounpenning reprit d'une voix rêveuse :

— C'est elle. Gween Lautrec. Une splendide créature. À la voix douce, au regard gris énigmatique, au sourire de perles. J'étais assurément semblable à tous les Mounpenning mâles. Trop précoc. Car miss Gween Lautrec, ma ravissante et lointaine cousine de souche française, était alors elle-même âgée de vingt ans.

Le jeune Mounpenning de l'époque était effectivement précoc. Mais Blade se garda de tout commentaire. Quelque chose lui disait maintenant que cette histoire allait bientôt devenir captivante. Dès lors, il prêta plus d'attention au canonique lord.

— Vous comprenez, reprenait ce dernier, ma chère cousine Gween Lautrec était si belle... si belle !

Il était transformé, le vieillard. Peu à peu, sa face de momie semblait se remplir et rajeunir, tandis que son regard terni par l'âge se

remettait à briller. Blade et J échangèrent un coup d'œil entendu, alors que lord Mounpenning continuait d'une voix soudain plus ferme :

— Et si mystérieuse ! Quand Gween me racontait ses... voyages dans l'univers de la pensée, j'étais captivé. Mieux ! Subjugué. Et j'étais sans doute le seul de nos deux familles à croire à ce genre d'histoires. D'ailleurs, Gween ne les racontait à personne d'autre que moi.

— Est-ce parce que vous la croyiez alors que Gween vous a initié à la télépathie, lord Mounpenning ? interrogea soudain J.

L'intéressé acquiesça avec conviction.

— Et aussi parce que nous nous aimions !

On revenait à l'amour. Lord Mounpenning leva un regard étonnamment incisif sur Blade, avant de questionner, plutôt sèchement :

— Un amour entre deux êtres aussi éloignés par l'âge vous semble-t-il impossible ou indécent, mon jeune ami ?

— Certes non, *Sir* !

— Vous avez raison, jeta lord Mounpenning, visiblement soulagé d'avoir quelqu'un d'intelligent en vis-à-vis. Parce que l'amour, voyez-vous, est un sentiment qui ne souffre aucune entrave. Qui ne connaît nulle frontière.

— Assurément, lord Mounpenning, encouragea J. Mais notre ami n'était pas présent lors de nos précédents entretiens. Aussi serait-il souhaitable...

— Bien, bien ! Voilà donc comment commença cette histoire incroyable, mon jeune ami. Gween avait donc vingt ans et moi douze, quand elle commença à m'initier à la transmission de pensée, science qu'elle pratiquait elle-même depuis sa prime jeunesse. Par bonheur, je semblais à ses yeux jouir du même don et nous fîmes de rapides progrès. Très rapides, même, puisque seulement un an plus tard, quelques semaines avant son dernier voyage, nous en étions tous deux arrivés à communiquer à distance. Nos dernières expériences ont eu lieu de Londres à Saint-Pétersbourg.

Blade avait entendu parler d'expériences télépathiques entre des sujets très éloignés.

— Hélas, reprit lord Mounpenning d'une voix raffermie, nous n'avons pu nous livrer qu'à deux expériences complètes de ce type. Une au mois de juin 1904, une autre en août de la même année. Cette dernière a eu lieu exactement vingt-sept jours avant le dernier voyage de ma chère Gween.

— Son dernier voyage ?

— Je parle évidemment d'un voyage dans l'univers de la pensée, n'est-ce pas. Car exactement vingt-sept jours après cette expérience, alors que Gween et moi allions en tenter une nouvelle, j'ai « entendu » la « voix » de mon amie s'éloigner progressivement. Quand je lui en ai fait télépathiquement la remarque, je l'ai encore « entendue » qui me disait... qui me disait...

Lord Mounpenning cherchait visiblement dans ses souvenirs. Puis, d'un coup, il sembla se rappeler et il dit très vite :

— La pensée de Gween m'a alors dit : « Si tu le veux, Donald, tu peux permettre à ta pensée de me suivre où mon maître m'entraîne. » Et quand je lui demandai jusqu'où je devais la suivre en pensée, elle me répondit : « Partout dans l'infini, mon cher Donald. Absolument partout où aucun être humain ne pourra jamais aller. Dans l'absolu infini de l'esprit ! »

Un silence plana un instant, à peine troublé par le ronronnement capiteux de la Rolls Royce. Puis, comme à regret, le vieil homme déclara dans un souffle :

— Malheureusement, mon jeune ami, je n'étais pas spirituellement prêt à suivre Gween. Ce qui tendrait à prouver que l'amour n'est pas le puissant sentiment que je me plaisais à décrire. Car si ç'avait été le cas, j'aurais sans aucun doute pu suivre ma belle cousine. Car je l'aimais... et je l'aime encore très profondément. Malheureusement, nous n'avons plus jamais pu communiquer de nouveau. Ni nous revoir. Elle avait disparu. Volatilisée. À l'époque, la presse avait beaucoup parlé de l'affaire. Puis on a oublié Gween. Pas moi.

Un autre silence suivit, avant que Blade ne questionne :

— Votre cousine Gween a fait allusion à un « maître qui l'entraînait dans l'infini de l'esprit ». Avez-vous une idée sur la nature de ce maître ?

Un rictus énigmatique se peignit sur la vieille face ingrate.

— Bonne question. Mais il ne me reste plus que l'espoir d'en trouver la réponse éventuelle dans l'au-delà.

Blade avait envie de demander au vieux lord ce qu'il attendait de lui, mais J lui avait ordonné de ne rien dire. Aussi laissa-t-il à ce dernier toutes les initiatives. Ils arrivaient dans Londres et la Rolls Royce piquait droit sur Piccadilly. Un instant plus tard, et sans que lord Mounpenning n'ait repris la parole, la vénérable limousine achevait sa course lente devant un porche anonyme.

— Me voici arrivé, geignit lord Mounpenning en bougeant avec peine sa maigre carcasse. Mon bon ami, ajouta-t-il à l'adresse de J, j'ignore si vous tirerez un quelconque enseignement de tout ceci. Mais si cela se trouve, j'aurai élucidé ce mystère avant vos ordinateurs.

Grâce à cet autre mystère qu'est celui de la mort.

Sur ces mots, il salua les deux hommes d'un hochement de tête et ils quittèrent le véhicule pour s'engouffrer dans la grosse Bentley grise qui s'était arrêtée derrière la Rolls Royce. Aussitôt la portière refermée, J lança au chauffeur :

— À la Tour, Maxime.

La Bentley décolla du trottoir et, au passage, les deux hommes purent voir lord Mounpenning, soutenu par son chauffeur d'un côté et sa canne à pommeau d'argent de l'autre, qui franchissait le porche anonyme. Songeur, J renseigna :

— Ce club est le plus fermé du royaume, Richard. Et le plus ancien. Ses membres ne sont plus qu'au nombre de trois. Quand ces derniers dinosaures auront disparu, une partie de l'âme d'Angleterre sera également éteinte pour toujours.

Une pointe de nostalgie perçait sous le propos et Blade n'avait rien à répondre à cela. Un instant après, J questionna à brûle-pourpoint :

— Lord Mounpenning vous paraît-il fou ?

Blade pesa la question, secoua finalement la tête.

— Non. Je ne crois pas.

— Vous semble-t-il sénile au point d'inventer ces histoires ?

— Il ne m'a pas donné cette impression.

Petit sourire entendu de J.

— Dans ce cas, vous croyez donc à son étrange histoire.

— Rien ne me permet d'en douter a priori. J laissa passer un autre silence et, tandis que la Bentley arrivait en vue de la fameuse Tour sous laquelle s'abritait très secrètement le très secret Projet DX, il déclara très sérieusement :

— Vous faites bien, Richard. Car la belle cousine Gween, nous l'avons retrouvée.

Blade lança un regard intrigué au vieux chef du MI 6 et questionna :

— Vivante ? Moue de J.

— Nos ordinateurs ne l'ont pas précisé.

— Où est-elle ?

Nouvelle esquisse de sourire énigmatique de J.

— Où les ordinateurs du Projet DX nous ont indiqué qu'elle se trouvait. Peut-être précisément où lord Mounpenning croit pouvoir la retrouver aussi. Et si vous commettiez la folie d'accepter la mission que nous souhaitons vous confier, Richard, si contre toute attente, vous retrouviez Gween Lautrec, la découverte du plus absolu des

mystères serait alors sans doute britannique...

Blade ouvrit de grands yeux incrédules.

— Tout de même pas...

Il se tut et J précisa :

— Si, Richard. Vous avez bien compris.

La Bentley s'arrêta, mais ils restèrent assis, conservant le même silence peuplé de questions muettes. Car ce que voulait dire J, c'était que, cette fois, le formidable ordinateur du Projet DX allait peut-être envoyer Richard Blade dans les noires profondeurs du plus redoutable, du plus absolu des voyages.

Celui de la mort.

CHAPITRE III

— La mort ! La mort ! On ne peut pas l'assurer !

Le ronronnement ouaté des formidables ordinateurs emplissait l'immense laboratoire du très secret Projet DX. Assis sur un tabouret, près d'une console technique baignée de lumière douce, Blade observait tour à tour lord Leighton et J.

— Comment cela ? questionna ce dernier.

Lord Leighton agita sa vieille carcasse rabougrie dans son fauteuil roulant, eut un mouvement de tête excédé, avant de grincer :

— Les ordinateurs sont incapables de me traduire en clair le nom et la nature de cette fichue dimension ! Seul, Cybor affirme qu'il s'agit de la mort. En prétendant que nous nous en faisons une idée complètement fausse et qu'il ne s'agit en rien du néant.

Cybor ! Depuis que Blade avait triomphé de l'hypercomputer, maître de la dimension de Cyberna, depuis qu'il avait réussi à translater hypnotiquement ses mémoires dans celles des ordinateurs du Projet DX, les méthodes d'investigation de lord Leighton avaient singulièrement avancé. Et Blade était certain d'avoir un ennemi. Car il en était convaincu, l'hypercomputer interdimensionnel guettait désormais la première occasion de se venger.

— À part cela, que dit Cybor ? questionna Blade.

— Je l'ai interrogé sous cette hypnose informatique dont vous vous êtes vous-même servi à Cyberna pour piéger sa mémoire. Il a un peu regimbé, mais comme d'habitude, nous finissons par « dialoguer ».

— Qui a parlé en premier de Gween Lautrec ?

— Lui. Mais parce que sa pensée avait capté la mienne. Il m'a dit que ces choses étaient encore un peu trop « avancées » pour mon niveau scientifique, mais que des réponses seraient apportées en temps voulu, maugréa-t-il. Vous vous rendez compte ? Mon niveau scientifique !

Vexé, lord Leighton. Depuis l'accès de polio qui l'avait littéralement cloué à ce fauteuil roulant, le vieux responsable du fabuleux et incroyable Projet DX était d'une humeur massacrant. Il faut dire qu'il avait fort à faire. Entre la formidable responsabilité qu'impliquait un tel programme de recherches, le secret imposé, sa vie de reclus dans les laboratoires souterrains de la Tour de Londres et les

duels successifs qu'il avait dû disputer avec les successifs Premiers ministres de la Couronne, ses nerfs étaient mis à rude épreuve.

— Cette fois, reprit le savant, Cybor et moi avons dialogué longtemps. Toute une nuit. Un long débat philosophique qui ne s'est achevé qu'à l'aube.

— Un débat philosophique ? s'étonna Blade.

Nouveau regard irrité de lord Leighton.

— Cybor et moi avons évoqué l'éventualité d'un armistice dans notre guerre d'influence. Déjà, depuis quelque temps, il nous arrivait de surseoir à ces duels continuels pour bavarder en toute liberté. Comme de vieux amis. Et nous échangeons des idées philosophiques.

— Comme de vieux amis ? ironisa Blade.

— Parfaitement. Nous avons nos philosophies respectives sur toutes sortes de sujets. Et nous en débattons souvent. Je sais ce à quoi vous pensez, s'indigna lord Leighton. Mais vous vous trompez. Quand Cybor tente d'influencer ma pensée, de fausser ma mémoire ou de m'induire en fausses informations, je le détecte aussitôt. Mais lorsque nous philosophons tous les deux, il n'y a plus de duel. Plus de tricheries, plus de coups bas. Nous marquons une vraie trêve. Ceci afin de nous enrichir mutuellement. D'harmoniser nos intelligences.

Il marqua un temps et son regard usé se perdit soudain dans le vide. Un regard où Blade crut discerner un voile de rêve. Quand lord Leighton reprit la parole, sa voix n'était plus tout à fait la même.

— Et si... et si tout ceci nous permettait d'accéder à un monde meilleur ! souffla-t-il, songeur. Une humanité qui n'aurait plus peur de la mort !

Blade et J échangèrent un regard.

— Hum ! grogna Blade, en s'adressant à lord Leighton. C'est donc au cours d'un de vos débats philosophiques que Cybor a prononcé le nom de Gween Lautrec pour la première fois. Comment cela est-il arrivé ?

— Enfin, ronchonna le vieux savant. Nous en étions à échanger divers points de vues relatifs à la notion de néant, quand Cybor m'a affirmé que le fameux concept du néant dans la mort était une grossière erreur philosophique. Et pour mieux m'en convaincre, il m'a avoué avoir autrefois « programmé » certaines translations humaines de notre dimension. Des translations à sens unique, toutes opérées vers cette dimension que nos cultures nous font appeler la mort.

— Vous voulez dire que Cybor aurait pu traduire cette Gween Lautrec et que cela expliquerait sa brusque disparition ? questionna Blade.

Un rictus étira les lèvres craquelées de lord Leighton, tandis qu'il secouait la tête avec commisération.

— Vous parlez trop vite. Bien trop vite !

— J'y suis ! s'exclama Blade. Cybor n'a fait que suggérer la translation. Par simple induction hypnotique, au moment où la jeune femme se trouvait précisément en phase télépathique. Le mystérieux « maître » auquel elle avait fait allusion au cours de l'expérience télépathique n'était autre que Cybor.

— Tout de même ! Il vous en a fallu, du temps !

Lord Leighton semblait réellement satisfait de cette déduction.

— Et plus personne n'a jamais revu Gween Lautrec, insista Blade. Parce que la dimension où elle a été traduite n'est autre que la mort, et que personne n'en revient.

Nouveau sourire énigmatique du savant.

— C'est ce que prétend Cybor. Il dit aussi qu'en suivant la pensée interdimensionnelle de Gween Lautrec par translation, un être vivant peut la rejoindre dans cette dimension. Mais pour en avoir la certitude, il faudrait qu'un tel être accepte en quelque sorte l'idée de sa propre mort. Ce qui peut sembler suicidaire.

Il avait raison. Percer le mystère de la mort impliquait logiquement la mort de l'investigateur. Dans ce cas, si c'était réellement le néant, il n'existait plus pour l'intéressé aucun moyen de communiquer cette formidable découverte.

— Pour ma part, prévint J, je crois que Cybor nous tend un piège.

Affichant toujours le même sourire énigmatique, lord Leighton caressait machinalement les bras de son fauteuil roulant. Le silence s'éternisa, puis, dans le bruissement ouaté des ordinateurs aux milliards de données, il releva brusquement la tête en grinçant de nouveau :

— Évidemment, évidemment. Mais s'il ne s'agissait pas d'un piège ? Si Cybor nous indiquait réellement le moyen d'aller explorer cette... mort qui nous effraie tant...

Il se tut, laissant sournoisement le temps à ses paroles de pénétrer les esprits. Puis, de nouveau songeur, il ajouta en s'adressant à Blade :

— Bien sûr, rien ne me permet d'affirmer que les ordinateurs du Projet DX pourront ensuite nous permettre de vous arracher à cette éventuelle dimension de la mort.

L'honnêteté de la rigueur scientifique.

Blade quitta le tabouret sur lequel il s'était assis en arrivant.

— Dans ces conditions, il vaut mieux laisser la mort à son mystère. À Hong Kong, une superbe rousse bien vivante m'attend

peut-être encore.

— Personne ne songerait à vous en vouloir, Richard, acquiesça J. Vos obligations envers le Service ne font pas état d'un éventuel suicide.

Le vieux patron du MI 6 paraissait curieusement soulagé de voir Blade sur le point de refuser cette mission. Dans ses yeux qui avaient vu tant de ses agents héroïques portés en terre, il y avait une lueur de vrai contentement. Cet agent-là, il ne voulait pas le perdre. Il était son meilleur élément depuis toujours et, en plus, tout le Projet DX reposait sur lui. Car personne jusque-là n'avait réussi à satisfaire aux terribles exigences physiques et psychologiques des terribles translations.

Richard Blade n'irait pas percer le mystère de la mort.

C'était aussi bien ainsi.

— Vous avez raison, lança soudain la voix curieusement douce de lord Leighton. Sauf... sauf sur un point. Un seul tout petit point.

Blade considérait les massives portes doublées de bronze qui, tout là-bas, interdisaient l'accès aux immenses laboratoires du Projet DX. Au-delà, il y avait l'ascenseur, ses soixante mètres de montée vertigineuse et la liberté. Plus un avion pour un soleil d'ailleurs. Mais Blade était d'abord un soldat de la Couronne et un être d'exception. Il soupira, leva les yeux sur le vieux savant et questionna :

— Et... quel est ce... *tout petit point* ?

Un silence peuplé de ronronnements ouatés, puis, de nouveau, la voix aigre de lord Leighton :

— Avant-hier, notre ordinateur d'investigations interdimensionnelles est entré en contact télépathique avec Gween Lautrec.

Blade hocha la tête. Il s'en était douté.

— Comment êtes-vous certain qu'il s'agit d'elle ?

— J'ai vérifié, éluda lord Leighton, agacé.

— Bien. Et qu'est-il résulté de cet entretien télépathique ?

Blade était parfaitement conscient de mettre le doigt dans un terrible engrenage. Mais il n'y pouvait rien. Malgré lui, malgré le sentiment d'horreur que l'idée de la mort lui faisait éprouver, il s'était senti dès le début attiré par cette sulfureuse affaire. Simplement, il avait jusqu'alors refusé de l'admettre. Pour éloigner de lui le risque de plonger.

Or, en posant cette question, il venait précisément de plonger.

Pour une raison toute simple. Si l'ordinateur d'investigations interdimensionnelles était effectivement entré en contact télépathique

avec Gween Lautrec, cela ne pouvait signifier que deux choses ; soit Gween n'avait pas pénétré le mystère de la mort, soit elle l'avait pénétré... pour découvrir que la mort n'était pas le néant.

— Gween Lautrec vous appelle, laissa tomber lord Leighton.

— Moi ?

— Vous. Ou plutôt, cet être vivant et interdimensionnel que sa pensée a rencontré. Elle appelle cet être-là au secours.

Blade hocha la tête, échangea un regard lourd de conséquences avec J. Il était piégé. Alors, passant dans le module vestiaire du formidable complexe secret du Projet DX, il se dévêtit entièrement, s'entoura la taille d'un pagne rudimentaire et, de sa démarche souple de grand fauve en chasse, il alla installer son corps athlétique et bronzé dans l'affreuse cage.

La cabine de translation.

Toujours la même. L'ancienne. Celle qui comportait un siège aux allures de chaise électrique. Sans un mot, il s'enduisit de la crème nauséabonde qui le protégeait des infernales décharges électromagnétiques de la translation et laissa lord Leighton lui fixer sur la peau les innombrables électrodes. Enfin, juste avant de s'éloigner vers les complexes claviers du grand ordinateur de translation, le regard du vieux savant croisa celui de son cobaye et Blade crut y déceler une espèce de doute.

Mais déjà, le fauteuil d'infirme roulait vers l'ordinateur.

— Richard, intervint J. Vous savez que...

— Je sais, fit Blade. Il se peut en effet que Cybor ait intoxiqué notre ordinateur d'investigations interdimensionnelles. Il se peut qu'il ait imaginé ce piège pour m'entraîner dans le néant et m'y perdre. Pour lui, ce serait une flamboyante revanche, après sa défaite contre moi au royaume de Cyberna.

J hocha la tête et Blade reprit :

— Seulement, il y a cette formidable question. La mort est-elle ou non le néant ?

— En effet, Richard. Mais...

— Mais pour le savoir, coupa Blade, il faut y aller voir. Car, de la certitude que le néant n'existe pas, l'humanité tirerait de prodigieux enseignements. Et aussi une très utile bravoure des combattants en cas de conflit armé. Ce qui, à terme, serait excellent pour les industries de l'armement des pays industrialisés. N'est-ce pas ?

J battit des paupières.

— Exact.

L'économie du Royaume passait également par ces inavouables

industries. Écartelé entre ses écrasantes responsabilités et son affection pour Blade, J ne pouvait rien ajouter. Après tout, bien que d'un genre très spécial, Blade était aussi un soldat de Sa Très Gracieuse Majesté. Et Blade l'avait admis depuis longtemps. Surtout depuis son entrée dans l'univers hyper-secret du Projet DX. J et lui se comprenaient du regard. Les progrès de l'humanité passaient parfois par les larmes et par le sang. Blade sourit à son chef, fit signe à lord Leighton qu'il était prêt. Celui-ci se pencha sur ses claviers, abattit sa main déformée sur une manette rouge et... le monde bascula.

Blade se sentit aussitôt arraché à l'attraction terrestre. Des orages antédiluviens éclatèrent dans sa tête, au fond de ses rétines et tout autour de lui. La cage de translation se « résorba » progressivement dans le vide, tandis que le corps de Blade semblait s'étrécir jusqu'à la douleur. Jusqu'à l'implosion. Les milliards de cellules de son être de chair explosèrent dans l'espace sidéral, son sang fusa en gerbes incandescentes, se dilua dans l'infini, tandis que des flots de puissance virile semblaient à la fois jaillir de lui et se ruer à l'assaut de son ventre en torrents éclatants. Richard Blade se sentit partir à des trillions de siècles-lumière de son état initial et, d'un coup, comme une mécanique démente qui s'arrête enfin, ce fut le noir total.

Le néant, la mort.

CHAPITRE IV

Au bout d'une éternité, le néant s'ouvrit.

Et Richard Blade comprit qu'il était vivant. Il n'éprouvait plus la moindre douleur de sa translation, il se sentait même étrangement bien. Bizarrement léger aussi. Un peu comme cela lui arrivait parfois dans sa dimension, lorsque durant son sommeil il rêvait qu'il nageait dans l'air. Non pas qu'il volait. Seulement nager. Comme si l'air avait été un liquide à forte densité et que son corps ait pu prendre appui sur lui comme sur l'eau. D'ailleurs, ce n'était sûrement qu'un rêve, puisqu'il ne voyait rien. Rien d'autre que le noir absolu du...

... du néant !

Un instant, il se sentit gagné par un début de peur. Mais il se reprit aussitôt et se raisonna. Dans le néant, il n'aurait pas pensé. Il n'aurait simplement plus existé. C'était tout ce noir qui le troublait. Et aussi l'immense fatigue consécutive à la translation. Et puis il y avait cette insolite toile de fond sonore et lointaine. Comme une immense clameur. Très loin. Cela ressemblait à ces hurlements de foule que l'on entend dans les tribunes des stades, durant les matches de football ou de rugby. Sauf que cette clameur-là n'était pas constituée d'un ensemble d'exclamations enthousiastes, mais plutôt d'une multitude de cris plaintifs et discordants. Une clameur qui faisait peur. D'autant plus dans cette totale obscurité. Dans la mémoire collective, le noir avait toujours éveillé la crainte. Et si Blade parvenait à juguler mieux que quiconque ce genre de sentiment, il n'en était pas moins intrigué par cet environnement inquiétant.

— Sois le malvenu, Richard Blade !

La voix avait éclaté tout près de Blade. Une voix de femme. Si forte qu'on l'aurait dite amplifiée par un système de sonorisation. Et terriblement sèche et glacée. À la manière de ces gardiennes de prison que l'on voit dans les films.

Blade s'était tourné dans la direction de la voix et il questionna :

— Qui es-tu ? Où suis-je ? Quel est cette dimension aveugle ?

— On m'a donné le nom de Uve. Mais tes autres questions trouveront leurs réponses plus tard, Richard Blade. Quand ton initiation sera achevée. Mais il y en a pour très, très longtemps. À moins que tu n'avoues toutes tes fautes et n'acceptes de te soumettre.

— Me soumettre ! À qui ? À quoi ?

— Question impie, Richard Blade ! Tu devras évidemment te soumettre à la seule autorité qui régit la Dimension Suprême. Au Vénérable Juste ! Attention, Richard Blade le Malvenu, à partir de cet instant, toute question impie sera punie par le feu invisible.

— Qui est ce... Vénérable Juste ?

— Tais-toi !

— Ah !

Blade avait reçu une sorte de décharge électrique. Très forte. En pleine poitrine. Juste à l'endroit du cœur. Un cœur qui, il s'en apercevait maintenant, avait l'air de ne pas battre normalement. Ou plutôt, de ne plus battre du tout. Il était comme ankylosé. Tout son corps également.

— Tu ne dois pas poser ce type de question, Richard Blade le Malvenu ! Tu dois obéir. Et tu devras te soumettre jusqu'à l'épreuve finale.

Habitué depuis longtemps aux étrangetés diverses des multiples dimensions déjà visitées par lui, Richard Blade essayait lucidement d'analyser la situation. Il ne se sentait ni debout ni couché, ni oblique, ni droit. Il ne « nageait » plus non plus sur l'air. Il était immobile, suspendu dans le noir et le « coup de jus » qu'il avait reçu le laissait tout engourdi.

— Maintenant, reprit la voix vindicative, tu vas me suivre.

— Où ça ? Ah !

Une nouvelle « décharge électrique » le crucifia. Il sentit sa chair se tordre, mais aussi, il lui parut que sa cervelle bouillonnait en grésillant. Un formidable mal de tête lui ravageait à présent le crâne et il voulut porter les mains à ses tempes. Cette fois, il faillit paniquer.

Ses mains n'avaient rencontré que le vide !

Il n'avait plus de tête !

Mais aussitôt, il retrouva son sang-froid. Il avait forcément une tête, puisqu'il continuait à penser. Simplement, comme cela arrive parfois lorsque l'on dort dans une mauvaise position, il était ankylosé. De partout. Et les responsables de cette insensibilisation étaient ces insupportables « décharges électriques ».

— Chaque fois que tu poseras une question sans y être invité, chaque fois que tu seras surpris à parler sans raison, tu seras touché par les Ondes Punitives, lança la voix, tout près de lui. Et il en sera de même, chaque fois que ton rachat nous semblera manquer de sincérité.

— Mon rachat ! s'exclama Blade. Mon rachat de quoi ?

— Tais-toi !

— Ah ! cria encore Blade. Quel rachat ? Qu'ai-je fait qui déplaît à ce Vénérable Juste que je ne connais même pas ?

— Tu le connais !

— Alors dis-moi son nom.

— Le Vénérable Juste. Je te l'ai déjà dit.

— Ça, c'est le folklore, cria encore Blade sous la douleur d'une autre décharge qui l'avait traversé de part en part. Ce que je veux, c'est son *vrai* nom !

— Le Vénérable Juste !

Cette fois la voix de Uve était très en colère et les décharges secouaient Blade sans discontinuer. Au point qu'il se demandait s'il allait survivre. Il n'avait plus de cœur. Plus de tête et plus de corps du tout. L'ordinateur traducteur de lord Leighton l'avait envoyé errer dans une dimension complètement démente.

— Tu n'as rien à vouloir, Richard Blade ! cria de nouveau la voix revêche de l'inconnue. Tu n'as rien à exiger. Tu es ici pour le rachat des fautes que tu as commises dans ta vie passée.

— Quelle vie passée ? Ah !

— Celle de l'autre dimension. Suis-moi.

La suivre ! Blade n'avait plus de corps. Il ne pouvait que « nager » dans l'air et il ignorait dans quelle direction il devait aller.

— Plus vite ! s'exclama encore la voix de femme vindicative. Notre route sera longue.

— Quelle route ? Pour aller où ? Ah !

— Pour te rendre sur le lieu de rachat qui t'a été assigné.

— Vais-je y rencontrer ton... Vénérable Juste ? AHHH !

— Tout être doit prononcer le nom du Vénérable Juste avec respect et amour. Chaque fois que tu failliras à cette règle, tu seras sévèrement puni, Richard Blade le Malvenu. Et tu verras aussi ta peine de rachat augmenter.

— Je ne comprends rien à tout ça ! Je ne... Ah ! Je veux savoir de quelles fautes de ma vie passée dans l'autre dimension je suis accusé. Je veux comparaître devant ton Vénérable Juste. Ah !

Un rire soudain, sec et dur, lui répondit :

— Tu n'as rien à vouloir, Richard Blade le Malvenu. Quant à comparaître devant notre Vénérable Juste...

L'inconnue rit de nouveau, reprit :

— Tu y comparaitra, Richard Blade le Malvenu. Mais des éternités

de ta dimension pourront s'écouler avant cette félicité. Car tu nous as été désigné comme grand fautif. Maintenant, viens. Il est temps.

— Désigné par qui ? AHHH !

— Par le Grand Comptable.

— Tu veux dire Cybor ?

— Je ne connais pas ce Cybor. Viens.

— Ton Grand Comptable n'est qu'une machine ! Une simple machine du nom de Cybor ! Je la connais. Je l'ai combattue au royaume de Cyberna et l'ai vaincue ! AAAHHH !

Cette fois, la douleur avait été effroyable. Si forte que Blade avait eu l'impression d'exploser. Après les souffrances de la translation, c'était trop. Il n'en pouvait plus. Quand la voix reprit, il lui sembla qu'elle s'était éloignée :

— Tu es décidément un être stupide, Richard Blade le Malvenu. Notre Grand Comptable n'est pas une machine. C'est un Esprit. Un des innombrables Esprits qui composent la mémoire, l'intelligence et la science de notre Vénérable Juste. Maintenant, si tu tardes encore à me suivre, tu me perdras dans la nuit de Pénitence et tu y erreras durant des éternités, avant d'avoir une seconde chance de rachat.

Dans cette totale obscurité, Blade ne se sentait pas bien. Épuisé par la translation et par les impitoyables « décharges électriques », il avait le sentiment d'être sur le point de se trouver mal. Et puis il y avait cette débilitante impression de flotter dans l'éther et de ne pouvoir s'y diriger à sa guise. Alors, bien que cette voix de femme fût désagréable, bien qu'il en eût assez d'être secoué par ces violents « coups de courant », il décida de suivre cette Uve qu'il ne voyait pas.

— Comment vais-je te suivre, Uve ? demanda-t-il. Tu m'es invisible.

— Moi, je te vois, Richard Blade le Malvenu. Si tu veux venir avec moi, laisse tes ondes d'Instinct suivre les miennes et tu parviendras au lieu désigné de ta Pénitence.

Sentant que suivre Uve serait l'unique moyen pour lui d'arriver « quelque part », Blade se laissa aller. Dès lors, il se mit à flotter avec plus d'aisance et sa « nage » devint automatique. Ils se déplacèrent ainsi un temps qui parut interminable. Blade ne parlait plus, ne posait plus de questions. Il en était arrivé à ne plus penser qu'à cette « nage » qui le déplaçait comme dans les rêves de sa dimension. D'ailleurs, il avait un peu l'impression de continuer à rêver.

Puis la question s'imposa soudain à lui et il la posa :

— Pourquoi m'appelles-tu le Malvenu, Uve ?

Il attendit la réponse longtemps, fut surpris de ne pas enregistrer

de nouvelle « décharge électrique » en punition. Enfin, d'une voix posée, presque bienveillante, Uve répondit :

— Tu le sais bien, Richard Blade le Malvenu.

Surpris, Blade cherchait dans sa mémoire. Mais aucun indice ne vint lui apporter le moindre élément de réponse.

— Non, Uve, dit-il enfin. Je ne le sais pas.

Un autre long silence suivit. Si long que Blade crut que la voix ne répondrait plus. Il fut presque étonné quand elle s'éleva de nouveau. Si près de lui qu'il aurait pu en sentir le souffle. Seulement, il n'y avait pas de souffle. La voix répéta seulement :

— Tu le sais bien, Richard Blade le Malvenu. Tu portes ce nom parce que tu as commis le Sacrilège.

— Hein ! Quel sacrilège ?

— Tu as fait ce que la Loi du Vénérable Juste interdit, Richard Blade le Malvenu.

— Je ne comprends pas.

— Tu as cru pouvoir défier le Vénérable Juste, y compris dans son pouvoir exclusif.

— Mais... je ne comprends rien à tout ce...

— Ne triche pas, Richard Blade le Malvenu ! cria soudain la voix redevenue vindicative. Tu as enfreint la Loi Sacrée et tu le sais !

— Mais... quelle Loi Sacrée, Uve ! Dis-le-moi !

Nouveau silence, puis :

— Celle qui interdit à tes semblables de connaître le Grand Secret. Celui du voyage dans l'interdimensionnel. Tu as bravé cet interdit, Richard Blade. Tu n'en avais pas le droit. Car seul le Vénérable Juste peut décider d'une telle entreprise. Voilà pourquoi tu es le Malvenu, maintenant que la mort t'a enfin frappé...

— Eh !

— Désormais, tu vas expier, Richard Blade le Malvenu. Et pour cela, tu as désormais l'éternité...

« Maintenant que la mort t'a enfin frappé ! » Ce bout de phrase dansait une lugubre sarabande dans l'esprit de Blade. « Maintenant que la mort t'a enfin frappé. » Ce n'était pas possible. Pas possible ! Il ne pouvait pas être...

CHAPITRE V

— Je ne suis pas mort !

— Tais-toi !

— Je ne suis pas mort ! Et je ne connais pas de Loi Sacrée qui interdise de voyager dans l'interdimensionnel ! J'ignore quel est ton dessein, Uve, mais ton mensonge ne tient pas. Je suis bien vivant. Je le sens. Dans mon corps comme dans mon esprit.

Un petit rire doux vint rôder près de son oreille.

— Je sais, je sais, Richard Blade le Malvenu. La peur de la mort rend vil. Et...

— Je ne suis pas mort !

— Allons, Richard Blade le Malvenu ! Cette mort que tu redoutes tant et qui n'a pourtant rien d'effrayant, tu ne pourras bientôt plus la contester.

— Je ne suis pas mort ! La preuve, je sens la douleur quand tu me frappes de ce rayon... enfin, de cette chose qui...

De nouveau, le rire doux retentit tout près de lui.

— Que vas-tu encore inventer, Richard Blade le Malvenu ! On ne peut frapper l'immatériel. Or, tu es désormais un être immatériel. Tu n'existes plus que par ce qui reste d'un esprit déjà chancelant. Ta matérialité corporelle, preuve de la vie dans ta dimension, a disparu.

— C'est faux ! Je sens la douleur ! AAHHH !

Nouveau petit rire. Mais plus sec.

— Tu ne sens que ce que ton esprit ressent. Cette souffrance dont tu parles n'est autre qu'une manifestation purement psychologique, comme on dit dans ta dimension. Rien d'autre.

— Tu es folle, Uve ! Je refuse de...

— Bien sûr, que tu refuses, Richard Blade le Malvenu. En cela tu es parfaitement semblable à tous les autres. Mais tu n'as plus le choix. Tu as commis le Sacrilège, tu dois maintenant en assumer les conséquences et accepter la longue, la très longue et très pénible épreuve du rachat. Quand ceci sera accompli, tu auras enfin acquis la Connaissance. Et tu seras enfin l'égal du Vénérable Juste. Alors, il te confiera la tâche qu'il attend de toi depuis si longtemps. C'est pourquoi tu es ici.

Blade n'y comprenait rien. Il se sentait gagné par une peur viscérale. Jusqu'alors, même au plus fort des translations les plus éprouvantes, il n'avait jamais ressenti un tel sentiment de faiblesse. Il ne pouvait rien. Rien d'autre que se laisser porter par cette fausse nage à laquelle son corps était soumis. Car il s'en rendait compte maintenant, il n'avait plus son libre arbitre. Uve disait vrai. Il était arrivé dans une dimension où il semblait ne plus exister en tant qu'être matériel. Seul son esprit fonctionnait encore. Mais comme au ralenti. Il ne parvenait plus vraiment à raisonner. Il ne pensait et ne disait que des choses banales. Il ne faisait que refuser en bloc les allégations d'Uve. Sans chercher à analyser vraiment tout ceci. Il en était conscient, mais, pour le moment, il ne pouvait réagir.

— Maintenant, Richard Blade le Malvenu, reprit la voix d'Uve qui s'éloignait, tu vas continuer seul.

— Seul !

— Tout seul. Vois cette lumière, là-bas. Va vers elle. Car telle est ta destination.

— Je ne veux pas rester seul.

— Il le faut. Le Passage doit s'effectuer seul. Mais là-bas, tu trouveras beaucoup d'autres futurs repentis candidats au Passage.

— Le passage ! Quel passage ? Aaahhh !

Cette fois, la « décharge » lui avait transpercé la tête.

— Le Passage de l'Obscurité à la Lumière. Cette luminosité que tu vois sera ta première épreuve pour y parvenir. La première étape dans ta progression vers l'Esprit du Vénérable Juste et la compréhension de ce qu'il attend de toi.

— Mais qu'attend-il de moi, ton Vénérable Juste !

— Tu le sauras quand il l'aura jugé opportun. Maintenant, va. La Grande Divinatrice, chargée de démasquer les non repentis, t'attend.

Blade n'entendait presque plus la voix acariâtre. Elle s'était progressivement éloignée, alors qu'il commençait à apercevoir ce qu'elle appelait une lumière. En fait, à peine une lueur dans la nuit totale. Quelque chose de frémissant et roussâtre, comme un brasier mal éteint. Et très éloigné. Une lueur qui aurait dû être rassurante. Mais Blade était prévenu. Il savait que les épreuves l'attendaient. Des épreuves dont il ne connaissait pas la nature. Mais après ce temps infini passé à errer dans le noir complet, il allait enfin voir clair.

— Adieu, Richard Blade le Malvenu, lança encore la voix revêche. Accomplis la Pénitence, ou tu perdras ton âme.

Ce fut tout.

Le silence était maintenant impressionnant. Si intense que les

oreilles de Blade se mirent à bourdonner. D'abord de manière ténue, puis de plus en plus fort, à mesure qu'il approchait de la lueur. Il « nageait » toujours dans l'air, mais sans effort. Sans le moindre mouvement. Depuis le départ d'Uve, il avait l'impression d'être aspiré par la lueur. À une vitesse vertigineuse. En d'autres circonstances, il aurait trouvé le phénomène agréablement surprenant, mais les propos d'Uve lui laissaient un goût de cendres dans la bouche. Bien que persistant à ne pas croire Uve, il éprouvait un étrange malaise. Comme si de se savoir vivant dans son esprit ne suffisait pas à le rassurer complètement sur la matérialité de son corps. Tout en progressant rapidement en direction de la lueur, il se demandait ce qui lui faisait éprouver ce trouble. Et il trouva.

Son corps. Il ne sentait pas son corps.

Cette ankylose qu'il avait longtemps cru consécutive aux « décharges électriques » infligées par Uve l'insensibilisait toujours. Une anesthésie de toute sa chair. En profondeur. Totale. De nouveau, l'angoisse le prit et il essaya de se toucher. C'était évidemment stupide. Il avait un corps et il le savait. Après la translation, ce dernier s'était toujours rematérialisé sans problème. Et encore une fois...

Son corps ! C'était vrai ! Il n'avait plus de corps !

Il avait beau essayer de se toucher, il ne sentait aucun contact. Ni sur ses doigts, ni sur son visage, ni sur cette chair qu'il palpaît à présent avec une espèce de frénésie.

Il n'avait plus de corps ! Il était... mort !

— *Non !*

Son cri le surprit. Un cri rauque. Sans relief, et qui semblait s'être enfoui dans des épaisseurs et des épaisseurs de coton. Absorbé aussi par cette clameur sourde et discordante qui paraissait provenir de la lueur et qui s'amplifiait graduellement. Un instant, Blade se surprit à vraiment regretter l'absence d'Uve. Une totale solitude en un milieu qu'il jugeait hostile lui rongea l'esprit. D'habitude pourtant prêt à faire face à toute situation, il était cette fois si troublé qu'il en craignait de voir sa raison vaciller. Pour éviter cela, il lui fallait savoir. Regarder les choses en face, quel qu'en puisse être le résultat. Alors, il se mit à « nager » avec plus d'énergie. Si fort, avec tant de hargne qu'il put bientôt voir la lueur devenir tache claire dans le noir, puis résolument zone de lumière.

Une lumière rousse et dansante, de la forme d'une porte.

Une porte rectangulaire, ouverte et monumentale. Si grande que les minuscules silhouettes brusquement apparues au bas de ses piliers ressemblaient à des insectes.

Blade prenait encore de la vitesse. Il ne pouvait s'en rendre

compte qu'à la vertigineuse approche de l'ouverture lumineuse, car il ne sentait pas le vent de la course. Comme s'il était propulsé dans le vide intégral. Il allait si vite que dans quelques secondes, il franchirait ce gigantesque portail découpé par la lumière pourpre. Ou il s'écraserait contre un de ses piliers massifs. Des piliers en pierre grise et luminescente, larges et hauts comme des buildings, supportant un immense chapiteau taillé en triangle et sculpté de bas-reliefs au mystérieux graphisme. Seul motif reconnaissable par Blade, un gros œil à la pupille rouge feu, au centre du triangle. Peut-être l'œil du Vénérable Juste.

Mais le voyageur interdimensionnel n'avait plus le temps de s'étonner. Propulsé vers l'ouverture à une vitesse quasi supersonique, il tendit les bras en avant, prêt au choc qui ne pouvait manquer de survenir. Et à l'instant où il se vit en train de s'écraser contre la pierre grise, son esprit enregistra simultanément plusieurs choses. Aussi importantes les unes que les autres.

Il voyait d'autres êtres, il se posait doucement sur un sol lisse, et sa peau nue enregistrerait une très forte chaleur.

Sa peau !

Il baissa les yeux et, à la lumière rouge qui sourdait de l'immense ouverture, il pouvait enfin se voir. En entier ! Il voyait son corps... et il voyait ceux des autres. De tous les autres. Il n'était pas mort ! Il avait un corps. Fait de chair, en tous points semblables à celui qu'il se connaissait. Il n'était pas mort, et il allait enfin sortir du cauchemar. Car il n'était plus seul.

Ils étaient en fait plusieurs centaines, semblables à lui, courant dans tous les sens sur une surface noire, lisse comme du verre, hurlant de peur, s'enfuyant, rattrapés, parqués par groupes compacts, battus par de minuscules êtres aux membres trop courts armés de torches fumeuses, aux grosses têtes d'hydrocéphales, que la forte chaleur faisait abondamment transpirer.

Des nains !

Mais des nains si petits, si difformes que Blade n'en avait jamais vu de semblables. Leur taille ne dépassait pas quarante centimètres, leurs yeux étaient ronds comme des billes, d'un noir intense et insondable, et leurs bouches s'ouvraient pour crier et rire sur de minuscules dents pointues. Ils avaient l'air faussement aimable et leurs mains se tendaient comme en signe de bienvenue. De toutes petites mains à la peau aussi blême que le reste, aux doigts courts et potelés de bébés, mais dépourvus d'ongles. Simplement vêtus de pagens plus ou moins crasseux, ils offraient la vision de leur quasi-nudité rondouillarde. Les femmes étaient légèrement plus petites et leurs seins nus et flasques pendaient tristement. Tout un petit monde de

lilliputiens que l'on aurait cru tirés d'une quelconque Cour des Miracles.

Étranges bergers d'un troupeau d'humains terrorisé.

Parmi ces derniers, certains, comme Blade, venaient seulement d'arriver. D'autres « flottaient » encore derrière lui dans l'éther noir. Tous étaient nus comme lui. Il y avait des vieillards, des jeunes et même des nourrissons. Toute une humanité dont on ne comprenait pas ce qu'elle faisait là. Et qui ne comprenait pas non plus. Certains se rebellaient, d'autres hurlaient leur terreur, mais aucun ne parvenait à s'enfuir des cordons de nains qui se resserraient autour d'eux. Blade vit deux jeunes filles, apparemment jumelles, qui cherchaient à s'en aller. Un groupe de nains fondit sur elles, les frappant des pieds et des mains. Un des nains s'accrocha littéralement à l'une d'elles, à ses petits seins pointus et se mit à gesticuler en poussant des rires excités. La jumelle de l'agressée se précipita, toutes griffes dehors. Le nain reçut les ongles dans les yeux, couina, lâcha prise et se roula au sol en geignant lamentablement. Les jumelles s'enfuirent, disparurent. Un peu plus loin, deux nains mâles écartelaient un jeune garçon blond à terre et un troisième essayait de le violer. Mais une femme surgit en criant. D'un coup de pied, elle remonta les attributs sexuels du nain dans la gorge du violeur. Puis elle attrapa une torche au vol et l'abattit sur le visage du violeur. Ce dernier hurla, puis se tut en se roulant par terre. Étranglé de douleur. Un peu plus loin, gagné par le climat fiévreux ou soucieux d'en profiter encore une fois avant le désastre, un couple copulait férocement, indifférent aux multiples pieds qui les heurtaient en permanence. Et, sous le nez de Blade, un long quinquagénaire, style gominé-danseur de tango, exerçait fébrilement sa dextérité sous le ventre d'un jeune homme aux traits efféminés.

C'était la bacchanale. Ou l'enfer !

— Eh ! Toi !

L'un des nains s'était soudain détaché de la foule pour l'apostropher. Dans le vacarme, il avait dû mettre ses petites mains en porte-voix. Un peu plus grand que les autres, il était aussi beaucoup plus âgé. Presque un vieillard. Une couronne de cheveux blanc jaunasse et collés lui pendait de chaque côté du visage et son crâne dénudé et blême était croûteux sous l'abondante transpiration grasse. Malgré cet aspect peu engageant, il était aimable et tendait ses bras courts en signe de bienvenue. Soulagé d'avoir enfin les pieds sur une surface solide, Blade attendit qu'il arrive près de lui.

— Comme tu as bien fait de suivre les directive d'Uve ! reprit le vieux nain. Te voilà parmi nous en entier !

Il avait fait signe aux nains de ce secteur et ceux-ci s'arrêtèrent sur place, visiblement intéressés. Muets aussi. Et comme le gros de la

foule se trouvait à l'écart, Blade entendit de nouveau la rumeur. Celle qu'il avait perçue beaucoup plus tôt et qui lui avait fait l'effet lugubre d'innombrables plaintes. Cette fois, elle était vraiment très forte. Émanant de l'immense ouverture, elle semblait accompagner par son tempo dissonant les mouvances de la lumière pourpre qui jaillissait par les gigantesques portes ouvertes. Des portes en métal gris et grossier comme de la fonte, qui s'ouvraient sur les entrailles de la montagne. Une montagne aux reliefs noirs et tourmentés, qui se perdaient dans l'obscurité totale. Et au pied de la montagne, le sol que foulait Blade ressemblait à du cristal noir qui aurait été liquide avant de se solidifier. L'ensemble formait un décor inquiétant que l'ambiance d'orgie et la rumeur provenant des entrailles de ce monde rendaient encore plus sinistre. D'autant qu'à la faveur d'un regain de lumière rouge accompagné d'un grondement venu des profondeurs, Blade avait aperçu des édifications effarantes.

Des gibets ! Par centaines !

Ils émergeaient au-dessus d'une espèce de fatras de cahutes en terre, mal construites, couvertes de lattis irréguliers et qui grimpaient à l'assaut de la montagne en un semblant de villages disparates. Des gibets noirs, auxquels pendaient des corps. Des corps d'apparence humaine qui, eux, n'étaient pas nains. Des pendus par centaines. Avec horreur, Blade aperçut un groupe de gnomes en train de pendre la jeune femme très blonde qui avait un instant plus tôt frappé un des leurs. Mais il était trop loin et l'adversaire trop nombreux pour qu'il puisse tenter de la sauver. Près de lui, le vieux nain avait suivi son regard. Il expectora un rire saccadé comme une toux, laissa couler un épais filet de bave entre ses petites dents pointues.

— Rien que des non repentis, ricana-t-il. Les Castres de la Grande Divinatrice ne nous livrent pas assez de peaux. Alors, nous volons quelques-uns de tes semblables avant leur enregistrement. Mais on leur laisse leur peau. C'est plus amusant. On choisit les plus grands, précisa-t-il l'œil allumé. Toi, tu ferais un très beau spécimen.

Des peaux d'humains ! Pour quoi faire ?

Toujours souriant, le vieux nain s'était encore approché de Blade. Ce dernier le dominait de près d'un mètre cinquante et l'autre le toisait avec une admiration évidente. Il laissait son regard rond et noir apprécier le volume de chaque muscle, soupeser ses jambes, ses cuisses et tout le reste de son corps.

— Tu es beau ! lâcha-t-il soudain en s'approchant encore. Tu es beau et grand. Tu dois être très fort. Et ta peau...

— Laisse-moi tranquille.

Le nain laissa fuser un autre rire avant de dire encore, songeur :

— Comme c'est dommage ! Comme c'est dommage ! Ta peau est si belle... si belle ! Qu'as-tu donc fait de si grave ?

— Ce n'est pas ton affaire.

— Ça ne fait rien ! ricana le nain. Ça ne fait rien !

Le vieux nain était maintenant si près qu'il n'eut qu'à tendre sa petite main noueuse pour effleurer la cuisse de Blade. Ce dernier voulut reculer, mais, à cette seconde, le nain fut si rapide, qu'il n'eut pas le temps d'achever son mouvement. Il sentit de véritables serres lui pincer la cuisse et il poussa une exclamation surprise en ruant pour se dégager. Mais déjà, le vieux nain avait saisi son autre cuisse. Si fort que cette fois, Blade grogna de douleur. Il envoya sa jambe en avant, mais le nain tenait bon. Il riait toujours et s'accrochait comme un garnement qui fait une mauvaise farce. Ballotté, secoué comme un sac vide par les puissantes ruades de Blade, il cessa soudain de rire et poussa un cri guttural.

Aussitôt, ce fut la ruée.

Des dizaines de nains fondirent sur lui, sautant, s'accrochant à ses épaules, ses bras, ses oreilles et même ses cheveux. Assailli de toutes parts, Blade cria à son tour, distribuant coups de coude, de genou et de poing à la volée. Mais la marée naine le noyait sous sa masse grouillante. Il sentait les petits corps mous et transpirants glisser sur lui et l'étouffer doucement.

Et inexorablement.

Puis, vacillant d'un coup sous l'énorme charge, il plia les genoux, résista encore, cogna à n'en plus pouvoir et s'écroula enfin sur un dernier cri.

Un cri qui mourut dans sa gorge et qui préfigurait sa mort.

Mais cette fois, ce serait sa vraie mort.

CHAPITRE VI

Des cloches sonnaient sous le crâne de Blade et ses poumons étaient sur le point d'éclater. Pourtant, même cloué au sol par la masse gesticulante, il essayait d'arracher de lui ces mains qui le pinçaient, qui lui décollaient la peau à hurler. Il cognait comme un sourd, conscient du piètre résultat. Ce n'était qu'un baroud d'honneur. Dans une minute, peut-être moins, il ne serait plus.

— ... uffit ! Arrêtez !

Blade perçut soudain des exclamations et des cris de douleur. Il sentit un flottement dans la masse qui l'étouffait, eut l'impression que le poids diminuait et il put enfin se dégager. Tout en continuant de frapper dans les chairs molles, il aperçut ses sauveteurs. Le groupe des nouveaux arrivants, d'étranges créatures géantes, hideux mélange d'homme et de gorille à longs poils, se frayait un passage à grands coups de cimenterres étincelants, tranchants comme des rasoirs. Il vit avec horreur des têtes de nains voler dans tous les sens, ainsi que des bras et même des moitiés de petits corps flasques. Il y avait du sang partout et la marée naine refluit en hurlant vers les cahutes de la montagne, se faisant au passage des boucliers avec les corps des nouveaux arrivants qu'ils venaient de molester. Mais certains irréductibles n'hésitaient pas à résister en balayant les géants poilus de leurs torches. Blade vit une énorme créature simiesque gesticuler dans un tourbillon de flammes. L'épaisse toison grise qui lui recouvrait le corps avait pris feu. Il tournoyait en hurlant, ouvrant une gueule énorme d'où sortaient de longs crocs jaunâtres, taillant de son cimenterre de larges tranchées dans la masse de moins en moins compacte des nains.

Puis il y eut une effroyable odeur de carne brûlée et l'espèce d'homme-singe hurla une dernière fois avant de s'écrouler d'un coup, face contre le sol noir. Pas un de ses semblables n'avait tenté de lui porter secours. Une rage meurtrière s'était emparée du groupe et ils taillaient à présent dans la masse de nains, les poursuivant jusqu'aux contreforts de la montagne, renversant mesures et gibets sur leur passage, vociférant des imprécations et faisant couler le sang de plus belle. Blade vit une femme naine hurlante essayer de grimper à une potence pour échapper à son poursuivant, un géant aux longs poils noirs. Ce dernier la « décrocha » comme un fruit monstrueux, éructa

quelques onomatopées de primate, avant de lui arracher son pagne crasseux et de la laisser tomber sur son énorme sexe noir. Un sexe épais et long, qui devait dépasser la taille de la naine. Celle-ci hurla, se débattit, puis cessa de bouger et se tut. Morte empalée. Le monstre eut encore deux ou trois mouvements saccadés, éructa de nouveau, arracha le minuscule cadavre de son sexe et le jeta au loin. Blade le vit rouler dans la rocaille noire et rebondir, avant de disparaître dans la mêlée des combattants. Maintenant, les géants saignaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage. Une des jumelles aperçues plus tôt eut la tête sectionnée par un cimeterre et sa sœur fut inondée de sang. Elle se mit à hurler, puis tomba à genoux et leva les mains jointes vers le ciel inexistant. Immobile, choquée et folle de chagrin, elle priaït silencieusement.

C'était l'horreur.

Bien que sauvé un instant plus tôt par les géants, Blade bondit en avant, attrapa l'un d'eux par sa crinière, voulut l'arrêter dans son élan. Mais le monstre avait une force herculéenne. Sans même paraître remarquer Blade, il continua de tailler dans les chairs des nains à grands coups de cimeterre, envoyant des morceaux de cadavres un peu partout en hurlant un cri de guerre sauvage. Puis, profitant d'une seconde de répit, il envoya son bras gauche en arrière, percutant Blade d'un magistral coup de coude. Trop affaibli par la translation, sa longue errance dans l'éther et l'attaque des nains, le voyageur interdimensionnel n'eut pas le temps d'esquiver efficacement. Il reçut un coude dur comme l'acier en pleine poitrine et fut littéralement éjecté à plusieurs mètres. Piètre consolation, en s'écroulant au sein de la mêlée, il avait encore une épaisse touffe de cheveux noirs et gras dans son poing. Il y avait même un peu de cuir chevelu avec.

Qu'elle soit la mort ou non, la dimension où Blade venait d'échouer était hideuse. Tout ici n'était que violence, sang, noirceur, feu et soufre.

Le soufre !

Blade venait d'enregistrer l'odeur caractéristique du soufre. Une très forte odeur, qui semblait provenir de l'immense ouverture de lumière rouge et brûlante. D'ailleurs, d'épaisses spirales de fumée noire en sortaient à présent, tournoyant furieusement dans un souffle de vents contrariés. Compte tenu des proportions monumentales de la porte, les turbulences soulevaient les nains restés à proximité, les renversant, les envoyant loin de là, crachant et toussant misérablement. Soudain, une ombre gigantesque apparut dans la lumière rouge. Vêtue d'une cape en peau de bête, casquée d'un heaume orné de cornes de bélier, bras croisé sur un formidable poitrail velu. Un géant de plus de dix mètres. Monstrueux.

— Silence, sales Gouh raks ! hurla-t-il soudain d'une voix si forte qu'elle fit trembler la montagne. Disparaissez de ma vue !

Le silence se fit. C'est-à-dire qu'on n'entendit plus que les plaintes des blessés, les cris de désespoir, les respirations en soufflet de forge des hommes-singes et quelques coups de cimeterre égarés çà et là. Mais surtout, on entendit mieux encore l'énorme rumeur lugubre qui montait des profondeurs rouges, semblant accompagner les nuages de fumée noire. Quelque part, une femme hurla à la mort, puis se mit à feuler sauvagement, avant de pousser deux cris hystériques. Elle finit par se taire, tandis qu'une autre prenait le relais. Il y avait du viol dans l'air.

— Suffit ! cria encore le géant casqué. Et vous, mes Groïks, formez le signe.

Obéissant aussitôt, le groupe des hommes-singes se replia vers la porte monumentale en dégageant les cadavres, nains et autres, à coups de pied. Puis, sans plus se préoccuper des blessés gisant sur le glaciair noir, ils se disposèrent de manière à former une espèce de fer de lance pointu. Un V dont la pointe était tournée vers les mystérieuses profondeurs en feu. Sur un ordre du géant casqué, ils présentèrent les lames de leurs cimeterres sur leur thorax, dans une pose de parade qui ne manquait pas d'allure. Là, immobiles dans la tourmente pourpre et noire, insensibles aux épais rouleaux de fumée grasse et sourds aux multiples plaintes, ils attendirent.

— Toi ! lança alors leur immense chef de sa voix à faire frémir l'Himalaya. Toi, Richard Blade le Malvenu ! Relève-toi.

Décidément, Blade était trop connu. Il ne put qu'obéir et le géant déclara alors :

— Tu sembles le plus fort et le moins stupide de tous les Lashks tes semblables. Tu seras donc leur chef. Entre dans la pointe formée par mes Groïks et ordonne aux tiens de nous suivre.

Encore un peu groggy, et s'estimant décidément trop populaire, Blade tardait à obéir. « Gulliver » hurla :

— Hâte-toi, Richard Blade le Malvenu ! Notre Grande Divinatrice ne saurait attendre davantage !

Blade comprit que résister pour l'instant serait proprement suicidaire. Il se releva et alla se placer entre les branches du V formé par les Groïks. Il sentait évidemment combien il pouvait être dangereux d'entrer dans cet univers rougeoyant et fumant, mais il avait été envoyé là pour essayer de retrouver Gween Lautrec et pour savoir si cette dimension était celle de la mort. Quels qu'en soient les risques, il devrait aller jusqu'au bout.

Simplement, partie comme elle l'était, cette mission-là menaçait

d'être la dernière.

Ils furent enchaînés entre eux par les chevilles et le chef des Groïks donna l'ordre du départ. Dans un sinistre bruit de chaînes, la foule des Lashks était venue se masser en rangs serrés derrière Blade. Ce dernier sentit le poids d'un corps brûlant contre son flanc et il baissa les yeux. Pour voir la jumelle survivante, celle dont la sœur s'était fait décapiter par un Groïk. Une gamine. Ses grands yeux clairs à demi-masqués par les longues mèches de cheveux blonds étaient emplis de panique et fixaient Blade avec désespoir. Elle ressemblait au modèle d'un peintre romantique. Suppliante, elle souffla :

— Ne m'abandonne pas, Richard Blade ! J'ai peur !

Il comprenait ça. Mais à peine était-il arrivé à destination qu'il se retrouvait déjà avec un fardeau. Les choses se compliquaient. Il chercha dans la foule un homme qui lui parut suffisamment rassurant pour lui passer le relais, mais, derrière lui, ce n'étaient que créatures terrorisées. Les seuls mâles dans la force de l'âge qu'il pouvait voir d'ici faisaient en sorte de ne pas se faire remarquer. L'un d'eux, un grand diable roux d'une trentaine d'années et bâti en culturiste, dépassait les autres de plus d'une tête. C'en était comique de le voir plier les genoux et rentrer les épaules pour paraître petit et malingre. Celui-là ne semblait vraiment pas digne de confiance, et Blade ne voyait personne d'autre. Fataliste, il hocha la tête :

— Quel est ton nom ? demanda-t-il à la jumelle.

— Julia.

Elle avait répondu d'une petite voix craintive. Déjà soumise, elle s'accrochait au bras musculeux de Blade avec une sorte de frénésie et se plaquait à lui de tout son corps. Elle était jeune, jolie et possédait un physique délié aux rondeurs appétissantes. En d'autres circonstances, Blade aurait trouvé ce contact agréable, mais la situation se prêtait mal à la romance. Il soupira :

— D'accord, Julia. Reste avec moi.

Il n'osait pas lui dire qu'elle ne risquait plus rien, car il sentait que la situation dramatique allait encore empirer. Mais Julia semblait quelque peu rassurée et il l'entraîna, tandis que la colonne passait sous le monumental portique.

Aussitôt dépassée cette limite, la chaleur devint épouvantable. Comme si Blade venait de pénétrer dans un four allumé. Tout son corps se mit à transpirer une sueur brûlante et il vit qu'autour de lui les parois de l'immense grotte où il venait de pénétrer étaient constituées d'une matière qui ressemblait à du quartz. Ou mieux, du cristal. Avec des aspérités, des éclats qui renvoyaient à l'infini la fameuse lumière rouge que l'on voyait de si loin. On aurait dit...

— Des diamants !

Cette exclamation émanait de Julia. Contre Blade, elle levait vers les parois et la voûte incroyablement haute de la grotte des yeux à la fois effarés et extasiés. Une femme restait toujours une femme. Mais Julia avait raison. Son instinct avait parfaitement identifié le précieux diamant. Toute une grotte en diamants. Des tonnes, des milliers de tonnes, même. Car il semblait que la grotte en fut entièrement constituée sur une épaisseur insondable. En fait, en pénétrant ici, Blade et ses compagnons venaient d'entrer à l'intérieur d'un gigantesque diamant ! Un diamant grand comme une montagne. Un monumental diamant, dans l'épaisseur duquel on devinait encore le feu qui l'avait façonné. Des prismes de lumière éclataient partout, lançant leurs formidables rayons aveuglants dans tous les sens.

— C'est... c'est beau ! lâcha encore la jeune Julia en se serrant un peu plus contre Blade.

— Avancez !

Soudain dégrisée, la jeune fille baissa les paupières et, toujours accrochée à Blade, dans le lugubre concert des chaînes, elle hâta le pas en direction du fond de la grotte. Du moins, ce qui semblait en être le fond. Car lorsqu'ils y arrivèrent, Blade s'aperçut qu'il n'en était rien. Cette dernière formait seulement un étranglement à cet endroit. Ils passèrent ce goulet, pénétrèrent dans une sorte de cathédrale aux parois latérales complètement lisses. Comme de très épaisses et immenses glaces, derrière lesquelles, en contrebas d'une cinquantaine de mètres et dans une lumière rouge infernale, toute une humanité nue, semblable aux humains de la dimension de Blade, s'activait à diverses tâches, groupés autour d'immenses fosses pleines de choses impossibles à identifier de si loin. Des travaux mystérieux que Blade ne comprenait pas, mais dont il constatait qu'ils étaient effectués sous la contrainte. Car, en revanche, il avait découvert la source de la clameur sinistre entendue de l'extérieur. C'était précisément toute cette humanité des profondeurs qui la composait.

En criant sous les coups de fouet.

Des coups de fouet distribués par d'autres humains, qui eux, avaient le ventre couvert d'un pagne.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est ? questionna Julia contre Blade.

Elle s'était remise à trembler de peur et Blade essaya de la rassurer :

— Une usine, répondit-il. Rien qu'une usine.

— Silence, sales Lashks ! tonna soudain la formidable voix du chef des Groïks. Prosternez-vous devant Hyrée, notre Grande Divinatrice !

À ces mots, une petite armée d'êtres monstrueux fit son entrée.

Armés de longs fouets au cuir tressé, blêmes de peau, le crâne rasé et dotés d'une lourde musculature hypertrophiée, les nouveaux venus étaient tous bâtis sur le même moule. Des colosses. Hyperdéveloppés. De partout. Enfin, de presque partout. Car dans le mouvement que fit l'un d'eux pour attraper une vieille femme qui tentait de s'enfuir, son pagne en cuir noir se releva, dévoilant un simple bandeau cache-sexe. Un cache-sexe qui ne cachait rien. Car dessous, il n'y avait rien d'apparent. Comme sous un slip de femme.

Un Castre.

Un des fameux Castres dont le vieux nain avait précédemment parlé à Blade.

De simples eunuques.

Qui abattirent aussitôt leurs fouets avec rage. Sur tout ce qui bougeait, sur tout ce qui ne voulait pas se mettre à genoux. Blade était de ceux-là. Il reçut une volée de coups sur le dos, les reins, le cou. Puis, comme il refusait toujours de s'agenouiller devant l'étrange cortège qui se profilait au pied de l'estrade, il eut bientôt une dizaine de Castres sur le dos. Là-bas, le lourd palanquin en métal doré de Hyrée la Grande Divinatrice, porté par vingt-quatre superbes Castres en tenue de cuir noir, escorté d'une garde prétorienne d'immenses Groïks en armes et entouré de vingt-quatre jeunes filles Lashks, s'arrêtait au pied de la première marche. Blade eut le temps d'apercevoir une longue silhouette féminine en cape noire et or, au visage également voilé de noir, avant de recevoir un terrible coup sur la tête. Une voix étrangement fluette siffla à son oreille :

— Prosterne-toi, Lashk ! Sinon, je serai condamné à périr dans le feu des profondeurs. Et je t'y emmènerai.

Blade leva les yeux, rencontra un regard de Castre où flottaient des lueurs plus qu'inquiètes. Il comprit que pour le faire s'agenouiller, le géant au crâne rasé allait lui défoncer le crâne. Alors, tandis qu'au sommet de l'estrade la longue femme voilée s'asseyait sur le trône en diamant brut, il se laissa enfin plaquer au sol.

Juste au moment où la Grande Divinatrice relevait son voile pour toiser la foule, découvrant un visage à l'ovale parfait, surmonté d'un casque de longs cheveux noirs. La voix du chef des Groïks hurla une fois de plus.

— Faces contre terre, immondes Lashks ! Aucun de vous n'a le droit de souiller d'un seul regard notre Grande Divinatrice.

Les coups de fouet pleuvaient de nouveau. Blade en reçut un qui lui cisaila cruellement le cou, qui faillit même lui crever un œil. Du sang coula de son arcade sourcilière, l'aveuglant un instant. Mais son regard avait eu le temps de croiser celui de la belle Hyrée. Un

étonnant et magnifique regard... gris.

Celui de Gween Lautrec !

CHAPITRE VII

L'information de lord Leighton était exacte. Blade avait bel et bien retrouvé Gween Lautrec. Il ne pouvait se tromper. La photo sépia de la montre de gousset de lord Mounpenning et le visage d'Hyrée étaient trop ressemblants pour qu'il se trompe. Pourtant, quatre-vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis sa disparition, de sa dimension d'origine. Quatre-vingt-quatre ans qui ne l'avaient absolument pas changée. Gween Lautrec n'avait pas vieilli. Au contraire, là, dans cette lumière sanguine réfléchie et multipliée par les myriades de prismes, elle paraissait encore plus jeune que sur la photo sépia. Encore plus belle aussi. Surtout avec cette étrange lueur dans son regard gris énigmatique. Une lueur d'étonnement. D'incrédulité plus que de colère. Pourtant, faisant fi des ordres du chef des Groïks, Blade ne s'était pas tout de suite prosterné face contre terre. Demeuré bien droit, il fixait dans les yeux cette créature qu'un garnement de douze ans nommé Donald Mounpenning avait aimé à la folie, quatre-vingt-quatre ans plus tôt ! S'il n'avait pas été aguerri par une longue habitude des changements de dimensions, Blade n'aurait jamais pu croire un tel décalage dans le temps. Ou s'il l'avait cru, il en serait probablement devenu fou. Mais là, il ne faisait que vivre une nouvelle expérience. Peut-être encore plus intéressante qu'il ne l'avait espéré à son début.

— Lashks ! fit soudain la voix douce et unie d'Hyrée. Vous pouvez relever la tête.

La Grande Divinatrice n'avait apparemment fait aucun effort pour être entendue de toute cette foule. Même ceux qui étaient tout au fond de la grotte l'avaient écoutée. En disant cela, Hyrée n'avait pas quitté Blade de son regard serein et, un très bref instant, il avait même cru y apercevoir une lueur d'amusement. Mais c'était sans doute une illusion d'optique occasionnée par les millions d'éclats lumineux des parois. D'ailleurs, elle venait juste de détourner les yeux pour considérer la foule avec le même air tranquille. Maintenant, à part la rumeur des profondeurs, bizarrement atténuée dans cette grotte, le silence s'était fait.

— Lashks, dit encore la Grande Divinatrice de sa voix douce, venez d'achever un long et pénible voyage et vous êtes enfin arrivés à Valka, la Cité du Repentir. Ici, vous devrez racheter vos fautes pour

mériter le voyage jusqu'au Royaume de Félicité. Si vous faillissiez dans la mission de votre propre rachat, si votre esprit essaie de tricher contre le mien, vous serez implacablement jetés dans le Fleuve Feu et votre esprit y disparaîtra à jamais. En même temps que ce corps auquel vous semblez tant tenir et qui pourtant n'est qu'illusoire.

La Grande Divinatrice marqua un temps et, toujours accrochée à Blade, Julia souffla d'une voix blanche :

— Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. J'ai peur !

Blade serra sa main dans la sienne, rassurant.

— N'aie pas peur. Il ne t'arrivera rien.

Ce qui n'était vraiment qu'un vœu pieux. La jeune fille hocha la tête, visiblement peu convaincue. Encore plus bas, elle déclara :

— Moi qui croyais que tout serait fini, après...

— Il y en a un parmi vous qui a commis le Grand Sacrilège, reprit Hyrée en coupant la parole de Julia, celui-là sera mis à part et traité avec plus de rigueur. Car le Grand Sacrilège est une faute très grave. Elle est le pire affront que l'on puisse faire à celui qui est cause de tout... notre Vénérable Juste.

En disant ces mots, il sembla à Blade qu'elle avait de nouveau regardé dans sa direction. Mais à cette distance, on ne pouvait jurer de rien. Hyrée continuait son sermon. Pour sa part, Julia avait trop peur pour l'écouter. Tout bas, elle questionna encore :

— Que veut-elle dire, par « Grand Sacrilège », Richard Blade ?

— Je l'ignore, éluda-t-il.

Julia frémit contre lui.

— J'ai peur !

Elle semblait terrifiée par tout ce qui les entourait.

— Je veux partir ! supplia-t-elle.

Un coup de fouet la coucha au sol. Elle gémit, resta un instant étendue, un doigt précautionneux parcourant le sillon pourpre qui barrait son flanc. Blade avait envie de massacrer ce grand imbécile de Castre qui l'avait frappée. C'était celui qui, un instant plus tôt, l'avait presque supplié de s'agenouiller. Visiblement, il avait une peur bleue de ce qui pourrait lui arriver s'il ne se faisait pas obéir. Mais, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ce coup de fouet semblait galvaniser Julia plutôt que la calmer. Son beau regard soudain allumé de colère, elle s'était légèrement redressée. Des deux mains, elle serrait celle de Blade à la briser.

— Ils ont déjà retué ma sœur, ils ne m'auront pas, moi !

— Retué ? Que veux-tu dire ?

Blade avait parlé tout bas. Du coin de l'œil, il surveillait « son » Castre. Mais l'autre semblait hypnotisé par les paroles de la belle Hyrée. Il avait l'œil humide et la bouche molle de dévotion. À croire qu'il était amoureux de la Grande Divinatrice. D'ailleurs, ici, tout le monde semblait l'être. Les Groïks comme les Castres. Même parmi les Lashks, Blade voyait à présent des regards étranges. Chez les hommes comme chez les femmes, qu'ils fussent jeunes ou vieux. Mais Blade suivait son idée. Il secoua Julia en questionnant de nouveau :

— Que veux-tu dire par « retué » ? J'ai vu ta jumelle tomber sous les coups de cimeterre. Avant, elle semblait bien vivante.

La jeune fille leva sur lui des yeux emplis de doute.

— Vivante !

— Vivante, insista Blade. Aussi vivante que toi et moi maintenant.

Le beau regard de Julia s'agrandit comme sous l'effet de la terreur. Elle lâcha soudain la main de Blade et se recula, apparemment terrorisée.

— Mais tu es fou ! s'écria-t-elle soudain en faisant tourner les têtes vers eux. Tu es fou, Richard Blade ! Nous sommes déjà... morts !

Il la secoua de nouveau.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Tais-toi, sale Lashk ! cria « son » Castre en lui envoyant un magistral coup de fouet.

Julia essayait de se dégager. Maintenant, elle hurlait, grise de peur.

— Comment peux-tu en être sûre ? insista Blade. Pourrais-tu dire comment tu es morte ?

— Oui ! Un accident de... de train entre Glasgow et Londres ! June et moi... tuées sur le coup. Nous avons assisté à tout ! criait toujours Julia. Peter blessé sur le ballast, et nous deux, mortes, pleines de sang... du sang partout ! De la charpie de tôles et de chairs ! Les pompiers ont dû rassembler nos... nos membres éparés pour les mettre dans des sacs en plastique. Nous...

— Silence !

D'autres Castres s'étaient précipités. En encaissant les coups, Blade songeait à cette catastrophe ferroviaire à laquelle J avait fait allusion à l'aéroport d'Heathrow. Julia et sa sœur avaient figuré parmi les victimes ! Julia disait donc vrai. Elle était morte. Et... et lui aussi ! Il était mort au cours de la translation. Il savait que cela pouvait arriver. On ne jouait pas impunément avec l'insondable. Pourtant, il sentait les coups. Sa chair commençait même à saigner. Alors, il ne comprenait plus. Il avait l'impression que quelque chose d'important lui

échappait, que son esprit ne fonctionnait plus à plein rendement et il en éprouvait un profond malaise psychologique. Il était conscient que la situation était en train de divaguer et qu'il courait un très grand danger.

Pour le salut de son âme ?

Il l'ignorait. Simplement, il n'avait jamais été dans ce type de situation. Un autre que lui serait devenu fou ou se serait jeté contre ces parois étincelantes pour s'y fracasser le crâne. Ses restes d'esprit frondeur choisirent une autre solution.

Il écarta les Castres d'une puissante bourrade, se redressa de toute sa hauteur, éclata de rire et jeta à l'adresse de la jumelle toujours à terre :

— Non, Julia. Je ne crois pas que tu sois morte !

Les eunuques levaient de nouveau leurs terribles fouets, quand la voix harmonieuse de Hyrée les arrêta :

— Amenez ce Lashk jusqu'à moi, Groïks.

Les Groïks n'eurent pas à traîner Blade jusqu'à l'estrade. Lâchant Julia, il y marcha lui-même, fendant la foule, précédant les immenses hommes-gorilles qui devaient courir pour le rattraper. Ce qui se produisit exactement au niveau de la première marche de l'estrade. Ils le plaquèrent violemment au sol, lui envoyant de magistraux coups de pied dans les reins.

— Suffit, Groïks ! jeta Hyrée d'une voix soudain plus dure. Je vous ai dit de l'amener. Pas de réduire en charpie son illusion de corps.

— Une illusion, hein ! railla Blade en se redressant de toute sa hauteur.

Puis il envoya un formidable coup de coude dans l'abdomen du Groïk situé derrière lui. L'autre émit un grognement sourd, se plia un peu en esquissant une grimace de douleur, avant de lever son cimeterre.

— Suffit, Groïks ! dut presque crier Hyrée en élevant la main. Laissez ce Lashk parler. C'est sans aucun doute sa dernière occasion de le faire.

— Pourquoi ? railla encore Blade. Pourrais-tu faire tuer ce corps illusoire ?

Hyrée esquissa un demi-sourire absolument charmant. De près, avec ses immenses yeux gris, son visage parfait, sa coiffure de jais et sa bouche sensuelle, elle était bien plus belle que de loin. Et bien plus belle aussi que sur la photo sépia de la montre de lord Mounpenning. Elle était tout bonnement... divine.

— Ton corps est forcément illusoire, Richard Blade, déclara Hyrée

sur le ton d'une maîtresse d'école s'adressant au cancre de la classe. Forcément, puisque tu as été assassiné.

Blade la considéra, incrédule. C'était de mieux en mieux ! Lui, assassiné ! Cette fois, Cybor avait du mou dans les circuits. Il déraillait, l'hyper computer de Cyberna. Blade secoua la tête avec commisération et souffla :

— Tu devrais revoir tes informations, Hyrée je ne sais pas quoi.

Un des Groïks se précipita, cimeterre levé.

— Ne souille pas le nom sacré de notre vénérée Hyrée !

— Laisse, Groïk !

Le géant abaissa son arme avec regret. Dans ses petits yeux cruels, on pouvait lire la rage à l'état sauvage. Mais Hyrée reprenait déjà :

— Je sais pourquoi tu déformes ainsi mon nom sacré, Richard Blade le Malvenu.

Derrière eux, hormis la clameur étouffée qui montait de l'humanité située en contrebas, le silence était total. Les centaines de Lashks arrivés en même temps que Blade écoutaient, à la fois terrorisés et curieux. Blade se piqua au jeu.

— Pourquoi ? questionna-t-il, ironique.

— Parce que tu me connaissais jusqu'alors sous un autre nom, déclara calmement la Grande Divinatrice. Exactement sous celui que t'a donné ce pauvre lord Mounpenning. Le nom de Gween Lautrec.

— Exact.

Hyrée hocha la tête avec grâce, avoua :

— Tout ce que la pensée de lord Mounpenning t'a révélé est vrai. Mon nom d'humaine vivante de ton ancienne dimension était effectivement celui de Gween Lautrec. Mais depuis le long voyage initiatique qui m'a emmenée jusqu'ici, notre Vénérable Juste m'a donné le nom d'Hyrée. Ma tâche est de recevoir les esprits encore encombrés de leur charge charnelle et de les diriger chacun vers l'Atelier de Lumière qui convient au degré de travail qui lui sera nécessaire pour le rachat de ses erreurs.

— Si je comprends bien, ironisa de nouveau Blade, ton Vénérable Juste n'est autre que Dieu.

Un sourire indéfinissable étira les belles lèvres d'Hyrée, tandis que d'étranges éclairs d'or s'allumaient dans son magnifique regard. Elle eut un imperceptible mouvement de tête, avant de répondre d'une voix encore plus douce :

— Notre Vénérable Juste est notre Vénérable Juste.

Blade secoua de nouveau la tête.

— Restons simples ! Appelons-le Cybor !

Cette fois, des éclairs de colère fulgurèrent dans les yeux de Gween-Hyrée. Sa belle bouche se pinça et elle cria :

— Ne raille pas le vénéré nom de notre Juste, Richard Blade le Malvenu ! Ou les épreuves de Rachat qui te sont imparties pourraient bien s'en trouver augmentées.

— Ben voyons ! grogna Blade. En tout cas, pour mon... « assassinat », tu repasseras. Tes informations ont dû se déformer pendant leur voyage.

La colère d'Hyrée disparut, faisant de nouveau place au sourire énigmatique. De sa voix redevenue douce, elle déclara :

— Tu as été assassiné, Richard Blade le Malvenu. Certes, la plus grande partie de ton esprit le refuse, mais tu ne pourras rien y changer. Tu es mort assassiné.

De la moquerie amusée apparut, fugace, dans le regard de Blade.

— Pourrais-tu me dire comment c'est arrivé ?

— Bien sûr, Richard Blade le Malvenu, sourit Hyrée de plus belle. Tu as été assassiné au *Hyatt Regency* de Hong Kong. Un homme jaloux a tiré sur toi. En pleine tête. Tu es mort sur le coup.

Blade sentit un bloc de glace lui envahir la poitrine. Devant lui, Gween Lautrec-Hyrée le considérait avec le même air tranquille. Il vit de nouveau sa belle bouche s'ouvrir quand elle acheva d'une voix encore plus douce :

— C'est la vérité, Richard Blade le Malvenu. Et tu le sais.

C'était vrai. Maintenant, Blade savait qu'il était mort.

CHAPITRE VIII

Hong Kong ! L'amoureux jaloux de Loret ! Blade se souvenait de tout. De sa rencontre avec Loret, des aveux de celle-ci concernant son amoureux jaloux et des menaces dont elle faisait l'objet s'il la voyait avec un autre homme. Il « revoyait » enfin la scène du drame au *Hyatt Regency*, l'arrivée de Loret, le goût cerise de ses lèvres et le cri du Chinois. Ensuite, il y avait des flashes. Le revolver braqué sur lui, le coup reçu à la tête et l'étrange impression de « décrocher ». Il se souvenait des coups de feu, de l'homme de la Spécial Branch penché sur lui et de l'intervention de... pour l'intervention de la police locale, il ne se souvenait plus très bien si c'était avant ou après les coups de feu. Puis il y avait eu ce « coup de flou » quand les hommes de la Spécial Branch l'avaient redressé contre le comptoir et que l'un d'eux n'avait cessé de lui demander s'il allait bien. Des envoyés de la Spécial Branch exprès venus pour lui signifier l'ordre de rentrer à Londres.

Ensuite, ç'avait été le voyage en avion, l'accueil de J à l'aéroport d'Heathrow, l'entrevue avec cet insolite lord Mounpenning dans son étrange Rolls Royce d'un autre âge et enfin, de son « embarquement » à bord de la cabine de translation. Un embarquement pour...

... pour la mort !

La boucle était bouclée. Tout était désormais d'une logique implacable. À Hong Kong, il avait bien reçu une balle en pleine tête et il avait été tué sur le coup. La suite appartenait déjà au domaine de la mort. Ce qu'il avait « vu » ensuite, c'était son esprit qui l'avait vu et non ses yeux. Tout ce qu'il avait senti et pensé s'était passé dans un état qui ressemblait sans doute à la vie mais qui, en fait, n'y appartenait plus.

Comme ce qu'il sentait et pensait à présent.

Maintenant, Blade savait qu'il avait été tué. Pourtant, tout au fond de lui, quelque chose lui disait qu'il n'était pas mort pour autant. Enfin, pas au sens où on l'entendait dans sa dimension. Il se « sentait » encore vivant. Précisément dans cette chair qui le constituait et qu'il pouvait toucher. Cette chair qui enregistrait les contacts extérieurs comme le toucher, le chaud, le froid.

Blade ne voulait pas renoncer. Il secoua l'insidieuse torpeur qu'il sentait le gagner et protesta :

— Je ne te crois pas, Gween ! Je ne suis pas mort. Et aucun de ceux qui m'entourent ne le sont davantage.

Il l'avait appelée Gween pour se conforter. Pour s'accrocher à une réalité logique. Il ne voulait pas qu'il en soit comme le prétendait la jeune femme. Le même petit sourire énigmatique naquit sur les belles lèvres de Gwen et elle hocha la tête, l'air de comprendre ce qu'il ressentait.

— Soit, dit-elle. Veux-tu la preuve que cette vie que tu vois n'est plus qu'illusion, Richard Blade ?

De nouveau, d'étranges lumières dansaient dans le regard gris, lui conférant une expression à la fois lointaine et terriblement concentrée. Hyrée essayait de l'influencer. Pour d'obscurcs raisons, elle tentait de le faire renoncer. Blade se prit à espérer. Finalement, la Grande Divinatrice n'était peut-être pas aussi forte qu'elle le paraissait.

— Alors, Richard Blade le Malvenu, insista-t-elle. La veux-tu, cette preuve ?

Blade hocha la tête.

— Oui.

— Attention ! prévint encore la Grande Divinatrice. Peu d'esprits admettent facilement l'idée de l'immatérialité. Et en recevoir la preuve sans la préparation spirituelle nécessaire pourrait être très dangereux. Tout ton futur dans notre dimension en serait changé. Tu peux encore réfléchir, Richard Blade. Je te conseille même de le faire.

C'était la partie de poker. Il fallait payer pour voir et cela risquait effectivement de finir la partie. Blade était à bout d'arguments.

— Donne-moi cette preuve, dit-il comme on se jette à l'eau. Donne-moi la preuve formelle de mon immatérialité actuelle et... et je te croirai. J'admettrai l'idée de ma mort matérielle.

— Et tu te soumettras en tout ?

Dans le sourire énigmatique d'Hyrée, il crut discerner un éclair de triomphe. Mais il était allé trop loin. S'il avait une chance de briser le carcan psychologique qui l'enserrait depuis sa translation... ou depuis sa mort, c'était maintenant. Il sourit à son tour, défiant Hyrée du regard.

— Je n'aurai alors plus le choix, dit-il en guise de réponse.

De nouveau, une expression qui ressemblait à de la colère fulgura dans le magnifique regard gris. Mais, au passage, il sembla à Blade y reconnaître aussi quelque chose qu'il avait souvent vu dans les yeux de ses adversaires.

La peur !

Ce fut si bref que personne à sa place n'aurait pu le déceler. Mais

il vit parfaitement et il sut alors qu'il était sur le point de renverser le cours de la partie. De la gagner. Son jeu était plus fort que celui de Gween Lautrec. Elle ne pouvait pas lui fournir la preuve de son immatérialité.

— Tu l'auras voulu, Richard Blade le Malvenu ! cingla Hyrée avec colère. Et tu le regretteras.

Il y avait comme une supplication dans sa voix. Mais Blade n'avait plus le choix. Il devait savoir s'il pourrait aller plus loin ou non dans sa mission. Pour savoir surtout si mission il avait effectivement. Car, s'il était réellement mort à Hong Kong, tout ce qu'il avait cru vivre après appartenait à la mort. Donc, J et lord Leighton n'avaient pu le charger de la moindre mission interdimensionnelle. Dès lors, tout devenait incompréhensible et Hyrée avait raison. Son esprit ne survivrait pas à une telle épreuve.

— Donne-moi cette preuve, Hyrée ! cria-t-il presque. Donne-moi enfin cette fichue preuve !

La Grande Divinatrice battit des cils, soupira devant tant d'entêtement et, fixant Blade de son beau regard gris redevenu serein, elle déclara de sa voix douce :

— Vois, Richard Blade le Malvenu. Vois, tu n'es plus rien.

Blade se sentit soudain bizarre. Comme à Hong Kong après que l'amoureux jaloux de Loret lui avait tiré dessus, il fut de nouveau victime de cet étrange « coup de flou » qui lui avait donné la pénible impression de ne plus être lui-même. Alors, pour bien se prouver que rien n'était changé, pour se persuader qu'il continuait à marquer des points contre la Grande Divinatrice, il détourna son regard vers les centaines de Lashks massés derrière lui et...

— Alors, Richard Blade le Malvenu ? dit encore doucement la voix d'Hyrée. Tu l'as enfin, cette preuve. Es-tu satisfait ?

Non. Richard Blade le Malvenu n'était pas satisfait. En cette parcelle d'Éternité, il était même assez malheureux. Car, autour de lui, les centaines de Lashks avaient disparu. Seuls, les Groïks et les Castres subsistaient, mais ils regardaient droit devant eux. Leurs yeux sans expression fixaient la Grande Divinatrice. Pour eux, Blade ne semblait plus exister.

Et pour Blade, Richard Blade n'existait plus non plus. Non seulement il était vraiment mort, mais en plus, comme ceux de tous les Lashks, son corps avait disparu. Maintenant, Richard Blade était passé de l'autre côté du miroir. Il n'était plus rien.

Il était entré dans l'immatérialité !

CHAPITRE IX

Dans un grondement assourdissant de fin du monde, les zombies mâles et femelles de Lashks quasi nus et enchaînés par deux s'activaient autour des immenses fosses, charriant les monceaux de cadavres.

Des cadavres humains... dépecés !

Décharnés, rasés, gris d'épuisement et de fumée, les zombies les empilaient à la fourche sur de vastes plates-formes en pierre, juste au bord d'immenses plans inclinés souillés de sang et de choses écœurantes. Puis, trempés de sueur et la peau cloquant en larges plaques sous l'effet de l'épouvantable chaleur, ils reculaient précipitamment, tandis que les servants des treuils actionnaient les lourdes roues à crémaillère. Les monstrueuses machineries aux allures de mécaniques médiévales se mettaient alors en branle, repoussant peu à peu vers le plan incliné la grande plaque de granit noir chargée de faire glisser les paquets de cadavres dans la fosse de lave en fusion.

Et ceci, répété à l'infini.

Partout dans l'immense caverne où l'on aurait pu loger un bon quart de Londres, d'épais nuages de fumée noire et nauséabonde s'élevaient, accompagnés des jaillissements pourpres de flammes et d'étincelles géantes.

C'était l'enfer.

Pire que tout ce que la littérature et la peinture, populaires et religieuses, avaient pu inventer pour le représenter, Dante compris. Malgré sa grande habitude de l'insolite et du barbare, Richard Blade ne pouvait empêcher son esprit de chavirer à une telle vision. Un univers brûlant, où les odeurs écœurantes du soufre, de la chair calcinée et de la sueur prenaient à la gorge.

— Vois, Richard Blade le Malvenu, fit la voix douce d'Hyrée, vois à quel univers, toi et tes semblables allez désormais appartenir.

Les épaisses parois de cristal s'étaient inclinées vers le gouffre infernal, formant ainsi de larges toboggans absolument lisses et le vacarme du grondement et des plaintes montait jusqu'à eux. Encore sous le choc de son immatérialité, Blade questionna.

— Que font tous ces humains ?

— Ce ne sont plus des humains, rétorqua Hyrée. Ils sont comme

toi et tes compagnons. En transit de rachat. Leur aspect humain n'est plus qu'une apparence.

— Si c'est le cas, pourquoi leur conserver cette apparence-là plutôt qu'une autre ?

Un sourire sans joie flotta sur le beau visage de celle qui s'était autrefois appelée Gween Lautrec.

— Pour que leur souffrance trouve ses repères.

— Je ne comprends pas, mentit Blade.

Nouveau petit sourire d'Hyrée.

— Pour qu'ils souffrent aussi bien physiquement que psychologiquement. Si leur aspect physique était changé ou inexistant, ils ne souffriraient plus réellement. Du moins, plus vraiment dans le sens de la douleur qu'ils avaient jusqu'alors connu. Ce serait en quelque sorte la souffrance d'un autre.

— Et le rachat d'un autre, compléta Blade.

— Exact.

Magnifique sujet de thèse philosophique. Blade insista :

— Un aspect de la question m'échappe, Hyrée.

La Grande Divinatrice semblait finalement prendre un certain plaisir à ce jeu des questions-réponses. Elle hocha la tête et, bien que Blade demeurât immatériel, son magnifique regard gris était rivé au sein. Très attentif.

— Parle, Richard Blade le Malvenu.

— Pourquoi la souffrance s'avère-t-elle nécessaire au rachat de nos fautes ? Pourquoi faut-il toujours mériter dans la douleur ?

Encore un exercice de thèse.

— La réponse est contenue dans la question. Elle tient en un mot. Le mérite. Et tu le sais, Richard Blade le Malvenu.

— Tu n'as pas répondu à ma première question, Hyrée. Que font ces... apparences d'humains ?

— Tu le vois, répondit aussitôt Hyrée. Ils entretiennent notre Fleuve Feu des profondeurs, énergie vitale de Valka. Un feu vieux de plusieurs éternités. Mais un feu qui perd peu à peu de sa force. Trop maigre. Si nous ne lui apportons pas l'énergie nécessaire, il risque un jour de s'éteindre.

— Et cette énergie de remplacement est fournie par la combustion des corps dans sa lave, compléta Blade qui avait tout compris. Et c'est pourquoi...

— En voilà assez, Richard Blade le Malvenu ! Pour toi et tes semblables, il est temps de retrouver votre enveloppe charnelle.

Elle avait à peine achevé sa phrase que toute la population lashk de la caverne réapparaissait comme par enchantement. Ainsi que le corps de Blade. Ce dernier esquissa un sourire, puis, soulagé et s'adressant à Hyrée, il lança, sincèrement admiratif :

— Belle démonstration, Gween Lautrec.

— Remettez-lui ses chaînes, ordonna sèchement Hyrée. Et emmenez-le. Qu'il soit mis à part et traité selon la gravité de sa faute. Aucun Lashk ne peut impunément commettre le Suprême Sacrilège. Puisqu'il est grand et fort, affectez-le à l'Atelier de Séparation.

— *Non !*

Julia. Elle s'était précipitée, échappant aux Castres aux réflexes trop lents. Mais ses chaînes l'arrêtèrent soudain, la clouant au sol.

— *Non !* cria-t-elle encore en levant deux mains suppliantes. Je veux rester avec Richard Blade !

Elle reçut une volée de coups, cria, pathétique :

— J'ai peur ! Je veux rester avec lui !

Les fouets se levaient encore, quand la Grande Divinatrice les arrêta de sa voix douce :

— Laissez, Castres. Puisque cette Lashke veut rester avec lui, qu'on les enchaîne ensemble. Ils seront affectés au même Atelier.

Puis à Blade, railleuse :

— Ainsi, tes épreuves seront sans doute plus douces, Richard Blade le Malvenu. Du moins au début. Car très bientôt, tu t'apercevras que dans cet Atelier, une compagne aussi faiblement constituée sera finalement une charge de plus pour toi.

Elle eut de nouveau son beau sourire énigmatique pour achever :

— Nous ne nous reverrons maintenant que dans quelques Éternités, Richard Blade le Malvenu. Acquitte-toi avec sincérité de ton rachat, et peut-être alors, pourras-tu enfin quitter le triste royaume de l'Obscurité pour celui de la Lumière et connaître ainsi la Félicité de l'Aboutissement. Tu connaîtras alors la tâche sacrée qui t'es d'ores et déjà assignée.

Elle marqua un temps, plongea son magnifique regard gris dans celui de Blade et, une nouvelle fois, il crut y lire comme un message. Mais ce fut trop bref. Déjà, Hyrée levait les yeux sur les Groïks et ordonnait :

— Emmenez-les. Tous !

Groïks et Castres cernèrent alors la foule, la poussant sans ménagement vers les immenses ouvertures transformées en plans inclinés de cristal. Des femmes se mirent à crier, des hommes à se rebeller. Blade vit un costaud d'une quarantaine d'années foncer tête

baissée sur le Castre le plus près. Mais un immense Groïk avait déjà levé son terrible cimeterre. La lame s'abattit dans un éclair, trancha net le cou du malheureux. Le corps parut secoué par une décharge électrique et percuta le Castre avec toute la puissance de son élan. Mais au lieu de recevoir le coup de tête qui lui était destiné, l'eunuque fut seulement bousculé par l'horrible contact de la chair mutilée. Du sang fusait en deux longs jets, inondant les voisins directs du décapité.

Du grand Guignol.

Hélas, il ne s'agissait pas d'un spectacle. Blade avait compris ce qu'il allait leur arriver... ce qui arriva. Car dans la panique et la violence des gardes conjuguées, la foule enchaînée s'était brusquement déportée dans la direction qu'elle souhaitait précisément éviter. Vers les ouvertures et leurs toboggans. Les coups pleuvaient maintenant sans discontinuer et, entraîné par le puissant flot, Blade était obligé de suivre. Accrochée à son bras, pleurant convulsivement, ses longs cheveux blonds dans les yeux et la bouche ouverte sur un cri de terreur muette, Julia suivait. Dans quelques secondes, ce serait la chute infernale vers le gouffre. Inexorable.

— Richard Blade ! hurla enfin Julia. J'ai peur !

Blade n'eut pas le courage de lui dire qu'il ne pouvait rien pour elle. La protégeant tant bien que mal du rempart de son corps retrouvé, il essayait de faire barrage. En vain. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres des ouvertures béantes et de la chaleur d'enfer qui s'en échappait. Déjà, d'innombrables Lashks basculaient. Les hurlements se mélangeaient aux cris de panique et aux exhortations sauvages des Groïks. Blade vit une vieille femme s'accrocher désespérément aux basques de l'un d'eux. Il la repoussa violemment et, comme sa main décharnée refusait de lâcher la ceinture de cuir qui retenait le fourreau du cimeterre, il abattit ce dernier sur le frêle poignet. La vieille émit un couinement d'animal blessé, recula, regard horrifié, en tenant son avant-bras sectionné de l'autre main. Du coup, elle fut littéralement portée par le courant de la foule. Soulevée, ballottée comme fêtu de paille dans le vent, elle bascula soudain dans le gouffre. La dernière chose que Blade vit d'elle fut un regard sans âge et sans couleur. Un regard de renoncement. Un regard déjà mort.

Mais, de son côté, Blade s'approchait lui aussi de la limite fatidique. Cette fois, la chaleur était si forte qu'il avait l'impression de griller sur place. En sueur, la peau douloureuse comme sous le coup d'un érythème solaire, il ruait toujours, essayant de maintenir Julia relativement à l'abri. Bataille perdue d'avance. De toutes ses forces accrochée à lui, la jeune fille ne pleurait plus. Comme hypnotisée, elle regardait le gouffre avancer vers eux, le regard vide et dilaté. Quand ils basculèrent sur le plan incliné, quand poussés par les autres ils se

sentirent happés par la pente dans une glissade de plus en plus rapide, Julia cria une dernière fois :

— Richard Blaaade !

Blade glissait, glissait, glissait. Il ressentit un choc violent, fut submergé par la marée humaine qui déferlait sur lui et son dernier réflexe d'homme digne de ce nom fut de rouler sur le mince corps de Julia. Pour le protéger du sien.

Dans la tourmente de chaleur volcanique qui les enveloppait, alors que les odeurs de charnier et de soufre les faisaient suffoquer, il se dit sans illusion que, cette fois, il était tombé dans la dimension la plus épouvantable jamais violée par lui.

Celle de la mort.

Car, qu'il le veuille ou non, qu'il s'agisse de la mort physique, spirituelle ou de celle des deux à la fois, il savait qu'à cette seconde, ses bras immondes se refermaient sur lui. Maintenant, il savait que la mort était laide. Hideuse. Mais il savait que cette mort-là ne faisait que commencer !

Et qu'elle durerait l'Éternité.

CHAPITRE X

— Je n'en peux plus !

Julia semblait effectivement au bord de l'anéantissement. Livide, les yeux rougis et irrités par la fatigue et la fumée, elle ne pouvait même plus se soutenir elle-même. C'est dire qu'il lui était impossible d'aider Blade dans sa tâche.

Une très sinistre tâche.

Et très éprouvante. Physiquement et nerveusement. Car dans la caverne noire et enfumée où on avait attaché la longue chaîne qui les tenait solidairement prisonniers, régnaient une chaleur de fournaise et une odeur pestilentielle.

Celle des cadavres. Des dépouilles lashks, donc humaines, entassées sur des épaisseurs considérables. Des corps pour la plupart déjà en voie de putréfaction, prêts à être « traités » pour la Séparation. C'est-à-dire à être dépouillés. Par Blade. Et par quelques autres ombres d'humains, d'autres zombis qui s'activaient autour d'eux dans cet univers d'atrocités. D'autres Lashks réduits à l'état d'animaux serviles, qui n'avaient même pas levé les yeux à l'arrivée de ce nouveau couple. Des machines qui, malgré leur apparence, n'avaient plus rien d'humain.

Des machines de carnage.

Occupées à séparer chacun des innombrables corps humains entassés là de sa peau. Des corps, et non forcément des cadavres. En effet, peu de temps après son arrivée, Blade avait pu constater avec horreur que certains Lashks sacrifiés vivaient encore. Et leurs ex-compagnons les zombis incisaient, coupaient, tiraient sur la peau pour l'arracher et libérer ainsi ces corps de leur première enveloppe, avant de les plonger dans le Fleuve Feu de ce monde de folie. Ce n'était plus de l'horreur, il n'y avait pas de mot pour désigner cela. Quand Julia s'en était rendue compte, elle était tombée dans une sorte de coma qui avait, selon l'estimation de Blade, duré plusieurs jours. Au point qu'il l'avait cru plongée dans une deuxième mort. Puis elle avait lentement émergé et il l'avait soignée comme il avait pu. Mais depuis, elle n'était plus la même. Dans son regard, il y avait cette espèce d'absence qui lui donnait l'air de s'être réfugiée dans un songe intérieur. Elle parlait doucement à Blade et lui disait qu'elle n'en pouvait plus, mais aussi qu'elle était rassurée d'être enchaînée à lui.

Cela durait depuis des siècles !

Au début, dans l'espèce d'alvéole rocheux qu'on leur avait assigné comme lieu de repos, Blade avait essayé de graver dans le schiste noir on semblant de calendrier. Démarche classique du prisonnier. Mais le temps passant et l'épuisement s'installant sournoisement en lui, il avait abandonné. Ici, ce n'étaient que nuit, fumées grasses aux odeurs de charnier et désespérance absolue.

Ici, c'était le sombre royaume de la mort.

— Je n'en peux plus, Richard !

Julia n'avait plus le courage de grouper prénom et patronyme pour le désigner. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Pas encore un de ces zombis qu'étaient devenus les autres femmes lashks de cette cité infernale, mais seulement parce que Blade faisait tout pour lui permettre de s'accrocher. La nuit... ou le jour, après l'odieux et interminable travail, après que les Castres de garde soient passés pour escorter la relève et que Julia ait enfin droit à un peu de repos, il la prenait doucement contre lui, la berçait jusqu'à ce qu'elle sombre finalement dans un sommeil agité.

Dans la mort, on dormait aussi.

Mal. Depuis leur arrivée, Blade n'avait presque pas fermé l'œil. Il ne cessait de réfléchir ; d'essayer de percer le mystère de cette abominable dimension, de tenter de comprendre ce qui lui faisait croire qu'il ne s'agissait pas encore de la vraie mort et qu'il pouvait éventuellement s'en échapper. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Richard !

Blade avait fini d'inciser la peau épaisse d'un cadavre d'homme au dos poilu. Il posa le couteau court et pointu sur la table en pierre dégoulinante de sang et se tourna vers la jeune fille.

— Oui, Julia.

Pratiquement collée à lui, elle ne faisait rien. Rien d'autre que contempler le morbide spectacle de son regard éteint. Comme elle le faisait depuis qu'ils étaient ici. Fascinée, elle observait le magnifique athlète aux allures de gladiateur conquérant, s'attardant sur le crâne rasé, sur le visage énergique où la barbe poussait, sur les épaules larges et musclées, sur la taille mince où roulaient les abdominaux, sur les larges et puissantes mains de Blade. Des mains qui venaient de se refermer sur les deux lèvres de la grande incision et qui s'apprêtaient à les écarter. Pour débarrasser le cadavre de sa peau. Il suspendit son geste, questionna doucement :

— Que veux-tu, Julia ?

Elle secoua lentement sa tête également rasée, et, pour la première

fois depuis qu'elle était avec lui, sa jolie bouche esquissa une ombre de sourire timide.

— Rien, Richard. Je... j'avais juste besoin d'entendre ta voix.

Dans cette partie du volcan démesuré dans lequel ce monde de mort était enfoui, ils n'avaient heureusement pas besoin de hurler. Ici, pas de vrai vacarme. Seuls, parfois, quelques plaintes d'agonisants s'élevaient çà et là, préfigurant un travail plus aisé par la suite. Car on n'enlèverait pas sa peau à un moribond mais à un mort. Jusqu'alors, Blade avait pu s'arranger pour éviter de « travailler » sur un vivant. Mais, depuis quelque temps, un des Castres préposés à la garde de cet Atelier le regardait d'un air soupçonneux. Blade l'avait tout de suite reconnu. C'était le Castre qui, dans la caverne du trône, l'avait presque supplié de se prosterner devant la Grande Divinatrice. Il devait lui en vouloir d'avoir dû s'abaisser ainsi et il n'allait pas tarder à le lui faire payer.

Blade préférait ne pas imaginer de quelle manière.

— Richard ?

De nouveau Julia. Dans les yeux qu'elle levait à présent sur lui, il y avait comme de la fièvre. Sa bouche tremblait légèrement et Blade s'inquiéta immédiatement.

— Julia ! Tu es malade ?

Ce qui, compte tenu des circonstances, était une question pour le moins insolite. Mais Julia eut encore son petit sourire timide pour répondre à voix contenue :

— Non. Je... je voulais te dire que... qu'avec toi, j'ai moins peur.

Ces aveux, il les avait souvent entendus. Il sourit à son tour, hocha la tête.

— J'en suis heureux, Julia. Très heureux.

— Sans ta présence, Richard, reprit la jumelle, sans ta force, ta douceur et les mots que tu souffles la nuit à mon oreille, maintenant, je serais morte.

C'était aussi l'avis de Blade. À un détail près.

Julia était déjà morte.

Elle le lui avait elle-même assuré dans la caverne du trône. Morte dans la catastrophe ferroviaire du Glasgow-Londres. Avec sa sœur jumelle. Une sœur jumelle qui, soit dit en passant, était morte une deuxième fois, décapitée par le cimenterre d'un Groïk. Julia portait encore de son sang sur son jeune corps nu. Alors, Blade se posait des tas de questions. Depuis sa « prise de service » ici, il se demandait si on pouvait « remourir » après sa mort et si les choses n'allaient précisément pas dans ce sens, au sein de cette dimension inhumaine.

Ici, on devait mourir plusieurs fois. Selon une échelle de valeurs précisément déterminée en fonction du fameux Rachat. Plus on avait « péché », plus on souffrait et plus le nombre de fois où l'on devait mourir augmentait.

Kafka n'était décidément qu'un auteur de bluettes.

— Richard ?

Blade suspendit de nouveau son « travail » pour baisser les yeux sur la jeune Julia. Elle avait toujours ce petit sourire absent, mais dans ses yeux, les éclairs de fièvre brillaient de plus belle.

— Oui, Julia ?

— Je... tout à l'heure, quand nous serons de nouveau seuls dans l'alvéole, Richard. Je te demanderai quelque chose. Tu voudras bien ?

Il eut un mouvement qui pouvait signifier un accord et elle sourit un peu plus en serrant très fort son bras.

— D'accord Richard, dit-elle. Ce soir, je te parlerai. C'est très... très important, insista-t-elle encore. Très important pour...

— Au travail, Lashk !

Fou furieux, le gros Castre qui surveillait Blade fonçait sur eux, fouet levé. Julia poussa un petit cri de peur, se protégea le visage de la main. La terrible lanière de cuir lui était destinée. Blade la vit fondre sur elle. À la vitesse de l'éclair, il envoya son bras en parade et glissa sur le côté, protégeant Julia de son corps. La lanière lui cisaila la peau, s'enroula autour du poignet avec un léger sifflement. Alors, exécutant un parfait balayage d'aïkido, Blade fit littéralement voler le monstre grasseyant dans l'air vicié. Le gros corps flasque retomba avec un bruit mou et le Castre émit un hoquet qui aurait pu être comique. Mais Blade n'avait pas envie de rire. Dans le repli de roches où ils se trouvaient actuellement, les autres gardes ne pouvaient les voir. Seul, un vieux Lashk affecté au tannage des peaux avait assisté à la scène. Mais il était depuis trop longtemps transformé en zombi pour marquer une quelconque réaction. Déjà, Blade avait attrapé son couteau et plongé.

— Tu vas mourir, Castre ! gronda-t-il en appliquant la pointe du couteau sur la gorge du garde. Tu vas mourir égorgé !

— Non !

L'autre roulait des yeux blancs de terreur. Beaucoup moins souple que Blade, il n'avait pas eu le temps de se redresser pour saisir l'espèce de machette qu'il portait au côté. Blade arracha l'arme de son fourreau, la lança dans une crevasse.

— Non ! Ne me tue pas, Lashk ! Je... c'est cette Lashke femelle que je visais. Pas toi ! Tu es... tu es trop beau et tes yeux sont si

sauvages ! Je ne te fouetterai jamais !

Un Castre homo ! Et amoureux de lui ! On aurait tout vu ! En d'autres circonstances, Blade aurait éclaté de rire. L'autre dardait sur lui des yeux humides d'émotion. Dans un souffle, il reprenait déjà :

— Ne me tue pas ! Tu pourras désormais rester sans travailler. Je détournerai l'attention des autres Castres. Je...

— Cesse de pleurnicher comme une vieille femme ! cingla Blade en appuyant encore le couteau sur la peau blême. Tu vas nous aider à quitter cet enfer. Sinon...

— Non ! s'affola le Castre. Non ! C'est impossible ! Personne ne peut quitter Valka. Même moi. Les Groïks me feraient dépecer vivant !

Regard allumé de colère, Blade piqua la lame poisseuse de sang dans le cou du Castre.

— Dans ce cas...

— Non ! attends ! supplia le garde. Je... je peux faire autre chose pour toi.

— Quoi ?

— Je... je pourrais peut-être vous... enfin... vendre vos peaux aux Gouhraks de la montagne.

Les Gouhraks ! Vendre leurs peaux à ces mêmes sauvages miniatures qui avaient précisément voulu arracher la peau de Blade ! Mais le Castre insistait :

— Une fois sortis du ventre du Fleuve Feu, une fois dans la montagne avec les Gouhraks, vous ferez ce que vous voudrez. Vous pourrez même essayer de vous réfugier parmi les communautés qui hantent les abords de la Cité de Félicité. Et avec un peu de chance...

— Parle, Castre ! coupa Blade en surveillant les abords. Explique-moi vite cette idée en détail. Si elle est bonne, je ne te tuerai peut-être pas. Si elle est mauvaise, je t'égorge.

Alors le Castre parla. Quand il eut fini, Blade esquissa un rictus sauvage. Puis, songeur, il laissa le Castre se redresser avant d'ordonner :

— Sois ici demain au moment de la relève. Avec ce que tu as dit.

Le Castre parti, Blade demeura un long moment pensif. Julia l'observait, un petit air inquiet sur le visage. Il la rassura d'un sourire, l'attira doucement contre lui et lui souffla à l'oreille :

— Nous allons bientôt quitter cet endroit, Julia. Bientôt.

Il ne lui dit pas que c'était sûrement pour être massacrés plus vite et il ne lui dit pas non plus comment ils s'en iraient. Elle se serait mise à hurler. Elle se serra un peu plus contre lui et il la sentit frémir quand

elle souffla à son tour :

— Ce soir, Richard Blade, je te dirai comment savoir si nous sommes morts ou non. Nous en aurons bientôt la preuve. Par le moyen le plus infallible.

Blade s'écarta un peu pour plonger son regard dans le sien. Mais, dans la lumière vacillante des torches et dans le concert lointain des lamentations, son jeune visage était sérieux. Elle semblait vraiment sûre d'elle. Alors, Blade hocha la tête et dit simplement :

— D'accord, Julia. Ce soir, tu me diras.

CHAPITRE XI

— Je vais te dire, Richard. Je vais te dire comment savoir si nous sommes morts ou vivants. Maintenant.

Pressée contre Blade, la jeune fille avait dû lui parler dans le creux de l'oreille. Car, parmi la nouvelle cargaison de cadavres, cette « nuit », les Castres avaient également livré quelques Lashks pas tout à fait morts. Et le concert de leurs lamentations et cris d'agonie emplissait la caverne jusque dans ses moindres recoins. C'était sinistre et l'épouvantable odeur de charnier était plus forte encore que d'habitude. Pour ne pas devenir fou dans cet univers hideux, il fallait, soit... déjà être fou, soit être doté d'un caractère en acier trempé.

C'était sans doute le cas de Blade, mais ce dernier se demandait comment, déjà traumatisée par le massacre de sa sœur, la fragile jumelle pouvait encore tenir le coup.

— Richard Blade.

Elle pressait si fort son jeune corps nu contre le sien que Blade commençait à éprouver des langueurs dans les reins. Julia sentait bon. Dans la « soirée », elle avait trouvé un filet de source chaude au fond de la caverne-Atelier et elle avait enfin pu s'y toiletter abondamment. Leur Caste avait dû donner des instructions aux autres gardes, car elle n'avait pas été inquiétée.

Julia sentait très bon... mais il n'allait tout de même pas... elle n'était qu'une gamine. Sans doute à peine seize ou dix-sept ans. D'ailleurs, dans l'état d'épuisement où ils se trouvaient tous les deux...

— Richard Blade !

— Oui, Julia, dit-il, rassurant, je t'écoute.

— J'ai trouvé le moyen de savoir si nous sommes toujours vivants.

— Oui, dis-moi.

Julia marqua un temps de silence. Dans les profondeurs de la grotte, les plaintes des moribonds créaient une toile de fond sonore insupportable. Elle eut un long frémissement de tout le corps, souffla soudain :

— Fais-moi un enfant.

— Quoi ?

De saisissement, Blade s'était à demi redressé. À la lueur

incertaine des lointaines torches de la caverne, il la regarda, interdit. Mais elle souriait et ses prunelles luisaient étrangement. Avec, tout au fond, comme une expression de défi. Blade insista :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Fais-moi un enfant, Richard Blade.

Son regard n'avait pas cillé. Blade soupira :

— Tu dis des bêtises.

— Non. C'est tout le contraire d'une bêtise, Richard Blade. C'est même sans doute la chose la plus intelligente que j'ai jamais dite.

Elle marqua un autre silence et sa main vint caresser doucement le visage de Blade.

— Tu es beau, Richard Blade, souffla-t-elle d'un air attendri. Un enfant de toi serait beau et fort comme toi.

Nouveau silence, durant lequel Blade sentit la respiration de Julia s'approfondir peu à peu. Dans ses yeux mi-clos, des lueurs troubles dansaient lorsqu'elle ajouta :

— Il serait beau et fort... et il serait la preuve.

— La preuve ?

— La preuve que nous sommes vivants, Richard Blade ! s'exclama-t-elle triomphante en se redressant à son tour sur un coude, et en l'enlaçant plus fort de son bras libre. Une preuve irréfutable, Richard Blade ! Car a-t-on jamais vu des morts faire des enfants ?

Blade en resta muet. Il n'avait pas songé à cela. Mais Julia était femme et ces choses lui étaient présentes à l'esprit. Il se rallongea en déclarant :

— Tu es folle. C'est impossible.

— Pourquoi. Tu es impuissant ?

Elle souriait, ironique, semblant d'un coup avoir oublié l'univers horrible où ils étaient. Puis elle ajouta, en laissant sa main libre courir sur le ventre de Blade.

— Non. Tu ne sembles pas impuissant.

Elle avait raison. Le contact du corps de la jeune fille ainsi que ses propos avaient éveillé malgré lui le désir de Blade. Il haussa les épaules.

— Tu es trop jeune, Julia.

Il n'avait trouvé que cet argument et n'en était pas spécialement fier. Julia comprit son embarras et esquissa un sourire mutin.

— Ton esprit anglo-saxon me trouve trop jeune, mais pas ton sexe, Richard Blade.

Au moins, elle allait directement au but. Sa main s'était cette fois directement posée sur l'objet de la conversation. Et Blade ne pouvait plus rien faire pour dissimuler son état. Déjà, Julia l'attirait, ouvrait sous lui ses longues jambes, offrant son ventre.

— Viens, souffla fiévreusement Julia en le serrant très fort. Viens en moi et faisons-le !

L'esprit de Blade résistait encore, mais la main de Julia s'était emparée de son sexe et l'attirait inexorablement. Il sentit une fleur de chair brûlante s'ouvrir sous sa poussée, rencontra presque immédiatement une résistance et se statufia.

Julia était vierge.

— Richard ! Viens ! Je t'en supplie.

Elle l'attirait de nouveau et il comprit que sa volonté fondait comme neige au soleil. Julia était belle et son jeune corps frémissait de désir. Il était impossible d'y résister. De nouveau, son sexe entraînait en contact avec celui de Julia. Un contact chaud, humide, irrésistible. Alors, Blade réagit. Le plus « normalement » possible, compte tenu des circonstances. Puisqu'ils allaient faire l'amour, autant le faire bien. Il échappa à l'étreinte de Julia qui poussa une plainte :

— Richard !

— Chut ! lui souffla-t-il en effleurant ses lèvres des siennes. Chut ! Aie confiance.

Sur ces mots, il se mit à la caresser, à poser sa bouche un peu partout, à la butiner du bout des lèvres et de la langue. D'abord un peu déconcertée, Julia resta légèrement tendue. Puis, à mesure que les doigts, les lèvres et la langue de Blade forcèrent le passage de ses savantes caresses, elle se laissa aller, gémissant de plus belle. Enfin, quand Blade enfouit son visage entre ses cuisses et que sa bouche offrit un véritable baiser à son ventre, Julia poussa son premier cri. Puis elle en poussa d'autres, de plus en plus forts, à mesure que le raz de marée inconnu jusqu'alors la balayait tout entière. Ses longs doigts s'enfoncèrent alors dans les cheveux de Blade, le griffant à mesure que montait en elle le flot de lave qui allait la dévaster. Puis d'un coup, comme un tremblement de terre soudain, son ventre parut se déchirer, s'ouvrir et déverser un flot brûlant. Elle se raidit sous l'inférieure caresse, parut sur le point d'étouffer, avant de libérer enfin un cri interminable. Un cri aigu qui résonna dans la grande caverne, se répercuta sous les voûtes, masquant un instant les plaintes d'agonie sous le concert de la magie de l'amour.

— Ouiiii ! cria-t-elle soudain, comme on se libère d'une trop longue souffrance.

Presque un cri d'agonie.

Secouée par les vagues du plaisir, elle ondula sous Blade, cria encore quelques mots incompréhensibles, puis, impératifs et forts, ses bras attirèrent de nouveau Blade vers elle. Quand il fut à hauteur, elle le prit d'autorité à pleines mains et, dans un souffle de moribonde, exigea :

— Viens. Maintenant !

Puissant, le sexe de Blade était déjà à la fragile porte. D'un coup de reins, Julia le précipita en elle. Lorsqu'il força la fleur jamais encore violée, elle émit une petite plainte, donna un autre coup de reins, s'empala de toute la force dont elle était capable et poussa un autre cri. Fort. Dans le dos de Blade, ses ongles devenaient serres. Ils s'étaient plantés dans sa chair, l'attirant toujours plus, le griffant au rythme lent qu'il avait entamé. Tout contre son oreille, il entendait des mots tendres jamais entendus jusqu'alors. Julia semblait avoir inventé le langage de l'amour. Pudique et osé, timide et débridé. Elle était à la fois innocence et rouerie, vice et vertu. Si finalement forte en amour et en passion que, peu à peu, Blade se sentait dériver. Il en oubliait Londres, le Projet DX et l'épouvantable dimension dans laquelle l'ordinateur de lord Leighton l'avait envoyé pourrir. Il en oubliait la vie, la mort et la possibilité qu'il puisse exister une dimension intermédiaire.

Il était bien.

— Richard Blade ?

Et l'enchantement disparut. Si subitement que Blade se demanda durant une fraction de seconde s'il n'avait pas rêvé. Mais ce n'était pas du rêve, le cauchemar était bien là. Omniprésent, toujours aussi horrible.

— Richard Blade ?

Blade s'arracha à l'étreinte de Julia, tandis que celle-ci émettait une plainte d'oiseau blessé. Il se redressa, reçut en plein visage le faisceau d'une lampe dont le rayon rouge était insupportable à la vue. D'abord, il ne vit que lui, puis, alors que celui-ci se déplaçait enfin pour éclairer Julia, il distingua une longue et fine silhouette. Vêtue d'une cape grise en matière luminescente.

Une femme !

Brune, avec un teint laiteux et de grands yeux noirs très lumineux. Très belle. Une des suivantes qu'il avait vues autour de la Grande Divinatrice à son arrivée. Flanquée de deux colossaux Groïks, elle ne semblait nullement incommodée par l'environnement sinistre. Au contraire, elle souriait, rassurante, presque douce.

— Je dois t'emmener avec moi, Richard Blade, annonça-t-elle d'une voix lénifiante.

Encore sous le coup de ce qui venait de se passer avec Julia, Blade battit des paupières comme un oiseau de nuit ébloui. Puis, reprenant ses esprits, il interrogea :

— Où dois-tu m’emmener ?

— Viens, répondit seulement la jeune femme. Suis-moi sans poser de questions.

De mauvaise humeur, Blade opposa :

— Et si je refuse ?

La jeune femme eut un sourire plein d’indulgence.

— Ne dis pas de sottises, Richard Blade !

Blade désigna Julia, qui, allongée à plat dos sur leur couche, les observait d’un regard éteint par la désillusion.

— Alors, elle vient avec moi.

— Impossible.

Il s’entêta :

— Elle vient avec moi.

La jeune suivante haussa légèrement les épaules, avant de dire d’un ton un peu réprobateur :

— On n’emmène pas un cadavre avec soi, Richard Blade !

Interdit, Blade abaissa de nouveau son regard vers sa compagne et resta figé de saisissement. La tête reposant toujours au creux de son bras, Julia regardait la voûte de la caverne. D’un regard vide et terne. D’un regard de morte. Elle avait les traits soudain tirés, et sa bouche s’entrouvrait sur un rictus asymétrique et immobile.

— Julia ! cria-t-il en la secouant.

Rien. Il n’avait plus dans les bras qu’un corps inerte, mou et froid. Un corps de morte.

— Julia ! cria-t-il encore, réponds-moi !

Toujours rien. Pour une raison inconnue de Blade, Julia la belle, Julia la tendre avait rejoint sa sœur jumelle. Dans la *vraie* mort. Alors, pourtant rodé à toutes les situations étranges qui pouvaient se présenter à lui depuis qu’il « voyageait » dans l’interdimensionnel, l’esprit de Richard Blade bascula.

Dans le flou, dans l’inconnu et l’insondable.

Et aussi dans le chagrin.

CHAPITRE XII

Il semblait à Blade qu'ils marchaient depuis une éternité. À plusieurs reprises, il avait tenté de questionner sa belle cicerone. En vain. Elle n'avait répondu qu'une seule fois. Pour dire qu'elle s'appelait Kale. Depuis, il gardait le silence, progressant dans un dédale de boyaux aux parois noires comme le charbon, tandis qu'un grondement jusqu'alors lointain augmentait de minute en minute. Comme un tremblement de terre ou une gigantesque chute d'eau. Blade n'y voyait pratiquement rien. La torche était tenue par Kale et, marchant devant, elle en masquait une bonne partie de la lumière.

— C'est encore loin ? tenta Blade encore une fois.

Il avait dû crier, tant le grondement s'amplifiait à présent. Kale ne répondit pas et il dut la suivre encore un bon moment, avant qu'elle ne s'arrête soudain et ne se retourne enfin vers lui.

— Voilà, dit-elle en lui désignant un point rougeoyant tout au fond du boyau. Je dois te quitter. Marche jusqu'à cette lumière.

— Pourquoi faire ?

— Va. Ce sont les ordres. Fais vite.

Puis, sans rien ajouter, la torche toujours en main, elle fit demi-tour et il vit sa longue silhouette diminuer dans l'obscurité du boyau. Il n'avait plus qu'une solution. Encore abasourdi par la mort brutale et incompréhensible de Julia, il soupira et se mit en marche.

Bientôt, le grondement se transforma en vacarme. C'était si fort que les entrailles de ce monde terrible en tremblaient. De plus, la bienfaisante fraîcheur relative qui avait un long moment succédé à l'inférieure chaleur de l'Atelier tendait à régresser. Il faisait de nouveau chaud. De plus en plus. À mesure que Blade progressait, il avait l'impression d'avancer vers un incendie. Le boyau n'en finissait pas et la tache de lumière conservait apparemment la même taille. À désespérer. Mais Blade n'était pas homme à reculer. Kale ne l'avait pas emmené jusqu'ici pour rien. Et si un nouveau danger allait le menacer, il y ferait face. Ce serait toujours mieux que de pourrir dans ce trou à rats qu'ils appelaient Atelier. Alors, il se mit à marcher plus vite. Pressé de voir enfin ce qu'on lui avait encore réservé comme « épreuve ».

Car il n'en doutait pas, que ce monde fût celui de la mort ou une

dimension complètement folle, ceux qui le hantaient ne le laisseraient pas en paix.

Une autre éternité plus tard, la tache de lumière rouge devint plus grande. Comme une entrée de caverne démesurée. Et soudain, stoppant net ses pensées, un décor dantesque fut devant les yeux de Blade.

Un volcan !

Un immense cratère. Un volcan aux proportions démesurées, au fond duquel, plusieurs centaines de mètres, voire un kilomètre plus bas, dans un rougeoiement intense et infernal, un océan de lave bouillonnait en grondant, projetant vers le ciel invisible des milliers de langues de feu qui explosaient dans un vacarme d'apocalypse. Mais ce que regardait Blade en cet instant n'était plus ni l'océan de lave ni ses épouvantables projections vers le ciel. Il regardait le sommet du cratère. Ou du moins, la partie qu'il pouvait en voir. Car, très loin, au sommet de la lèvre de roches noires, et apparemment tout autour de l'incommensurable cratère, des foules gesticulantes de petits-êtres, des Gouhraks, précipitaient tout en bas des groupes entiers de formes blanches et nues.

Des Lashks ! Des humains !

Des groupes entiers d'humains, dont les pauvres corps disloqués ricochaient de roc en roc, s'écartelant ou éclatant dans leur vertigineuse chute, avant de s'abîmer, une éternité plus bas, dans le flot de lave en fusion. Malgré le vacarme insoutenable, il semblait à Blade entendre leurs cris d'agonie.

Cette fois, c'était l'enfer ! Le vrai !

— Richard Blade !

La voix avait crié dans son dos. Il se retourna d'un bloc, demeura un instant figé par la surprise.

La Grande Divinatrice !

Gween Lautrec était là. À moins qu'elle ne fût qu'une vision. Debout dans une sorte de vaste loge de théâtre taillée dans la roche noire, dont les épaisses colonnades à torsades étaient chapeautées de têtes d'animaux aux longues cornes roulées. Au-dessus, un chapiteau triangulaire, semblable à celui du portique monumental, sous lequel Blade était passé à son arrivée à Valka. Une loge qui aurait pu contenir une centaine de personnes, mais où Gween Lautrec était seule. Enveloppée dans sa longue cape noire, elle était quasiment invisible. Elle avait juste relevé le voile de son visage et seul ce dernier se devinait dans l'ombre de la loge. Un visage pâle irisé de lumière rousse.

— Richard Blade !

Cette fois, elle avait accompagné son appel d'un geste discret, avant de se fondre dans l'ombre de la loge. Tout au fond. Presque invisible maintenant. Blade lança un long regard autour de lui. Mais à part les populations du sommet du volcan et les corps qui déferlaient dans le cratère, il n'y avait personne. D'un bond, il franchit la dizaine de marches grossièrement taillées qui reliaient le boyau à la loge et bondit dans celle-ci. Aussitôt, une main se referma sur son poignet.

— Richard Blade !

Sans très bien comprendre ce qui lui arrivait, Blade fut brusquement attiré au fond de la loge, dans la pénombre d'une niche peu profonde, puis un corps se plaqua soudain au sien, deux bras se refermèrent autour de son cou et une bouche brûlante prit possession de la sienne.

Ce fut sans doute le plus étrange baiser jamais reçu par Richard Blade au cours de ses voyages interdimensionnels. Et peut-être également le plus torride, le plus vibrant, le plus... désespéré aussi. Si long et savoureux que Blade en était complètement essoufflé quand il s'en arracha enfin.

— Richard Blade ! Je... je t'attendais depuis si longtemps !

C'était un comble. Blade n'en revenait pas. Il questionna :

— Comment ça, tu m'attendais ?

Mais la Grande Divinatrice ne semblait pas disposée à discuter. Elle s'était d'autorité plaquée de nouveau au buste puissant de Blade et sa bouche l'avait repris. violemment. Comme si sa vie dépendait de ce baiser.

— Richard Blade ! souffla-t-elle entre deux étreintes. Richard Blade ! Prends-moi ! Vite !

Ça devenait collectif.

— Prends-moi ! Cela fait si longtemps... si longtemps ! Je...

Gween n'acheva pas. Sa bouche avait repris possession de celle de Blade et ses ongles lui griffaient la nuque. Un instant, les pensées de Blade dérivèrent. Il conservait encore le goût de la bouche de Julia ; il sentait encore le contact de sa peau contre la sienne et il se souvenait de la douceur de ce ventre qu'il avait...

— Viens ! Maintenant !

Comme par enchantement, la cape de la Grande Divinatrice s'était ouverte et des voiles glissaient entre eux, irritant agréablement la peau nue de Blade. Soudain, il sentit un ventre, des seins, une peau que leur transpiration rendait glissante et électrique. Gween s'était encore reculée et son dos avait heurté la roche noire. Elle se pressa davantage contre Blade et s'ouvrit contre lui. Alors, toujours obsédé

par les multiples questions qui le hantaient, Blade ne résista plus. D'une seule poussée, il pénétra le ventre offert, aussitôt inondé d'un miel chaud et doux qui semblait jaillir d'une source invisible. La Grande Divinatrice poussa un feulement rauque, se tendit, s'accrocha davantage au cou de Blade et, entièrement suspendue à lui, referma les jambes dans ses reins. Bouche collée au creux de son cou, elle se mit à souffler, puis à gémir. De plus en plus fort. De plus en plus vite aussi, ondulant contre le ventre de Blade, l'inondant davantage, murmurant parfois des choses incompréhensibles à son oreille. Puis elle se tendit encore, poussa un cri, fut secouée par de longs spasmes, si nombreux qu'ils semblaient ne jamais devoir finir. Enfin, dans un dernier cri, elle supplia :

— Viens ! Viens !

Quand Blade se déversa en elle, Gween Lautrec fut parcourue de frissons et elle le mordit au cou, gémissant toujours comme un animal blessé, laissant les battements désordonnés de son cœur se calmer peu à peu.

Son cœur !

Blade avait enregistré le fait sans vraiment s'en apercevoir, puis, d'un coup, l'évidence le frappa.

Le cœur de Gween Lautrec battait !

Le sien aussi !

— Richard Blade !

Bien que plus douce qu'il ne l'avait entendue la première fois, la voix de la Grande Divinatrice était moins claire. Comme enrouée. Encore essoufflée, elle murmura :

— Mon Dieu, que l'amour est bon !

Ils étaient au moins d'accord sur un point. Mais pour Blade, la sinistre réalité revenait au galop. Se séparant de Gween, il la reposa sur ses pieds. Elle gémit, faillit tomber. Encore tremblante, ses genoux avaient du mal à la porter. Toujours accrochée au cou de Blade, elle dut presque crier à cause du grondement du volcan :

— Ne me quitte pas !

Blade n'en avait pas l'intention. Il la plaqua à la paroi, la maintint ainsi, contemplant sans vergogne le superbe corps laiteux qui s'offrait à lui entre les pans de la cape et des voiles déchirés qui voletaient au vent brûlant. À la vision des seins sublimes et du ventre légèrement bombé, ombré de sa toison noire, Blade ne put complètement juguler ses instincts. Son sexe un instant reposé se dressa de nouveau, triomphant et dur comme le marbre. Gween accueillit cet hommage à sa façon. Dans un soupir à fendre l'âme, elle envoya sa main vers le

bas, la referma autour de Blade.

— Encore ! exigea-t-elle en voulant de nouveau le plaquer à elle. Viens !

La Grande Divinatrice semblait singulièrement manquer d'amour. Mais Blade n'avait plus vraiment la tête à ça. Il tint fermement Gween loin de lui, dégageant de la main trop douce son membre viril toujours érigé.

— Après, dit-il. Maintenant, je veux savoir.

Dans la pénombre, il vit son regard gris étinceler un instant, comme si elle allait le mordre. Puis, après un soupir, elle ramassa les pans de ses effets sur elle et s'assit sur un des gradins du fond de la loge, invitant Blade à l'imiter.

— Viens. Ne crains rien, dit-elle. Personne ne sait que nous sommes là. À part Kale. Mais j'ai confiance en elle. Car elle a besoin de moi.

Par un effet acoustique surprenant, dans ce recoin de loge, le vacarme était moins intense et ils pouvaient parler presque normalement. Et tandis qu'au-dessus d'eux, tout en haut de l'immense cratère, les nains continuaient à précipiter les pauvres Lashks dans le gouffre bouillonnant, elle commença de sa voix douce :

— C'est une bien étrange histoire, Richard Blade.

Il s'en doutait un peu.

— Et bien incroyable, ajouta Gween Lautrec en ayant l'air de sombrer dans ses pensées. Mais je t'ai appelé et tu es enfin venu.

Cela recoupait les informations de lord Leighton, mais Blade joua la surprise :

— Tu m'as appelé ?

La Grande Divinatrice eut un de ses petits sourires énigmatiques, avant de hocher la tête d'un air entendu.

— Bien sûr, Richard Blade. Bien sûr que je t'ai appelé. Je le fais depuis ce que dans ta dimension, on appelle des années. Je t'ai appelé chaque minute, chaque seconde. En vain jusqu'à ce jour.

Elle sourit de nouveau, lui saisit les mains avec ferveur et souffla contre son oreille :

— Mais tu es enfin venu et tout est maintenant possible.

Blade l'observa un instant en silence, hocha la tête et abdiqua :

— Si tu commençais par le début ?

Elle marqua un temps de silence, l'observa à son tour et, comme si elle avait affaire à un gentil attardé mental, elle secoua lentement la tête pour déclarer doucement :

— Si je commence par ce que tu appelles justement le... début, Richard Blade, tu risques de ne pas comprendre.

— Pourquoi me crois-tu incapable de comprendre ?

Elle eut de nouveau un petit sourire. Imperceptible. Comme si déjà de sombres pensées obscurcissaient sa joie. Puis, d'un ton le plus convaincant possible, tandis qu'au-dessus d'eux des clameurs sauvages éclataient et que des corps de Lashks passaient en ricochant non loin de la loge, elle répondit :

— Parce qu'en commençant par le début, je suis obligée de parler de ma mort, Richard Blade.

Blade ne broncha pas et elle enchaîna d'un ton âpre :

— Parce que cette étrange histoire commence précisément au moment où je suis morte. Il y a exactement quatre-vingt-quatre ans. J'avais alors vingt ans.

À cet instant, Blade sentit sa raison basculer. Quatre-vingt-quatre et vingt, cela faisait cent quatre ans. Or, même si par exception, Gween Lautrec avait été encore vivante, elle n'aurait jamais pu conserver cette jeunesse qu'elle avait au moment de sa mort.

Donc, elle était bien morte.

Blade encaissa le coup, questionna :

— D'accord, Gween. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Elle eut un geste d'évidence tout à fait charmant et répondit :

— Mais, pour que tu viennes nous sortir de la mort, Richard Blade.

Blade sentait sa tête gonfler. Conservant pourtant son calme, il insista :

— Tu as dit « nous » ?

Gween eut de nouveau son sourire émouvant, avoua enfin :

— C'est bien ça. Nous. Je veux dire moi... et mon enfant.

Et dire que l'histoire ne faisait que commencer !

CHAPITRE XIII

Blade était prêt à tout écouter. Et à tout croire aussi. Mais il voulait surtout entendre un récit rationnel, du moins compte tenu du contexte. Il regarda autour de lui et demanda :

— On ne pourrait pas aller ailleurs ?

— Non, répondit Gween. C'est impossible. Si je t'ai fait venir jusqu'ici, c'est pour qu'il ne puisse nous entendre.

— Mais bon Dieu ! Qui ça, il ?

Gween Lautrec ploya les épaules sous l'éclat, avoua :

— Mais... notre Vénérable Juste. Il entend tout ce qui se passe dans nos cervelles. Sauf quand je suis ici. J'ignore par quel phénomène, mais les ondes du volcan empêchent sa pensée de violer la mienne. C'est le seul endroit de Valka où je me sente un peu moi-même.

— Bon, soupira Blade. Qui est le Vénérable Juste ?

— Ceci est déjà toute une histoire. Quand, il y a quatre-vingt-quatre ans de ta dimension, j'ai réussi cet exploit que tu connais et qui consistait à communiquer par télépathie à distance, je me suis vite rendu compte que je parvenais à correspondre avec un esprit étrange. Un esprit supérieur et inconnu. Bien sûr, je n'en avais parlé à personne. Pas même à mon jeune cousin Donald Mounpenning. Il était trop jeune et pas suffisamment averti de ces choses. C'est ainsi qu'un jour, au cours d'une de ces séances d'auto-hypnose qui mettaient mes facultés télépathiques en éveil, je me suis aperçue qu'un autre esprit, différent de celui de Donald, communiquait d'autorité avec le mien. C'était comme une sorte de viol psychologique contre lequel je ne pouvais rien. L'esprit en question était très fort. Bien trop puissant pour que je puisse lui dicter ma volonté de quelque manière que ce soit. Bien sûr, fit valoir la jeune femme, il est difficile de croire de telles choses.

— Pars du principe que je te crois, opposa Blade. Comment as-tu pu savoir que cet esprit était tellement plus fort que le tien ?

Petit sourire modeste de Gween.

— Ces choses-là se sentent immédiatement, Richard Blade. J'étais trop habituée à l'hypnose et à la télépathie pour ne pas comprendre immédiatement que cet esprit-là était des milliers, voire des millions

de fois plus fort que le mien. Si tant est que l'on puisse mesurer ces valeurs.

— Bien. Continue. Cet esprit-là ne s'était jamais manifesté avant cette année-là ?

— Non. La première fois fut celle-ci. Quelques semaines seulement avant que Donald et moi n'ayons entrepris notre première expérience à longue distance.

— Londres-Saint-Pétersbourg ?

— Oui. Comme Donald te l'a dit.

— Comment sais-tu que je tiens cette information de Donald Mounpenning ?

Elle leva sur lui un bref regard de reproche.

— Je t'ai dit que je pouvais aisément communiquer par la pensée.

— Tu lis dans mes pensées ?

— Bien sûr. Mais je l'avais d'abord lu dans celles de Donald Mounpenning.

— Quoi ?

— C'est vrai.

Blade avait peine à croire cela. Il insista :

— Tu veux dire que... que lorsque lord Mounpenning m'a raconté cette histoire, tu l'as... « entendu »... ?

Acquiescement de la Grande Divinatrice.

— Non seulement cette fois, mais précédemment aussi. À maintes reprises. En fait, j'ai presque toujours lu dans les pensées de Donald. Car lorsque je suis « partie », lorsqu'il a cru le contact perdu entre nous lors de notre dernière expérience, il s'est trompé.

— Tu veux dire que toi, tu n'as jamais perdu le contact avec les pensées de Donald Mounpenning ?

— Jamais vraiment. Mais ce prodige n'a été possible que grâce à certains impératifs psychologiques. En effet, quelles que soient les qualités télépathiques d'un individu, celui-ci ne peut correspondre qu'avec un autre esprit « communiquant ». C'est-à-dire, doté des mêmes qualités.

Blade savait cela. En revanche, le reste le laissait bouche bée. Si ce que lui disait Gween Lautrec était vrai, il approchait là un des mystères les plus insondables qui soient. Celui de la pensée. Et peut-être aussi celui de son éventuelle immortalité. Troublé, il questionna :

— Et c'est par le truchement de mes propres pensées que tu as été informée de mon arrivée vers toi ?

Petit sourire indulgent de Gween.

— En réalité, disons plutôt que ce sont mes pensées qui vous ont influencés. Je veux dire, Donald Mounpenning et toi.

— Comment cela ?

— En suggérant patiemment à Donald de révéler notre histoire à son compagnon de club, lord Leighton. Ainsi, je mettais en branle un processus qui devait en principe inspirer une nouvelle expérience de votre fameux Projet DX.

Blade fronça les sourcils.

— Comment connaissais-tu l'existence de lord Leighton ?

— Je te l'ai dit, mon esprit peut communiquer avec certains autres esprits. Notamment les plus évolués dans le domaine de la télépathie et de l'hypnose. Rassure-toi, sourit-elle de nouveau. Ton esprit fait précisément partie de ceux-là.

Blade était heureux de se le voir confirmer. Il reprit :

— Tu dis m'appeler depuis des années. Comment as-tu su que je pouvais peut-être te venir en aide ?

— Par le même principe de sélection. C'est donc en toute logique que mon esprit est entré en contact avec le tien.

— Comme ça ? s'étonna Blade, incrédule. D'une dimension à l'autre ?

Gween Lautrec esquissa un petit haussement d'épaules.

— Ne sois pas bête, Richard Blade ! Ceci ne s'est pas passé par hasard. Je t'ai dit qu'en quittant mon ancienne dimension, j'avais pu garder le contact avec l'esprit de Donald Mounpenning !

— Je vois ! C'est l'esprit de lord Mounpenning qui te servait de relais !

— Bravo !

Gween Lautrec semblait heureuse qu'il ait enfin deviné. Elle ajouta aussitôt :

— Un relais indispensable pour pouvoir communiquer avec d'autres esprits « éveillés » de cette dimension. Ces derniers temps, il fallait que je trouve vite la solution. Car...

— Car une fois lord Mounpenning mort, le relais télépathique avec ma dimension disparaissait du même coup.

— Encore bravo !

Blade hocha la tête. Il commençait à mieux comprendre et l'histoire le passionnait.

— Tu as dit que pour comprendre ton aventure interdimensionnelle, il fallait admettre également ta mort. Que voulais-tu dire ?

— C'est évident, Richard Blade. Je voulais te dire que j'étais effectivement morte. Du moins, au sens où on l'entend dans mon ancienne dimension. Morte et disparue.

— Mais, lord Mounpenning a dit qu'on n'avait jamais retrouvé ton...

— Mon cadavre. Je sais. S'il y a un homme qui ne devrait pas être étonné, c'est bien toi, Richard Blade.

Gween Lautrec souriait si ironiquement que Blade se sentit tout bête. Méfiant, il hasarda :

— Tu ne veux quand même pas dire que toi aussi...

— Bravo, s'exclama encore la Grande Divinatrice. Tu as deviné. Moi aussi, il y a quatre-vingt-quatre ans de vos années, j'ai également subi le phénomène de la translation.

Cette fois, Blade resta de marbre. Il l'avait deviné avant qu'elle ne lui dise et, de toute façon, plus rien de ce que pourrait lui révéler la Grande Divinatrice ne saurait désormais l'étonner. Il compléta l'information de lui-même :

— C'est ainsi que ton corps a disparu pour suivre ton esprit et se rematérialiser dans cette dimension.

— Exact.

— Et c'est en suivant la « pensée » de ce Maître auquel tu as fait allusion lors de votre dernière expérience télépathique que tu as subi cette translation.

— Exact.

— Et c'est ce Maître en question que tu appelles le Vénérable Juste.

— Toujours exact !

Blade marqua un temps de silence et avança :

— Ton Vénérable Juste ne pourrait-il pas porter d'autres noms ?

— Peu importe. Il...

— Ne pourrait-il pas également s'appeler Cybor ?

Gween eut un mouvement d'épaules irrité.

— Peu importe !

— Cela importe. Car si c'était le cas, cela signifierait que tu as fait acte d'allégeance à mon ennemi mortel. Car Cybor, je l'ai déjà rencontré. Je...

— Je sais.

— Tu sais ?

— Aurais-tu déjà oublié que ta pensée et la mienne correspondent

depuis des années, Richard Blade ?

Il ne l'avait pas oublié. Simplement, il avait essayé de tendre un petit piège à la Grande Divinatrice. Si elle n'avait pas réagi ainsi, cela aurait pu être la preuve qu'elle mentait. La preuve qu'elle agissait actuellement pour le compte de Cybor et que toute cette histoire n'était qu'une fable destinée à endormir sa méfiance. Car il n'oubliait pas que depuis son « voyage » dans la dimension de Cyberna, Cybor et lui étaient devenus des ennemis mortels. Depuis ce jour, Blade le savait, l'hypercomputer qu'il avait battu sur son terrain attendait la moindre erreur de sa part. Pour le terrasser et le dépouiller une fois pour toutes de sa mémoire, de ses pensées, de sa culture, etc. En un mot, pour pirater son esprit.

Or, sans esprit, il ne pouvait y avoir de matière. Du moins, au sens humain du terme.

Mais, que le piège de Blade n'ait pas fonctionné ne prouvait pas pour autant l'innocence de la Grande Divinatrice. Elle pouvait en effet agir sous l'influence du Vénérable Juste-Cybor pour mieux le perdre. Seulement, pour le savoir, il lui faudrait prendre quelques risques. Des risques qu'au nom de la Connaissance, il n'avait pas le droit de refuser.

— Soit, admit-il. Mais la translation n'a rien à voir avec la mort. Il ne s'agit que d'un « transport » dans une autre dimension.

La Grande Divinatrice garda le silence un assez long moment, avant de lui lancer un étrange regard en biais. Un beau regard gris, au fond duquel flottaient comme des questions sans réponses. Puis, toujours aussi douce, sa voix s'éleva de nouveau sur le fond sonore dantesque :

— En es-tu certain, Richard Blade ?

Il tiqua.

— Je... Bien sûr.

— Absolument certain ?

Blade était troublé. Fallait-il tout remettre en question ? Fallait-il nier la science de lord Leighton ? Fallait-il jeter aux orties l'hyper technicité des formidables computers du Projet DX ? Autant de questions qui affluaient à l'esprit de Blade à la vitesse de l'éclair. Car bien évidemment, sa certitude ne reposait que sur quelques critères simples comme la confiance et ses propres impressions, qu'elles soient physiques ou psychologiques. Il acquiesça pourtant :

— Oui. Bien sûr.

Cette fois, dans le sourire énigmatique de la belle Gween Lautrec, il crut discerner comme une lueur de commisération. Puis les lèvres de

Gween bougèrent de nouveau et l'entendit affirmer :

— Eh bien, tu te trompes, Richard Blade.

Il secoua vigoureusement la tête.

— Non. Tu mens.

— C'est toi qui te mens, Richard Blade ! Tu te mens en refusant d'admettre la vérité.

— Non. D'ailleurs, qu'y a-t-il à comprendre ? Quelle est cette fameuse vérité ?

Nouveau silence de la Grande Divinatrice, durant lequel Blade se torturait l'esprit à la recherche d'un argument imparable. Mais y en avait-il un ? En tout cas, Gween ne lui laissa pas le temps de le trouver. D'une voix soudain âpre, presque désespérée, elle assena :

— La vérité, Richard Blade, c'est que la translation et la mort ne font qu'une ! L'unique élément qui te permet d'en douter encore est que, jusqu'à présent, lord Leighton a toujours réussi à t'en faire revenir. J'espère pour toi que, de nouveau, il puisse accomplir cet exploit. Mais hélas, j'en doute. Car cette fois, tu es entré au royaume de la mort plus profondément que d'habitude. Bien trop profondément, Richard Blade.

Elle ajouta, songeuse, comme pour elle seule :

— D'ailleurs, tu sais déjà que j'ai raison.

Elle avait tort ! Forcément ! Atterré, Blade se torturait toujours l'esprit à la recherche de l'argument décisif.

En vain.

CHAPITRE XIV

Le silence entre eux s'éternisait, tandis qu'au sommet de l'incommensurable cratère, la foule des nains semblait gagnée par une hystérie collective. Maintenant, les corps des Lashks pleuvaient littéralement, ricochant de roc en roc, laissant à chaque fois des lambeaux de chair sur les arêtes coupantes, avant d'aller s'abîmer en masse tout au fond du gouffre bouillonnant et d'y disparaître dans un jaillissement de feu liquide. Blade laissait son regard suivre les contours irréguliers du cratère, sans vraiment s'attarder au morbide spectacle. Dans son esprit troublé, le rationnel et son contraire se heurtaient sans cesse, créant en lui un doute qu'il ressentait comme une véritable souffrance. Presque physique.

— Richard Blade ?

Les mains de Gween n'avaient pas quitté les siennes. Des mains d'une douceur extrême. Comme la voix qui venait de l'appeler. Il abaissa les yeux vers la Grande Divinatrice, intercepta son regard gris où semblaient perler des larmes contenues.

— Richard Blade ! le conjura-t-elle. Il faut me croire ! Je t'appelle depuis des années à mon secours. Parce que tu es le seul à pouvoir m'aider !

— Soit. Admettons que je te croie. Continue. Dis-moi tout. Sans rien omettre depuis le début.

Gween Lautrec poussa un très léger soupir, hocha la tête et reprit d'une voix plus claire où se devinait le soulagement :

— Tout a commencé ce jour où, au cours d'une séance d'entraînement à l'auto-hypnose, l'esprit du Vénérable Juste est entré en phase avec le mien. D'abord, je n'y ai rien compris. Je sentais seulement que des pensées « étrangères » venaient troubler les miennes et j'ai mis cela sur le compte de la fatigue. En ce temps-là, mon enthousiasme me poussait parfois à exagérer dans le travail. Il me semblait qu'ainsi, je parviendrais plus vite au summum de mes capacités. Puis, peu à peu, j'ai réalisé qu'un autre esprit était en train de violer le mien. Pas celui de Donald, il était encore dépendant de ma propre induction, pas celui non plus de mon professeur d'hypnotisme, il était mort l'année précédente. Il s'agissait d'un esprit si fort qu'il suffisait qu'il contacte le mien pour que je n'aie plus vraiment de pensées propres.

— Cela ne t’a pas effrayée ?

— Si. Les premiers temps, j’ai paniqué plusieurs fois. Mais chaque fois que mon esprit allait se fermer sous le coup de la peur, *l’autre* me suggérait de me calmer et de me montrer attentive. C’est ainsi que notre relation spirituelle a commencé.

— Cela se passait comment ?

— Des simples « dialogues ». De ceux auxquels les spécialistes de la transmission de pensée sont habitués. Des échanges anodins. Voire simplistes. Comme la suggestion d’une forme, d’un dessin que l’autre perçoit par hyper-concentration, avant de la transcrire.

— Un peu ce que Donald et toi faisiez durant vos expériences ?

— Plus simple encore. Avec Donald, nous étions parvenus à de vrais échanges. Nous parvenions réellement à dialoguer. Certes, il s’agissait de conversations extrêmement primitives, mais parfaitement compréhensibles entre nous. Tandis qu’avec l’esprit du Vénérable Juste, nous n’avons amorcé notre relation que par de simples repères. L’ABC de la discipline, en quelque sorte.

Blade hocha la tête. Dans cette ambiance de folie meurtrière sur toile de fond sonore de hurlements et d’explosions volcaniques, leur conversation avait un aspect étrangement surréaliste. Mais Gween l’avait dit, ils ne pouvaient aller parler ailleurs.

— Et ensuite ? l’encouragea Blade.

— Ensuite, nos échanges ont insensiblement évolué. Le « langage » télépathique du Vénérable Juste était différent du mien et il m’y a initiée aussitôt.

— Et cette soudaine relation que tu n’avais pas provoquée ne t’a pas davantage inquiétée ?

— Non... enfin, je veux dire, si, bien sûr. Mais j’étais surtout pétrie de curiosité. Et je sentais clairement que j’étais en train de vivre une expérience fantastique.

Blade eut un regard éloquent autour d’eux.

— Elle l’a visiblement été.

— Oui, admit Gween avec une mimique contrite. J’avoue qu’à l’époque, j’étais loin de me douter d’une telle aventure.

— Cet esprit s’est-il donné un nom dès le début ?

— Non. Il disait que le nom que je lui donnerais serait acquis comme tel. Du moins, tant que mon initiation ne serait pas terminée.

— Ton initiation ?

Gween acquiesça.

— Dès que nous avons pu communiquer vraiment, il a fait allusion

à cette initiation. Il a dit que j'avais un esprit apte à recevoir la Lumière. Il a dit que si je lui obéissais, il me permettrait d'atteindre cette Lumière.

— Était-ce le seul nom qu'il donnait à la Lumière en question ?

— Non. Il l'appelait aussi la Connaissance. Il disait détenir cette dernière et être en mesure de la communiquer à ceux qu'il en jugeait dignes.

Blade fit signe qu'il comprenait.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? demanda-t-il.

— Peu à peu, nos échanges ont fructifié. Je veux dire que j'avais pleinement conscience d'apprendre des choses essentielles avec lui et que je pourrais bientôt le rejoindre dans son univers de Connaissance. C'était un sentiment profondément ancré en moi et j'étais entièrement dépendante de lui.

— Quand t'es-tu aperçue qu'il te trompait ?

Elle leva sur lui un regard incertain.

— Beaucoup plus tard. Quand il a monopolisé l'esprit de mon enfant et qu'il a refusé de me le laisser voir. Mais à l'époque de mon vivant, notre relation avait atteint son niveau culminant. Il me dit alors que les Novices, les Ouvriers et les Maîtres de la Suprême Dimension lui donnaient le nom de Vénérable Juste. Il me dit aussi que j'étais désormais digne de le suivre dans la Suprême Dimension, mais que c'était un choix que je devais faire librement. Il me prévint également que si je lui demandais de le suivre sur la voie de cette grande et enrichissante nouvelle vie, je devrais me plier à nombre de Travaux difficiles, avant de pouvoir accéder au Temple des Lumières. Il me dit aussi qu'il n'y aurait pas de retour possible dans ma dimension et qu'un éventuel échec de ma part serait sanctionné par ma chute dans les profondeurs obscures du royaume de Génésos, où les Esprits vidés de leur mémoire errent à tout jamais.

Gween se tut un instant, avant de reprendre :

— Quand j'aurais accompli l'ensemble de toutes mes tâches de Grande Divinatrice, je serais autorisée à rejoindre mon enfant et l'Esprit du Vénérable Juste.

— Où ça ?

— Au Royaume de Félicité.

— Je vois, fit Blade. Une sorte de paradis. Et du temps de ton vivant, comme tu dis, tu n'as pas hésité à abandonner tout ce qui jusqu'alors avait été ta vie. Ta famille, tes amis et...

— Mes parents étaient morts dans un naufrage et j'avais depuis longtemps fait le « tour » de mes rares amis. Je ne quittais qu'un seul

être cher. Donald. Mais je sentais bien que nos vies devaient se dissocier. Alors, j'ai demandé au Vénérable Juste d'accepter que je le suive sur la difficile route de la Connaissance.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Au cours d'une séance d'auto-hypnose, j'ai réussi à établir un contact télépathique entre nous. J'en fus si heureuse que j'en pleurai. Le Vénérable Juste me félicita, puis, quand je lui dis que j'étais prête à suivre son enseignement pour atteindre la Connaissance, il me répondit que je devais encore réfléchir. Que l'émotion était mauvaise conseillère et qu'il entrerait en contact avec moi quand il me jugerait en parfaite harmonie avec, sa Pensée Profonde.

— Et il l'a précisément fait le jour où Donald Mounpenning et toi tentiez cette expérience de télépathie à distance, en déduisit Blade.

— Exact.

— Comment cela s'est-il passé ?

Question leitmotiv à laquelle Gween Lautrec répondit volontiers.

— Le plus simplement du monde. Durant l'expérience, j'ai senti qu'il entra en contact avec moi et j'ai immédiatement été disponible. Mon seul message vers le monde que je laissais a été pour ce pauvre Donald que je quittais si précipitamment. Je lui ai dit les paroles qu'il t'a fidèlement rapportées lors de votre entrevue à l'aéroport de Londres.

— Où étais-tu à ce moment-là ?

— Dans une chambre d'hôtel de Saint-Pétersbourg.

— Sans témoin ?

La Grande Divinatrice secoua négativement la tête.

— Donald et moi étions convenus de ne révéler nos travaux au grand jour que lorsque nous nous sentirions maîtres de notre science. Tout ceci se faisait dans le plus grand secret. La fortune laissée par mes parents me permettait alors de voyager à ma guise. Bien sûr, il y avait eu quelques fuites et certains organes de presse nous épiaient. À Saint-Pétersbourg, j'avais dû déjouer de véritables filatures de journalistes. Avec succès, sourit Gween Lautrec. Ils n'ont jamais compris où j'avais bien pu passer. Seul, Donald a appréhendé une partie de la vérité. Jusqu'à ce qu'il se confie à lord Leighton, il avait toujours gardé le secret.

Un corps de Lashk vint s'écraser sur le chapiteau de pierre de la loge. Cela fit un bruit écœurant de chairs éclatées qui révolta Blade. De son côté, la Grande Divinatrice demeura parfaitement sereine. Blade reprit l'interrogatoire :

— Comment s'est passée ta... translation ?

Malgré le bouillonnement lointain de la formidable masse de lave en contrebas, un vent sec et presque frais vint soudain les envelopper. Des remugles soufrés montèrent jusqu'à eux et Blade toussa. Gween lâcha un instant les mains de Blade pour se draper frileusement dans sa cape noire. Preuve qu'elle n'était pas physiquement aussi morte qu'elle l'affirmait. Mais Blade savait depuis longtemps qu'il y avait différentes façons d'être mort. Comme d'être vivant. Gween reprit une de ses mains, la garda dans la sienne et continua :

— Ensuite, je me suis soudain sentie partir. *Vraiment* partir, précisa-t-elle avec conviction. C'est-à-dire que j'ai senti mon esprit quitter mon corps et le survoler.

— Et alors ?

— Alors, j'ai suivi exactement le même cheminement désincarné que toi, Richard Blade. J'ai « voyagé » dans le temps et dans l'espace. À cette différence près que pour moi, il n'y avait pas de superordinateur, dit-elle avec une certaine ironie. J'ai « voyagé » longtemps. Très longtemps. Il me semble bien que cela a pu durer des années du temps de notre dimension d'origine. Enfin, j'ai réalisé que j'étais arrivée, et j'ai compris que, pour ceux de notre dimension, la mort peut n'être qu'une illusion.

— Une illusion ?

La Grande Divinatrice l'arrêta d'un chaste baiser.

— Tu pourras bientôt le contraster, Richard Blade, affirma-t-elle, mystérieuse, avant de reprendre : Donc, je me suis retrouvée assise sur ce trône que tu as vu dans la grande caverne aux diamants, face à une immense foule qui se prosternait à mes pieds.

— Les Gouhraks.

Elle hocha la tête.

— Quand je suis arrivée dans cette dimension, il n'y régnait que la violence. Le Vénérable Juste m'a placée sur le trône pour ramener l'ordre et, maintenant, un début d'harmonie s'installe sur ce monde de feu, de soufre et de cendres.

— Je vois ça ! railla Blade en parcourant le théâtre des massacres d'un regard éloquent. Une telle harmonie fait plaisir à voir.

Le beau regard de la Grande Divinatrice se voila de tristesse. Dans un soupir, elle commenta :

— Cette humanité est pourtant en progrès, Richard Blade. Autrefois, les Gouhraks n'étaient qu'un peuple de primates idolâtres qui, pour plaire à leur dieu, Fleuve Feu, jetaient les prisonniers lasheds dans le cratère. Depuis la paix, cette barbarie tend à disparaître. Mais bien sûr, la tâche qui reste à accomplir est encore immense. Trop

grande pour moi, ajouta-t-elle comme pour elle-même. Bien trop lourde. C'est pourquoi je t'appelle depuis si longtemps à mon secours.

Blade regarda le spectacle une nouvelle fois, incrédule.

— Et ça !

Il désignait les corps que les Gouhraks précipitaient dans le gouffre infernal. La Grande Divinatrice sourit, avoua :

— Il ne s'agit plus que de simples peaux.

— Des peaux !

— Autrefois, ils jetaient les prisonniers vivants. Maintenant, grâce au traité de paix, ils se contentent des peaux des morts, dont ils font des statues sacrificielles. Des statues de peaux empaillées, destinées à leurrer leur dieu le Fleuve Feu. Ils pensent que le Fleuve Feu ne fait pas la différence et qu'en contrepartie de ces sacrifices, il consent de nouveau à dispenser toute son énergie.

Si on se mettait à escroquer les dieux...

— En attendant le moment de la Cérémonie du Feu, ils pendent ces effigies à des gibets, tout autour de cet immense cratère. Puis, le jour du Sacrifice, ils précipitent ces mannequins de peau dans la fournaise, croyant en cela calmer la colère de leur dieu. Ainsi, les Lashks peuvent incinérer ceux des leurs qui ont échoué dans leurs épreuves de rachat. Bien sûr, de temps à autre, un Lashk tombe malencontreusement sur une bande de Gouhraks un peu plus excités. Dans ce cas, il est pendu à l'un de ces gibets et son cadavre pourrit en attendant la prochaine cérémonie rituelle.

Il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat !

Maintenant, Blade comprenait cet engouement pour les peaux qu'il avait pu constater chez les nains à son arrivée. Décidément, la dimension de la mort était loin d'être le royaume de repos auquel le commun des mortels croyait. Il y régnait même une assez belle organisation dans la barbarie. En cela, la mort ressemblait furieusement à la vie. Mais ceci était une autre histoire. D'abord, il voulait savoir ce que Gween Lautrec attendait précisément de lui. Tandis qu'au-dessus d'eux la « cérémonie rituelle » se poursuivait, il questionna :

— Qu'attends-tu de moi, exactement ?

Encore une fois, les hurlements des nains couvraient presque le grondement de l'immense volcan, la Grande Divinatrice afficha son charmant sourire énigmatique. Puis, se penchant vers Blade, elle déposa un baiser brûlant sur ses lèvres et déclara dans un souffle :

— Tu le sauras la prochaine fois, Richard Blade. À ton prochain repos, j'enverrai de nouveau Kale te chercher. Je te dirai alors

comment m'aider.

Puis elle disparut dans l'obscurité du fond de la loge et Blade y devina l'amorce d'une porte. Une lourde porte en fonte qui se referma aussitôt dans son dos. Songeur, Blade demeura un moment assis, essayant de classer tout ce que venait de lui apprendre Gween Lautrec. Lorsqu'il se leva pour reprendre le chemin par où il était venu, il n'était pas plus avancé. Cette dimension qu'ils disaient tous être la mort était en tout cas celle où Blade se sentait le plus mal à son aise. Il lui semblait qu'ici ses moyens d'action étaient si réduits qu'il n'arriverait à rien. Même pas à en sortir. Il avait oublié de questionner Gween à propos de l'étrange mort de Julia. À croire qu'à l'instar de sa mémoire, sa raison basculait.

— Le voilà !

Blade fit volte-face. Juste au moment où un groupe de nains qu'il n'avait pas entendu arriver survenait dans son dos. Parmi eux, le vieux qui, lors de son arrivée, avait voulu lui arracher la peau. Celui-là ricanait en le couvant d'un regard luisant d'envie. Déjà, les autres lui avaient coupé la retraite du côté du boyau et ils tentaient de le cerner. Blade comprit immédiatement ce qu'ils voulaient.

Sa peau !

Quelques instants plus tôt, la Grande Divinatrice avait fait allusion à des Lashks vivants isolés qui tombaient parfois entre leurs mains. Alors, plongeant en avant, il cueillit le vieux d'un direct au menton qui l'envoya au fond de la loge. KO. Mais les autres fonçaient à leur tour. Ils lui atterrirent sur le dos pratiquement tous en même temps, lui griffant déjà la peau des épaules et du cou en poussant des cris excités. Alors, il frappa. De toutes ses forces. De tous côtés.

En vain. Les nains étaient trop nombreux.

Blade allait mourir. Pendu à un gibet !

CHAPITRE XV

Les coups pleuvaient de toutes parts et les cris fusaient, sauvages et gutturaux. Blade sentit des dents se planter dans une de ses cuisses et il se dit que le vieux nain était revenu à lui. Déjà la première fois, c'était là qu'il avait croché ses doigts. Il donna un furieux coup de pied qui rencontra une cible anonyme qui cria de douleur en lâchant prise. Maintenant, il cognait sans discontinuer, enfonçant ses poings dans des chairs molles, balayant des adversaires qui revenaient aussitôt à la charge. À moins que ce ne soient d'autres nains. Car ils semblaient à présent des centaines à s'acharner sur lui. D'autres dents, ou d'autres griffes se plantaient dans sa chair et il devait lutter pied à pied pour ne pas être submergé. Mais au bout d'un moment, le nombre l'emporta. Il reçut des coups en plein visage, sentit sa pommette droite, puis sa lèvre inférieure éclater, entendit une voix comiquement fluette qui criait :

— N'abîmez pas la peau ! N'abîmez pas la peau !

Pour le visage, il était nettement trop tard.

Blade sentait le sang couler le long de son nez et il en reconnaissait le goût sur le bout de la langue. Il reçut un autre furieux coup au creux de l'estomac, eut l'impression que son foie éclatait et qu'il n'allait plus jamais pouvoir respirer. Malgré lui, ses jambes ployèrent et il tomba sur les genoux. Une nouvelle fois, il frappa droit devant lui, balayant deux adversaires en même temps. Il perçut le bruit atroce d'un os qui cassait et, à travers un brouillard rouge, il distingua une courte silhouette difforme qui s'affalait au sol. Saisi de colère, Blade l'attrapa, lui emprisonna le cou d'une seule main et se mit à serrer. L'autre émit quelques gargouillis sinistres, hoqueta, battit des jambes et des bras et, tandis que ses compagnons continuaient à frapper Blade, il cessa soudain de bouger, offrant la vision écoeurante d'une langue exagérément gonflée qui lui sortait de la bouche.

Ce fut la dernière chose que Blade vit clairement.

Dans le même temps, il recevait un coup magistral derrière la tête et il basculait dans une demi-inconscience nauséuse, au fond de laquelle des monstres hideux commençaient à le dépouiller de sa peau. Puis, comme un cauchemar, il sentit sa chair éclater en maints endroits sous les coups répétés et il comprit qu'on le tirait... qu'on le portait presque vers une destination inconnue. Mais il n'avait pas

complètement perdu conscience. À travers la brume rougeâtre, il voyait les nains courir autour de lui et s'agiter en tous sens en criant des choses qu'il ne comprenait pas. Des bras et des jambes, il essayait encore de se défendre, sentant bien que tout effort était désormais vain. Il n'y avait rien à faire, mais Richard Blade ne mourrait pas sans vendre chèrement... sa peau.

En songeant à cela du fond de son demi-coma, il faillit éclater de rire. Sa peau ! Ils allaient la précipiter dans le gouffre vertigineux. Comme celle des autres. Mais la sienne conservait son contenu. Et tout serait désormais dit sur Richard Blade le voyageur interdimensionnel. Cette mission serait bien la dernière. Et quel univers était mieux approprié pour entrer dans la mort que celui de... la mort.

La boucle était bouclée.

Richard Blade avait achevé son parcours. Il était revenu à la case départ où, finalement, son mortel ennemi Cybor l'avait patiemment attendu.

Car Blade ne pouvait se tromper. En acceptant cette translation pour tenter de rejoindre Gween Lautrec, il était bel et bien venu se jeter dans la gueule du loup. Celle de Cybor, qui, depuis sa mission dans le royaume de Cyberna, espérait cette occasion. Ce serait son dernier « voyage » interdimensionnel. L'ultime étape avant le néant. Car, il en était maintenant convaincu, aucune âme ne pouvait subsister dans un enfer tel que celui de ce monstrueux volcan. Il allait finir là. Finir au sens le plus total du terme. Et contre ça, ni lord Leighton, ni le fameux Projet DX ne pourraient rien. Pas plus qu'un avion de secours n'avait de chances de localiser la microscopique tête d'un naufragé en plein océan déchaîné.

Un rire gras résonna tout près de son oreille. Il parvint à ouvrir son œil encore à peu près valide et vit des parois noires défiler latéralement. Il était allongé. Couché sur le flot mouvant d'une foule qui le portait. Des chants lugubres s'élevaient autour de lui et des flambeaux dansaient une lente sarabande chaloupée. À en avoir la nausée.

— Richard Blade le Beau ! Je vais avoir ta peau !

C'était la voix du vieux nain. Malgré son état, Blade l'aurait reconnue entre toutes. Une voix malsaine qui exultait. Blade sentit qu'on le pinçait, qu'on le palpaït sur toutes les coutures. Il se sentait bétail de foire, il se sentait viande.

Viande !

Une viande de boucherie qu'on accrochait par le cou et...

Le cou !

On le pendait. Entre ses paupières gonflées, il devinait à présent la

forme hideuse du gibet. Juste au-dessus de lui. Avec sa grosse corde rugueuse qui lui râpait la peau. Un nœud coulant passa sur son front, hésita, s'accrocha à ses oreilles. Il ouvrit la bouche pour crier, n'entendit rien. Il n'était plus que viande morte. Déjà, son âme dérivait. Il s'en rendit compte si brutalement qu'il en sursauta. Si fort que ceux qui le portaient en furent surpris. Un instant relâchées, leurs courtes mains n'eurent pas le temps de réagir. Déjà, Blade était à terre. Ivre de coups et de fatigue, il tangua sur place, frappa au jugé, toucha un nain en pleine face, puis un autre, d'un magistral coup de pied au plexus. Il n'avait pas eu à lever la jambe trop haut. En cas de fatigue, le nanisme avait du bon. Il suffisait d'être du bon côté des proportions. Il frappait des deux poings et des pieds. Pour tuer. Un Gouhrak lui sauta à la gorge, le serrant de ses minuscules bras. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Blade vit les petits yeux luire de méchanceté et la bouche se figer dans un rictus dû à l'effort. Sans hésiter, il lui envoya un magistral coup de tête. En pleine face. Le nez camard du nain éclata, du sang jaillit et le Gouhrak hurla de douleur en lâchant sa proie. Au passage, Blade doubla d'un formidable coup de pied dans l'étroit plexus. Le nain émit un bruit de forge, crachant du sang un peu partout, avant de disparaître dans les profondeurs du cratère. Au même moment, des choses flasques et mouillées de transpiration se plaquèrent à ses genoux. De son œil encore presque valide, il distingua la silhouette ratatinée d'une vieille Gouhrak. Entièrement nue, ricanant de son unique dent jaunâtre, elle avait saisi d'une main ses attributs virils et les malaxait violemment. Enfouie sous son propre ventre fripé, son autre main s'activait fébrilement. Au bord de la nausée, Blade lui expédia un grand coup de pied dans le ventre, un autre à la face. La vieille vicieuse émit un couinement de souris prise au piège, disparut également dans le cratère.

Mais cette piètre victoire ne changeait pas grand-chose. Assailli, frappé de toutes parts et de nouveau hissé vers le terrible nœud coulant, Blade était à bout de forces. Il était en train de rater sa dernière chance de survie. De rage, il attrapa un nain au crâne rasé et curieusement orné d'une unique houpette de cheveux noirs de jais. Il le souleva encore assez facilement et, sans paraître importuné par ses coups de pied précipités, il lui engagea la tête dans le nœud coulant, serra celui-ci et laissa retomber le Gouhrak. L'autre poussa un cri étranglé, s'agita au bout de la corde, essayant désespérément de se libérer. Mais ses petits doigts boudinés ne pouvaient rien contre le serrage de la grosse corde. Il agita encore un peu ses jambes, sortit une langue grisâtre et ses petits yeux cruels jaillirent des orbites. Un cri d'horreur s'éleva soudain de la foule. Un cri long et filé qui fut bientôt imité par des centaines de gorges. Comme par miracle, Blade

se libéra brusquement et il roula entre les petites jambes atrophiées. Dans la cohue, il faillit être précipité dans le vide et ne dut son salut qu'à une cheville maigre et cagneuse à laquelle il s'accrocha pour reprendre son assise sur le sentier. Brusquement, deux minuscules mains se refermèrent sur son poignet et une voix fluette cria à son oreille :

— Vite, Richard Blade ! Suis-moi.

Blade n'avait pas le choix. Ni le temps de se poser des questions. Tandis qu'une surprenante panique s'emparait de la foule des Gouhraks, il suivit la jeune naine qui courait devant lui sur ses petites jambes. Une jeune Gouhrak, véritable miniature, à peine déformée, et dont le corps nu aurait pu être pris pour celui d'une fillette de quatre à cinq ans. À voir ses longs cheveux noirs, ses seins ronds et fermes et son visage de presque femme, elle devait pourtant avoir franchi le cap des seize ou dix-sept ans.

— Vite ! cria-t-elle en tournant la tête. Vite ! Ils vont nous tuer.

Elle courait vite et semblait parfaitement connaître le terrain. Ils dévalèrent un raidillon caillouteux, en direction de la loge où Blade avait rencontré Gween Lautrec. Des centaines de mètres en contrebas, l'océan de lave rouge et grondante semblait les menacer. Et les attendre. Le moindre faux pas, et c'était la chute. Après le sentier, la pente était trop raide et la paroi trop poudreuse pour espérer se rattraper. Mais Blade ne songeait même pas au danger. Derrière eux, des hurlements sauvages fusèrent soudain. La chasse était lancée et une pluie de pierres leur tomba dessus. Devant Blade, la jeune naine gémit de douleur. Un gros caillou venait de lui entailler l'épaule. Déséquilibrée, elle battit des bras, tandis que son pied gauche ratait son appui et qu'elle basculait dans le vide. Au mépris de toute prudence, Blade plongea. Il roula dans la caillasse noire, s'écorcha, se cogna le front. In extremis, il parvint à saisir la jambe de la jeune naine, mais, emporté par l'élan et le poids, il dérapa et son corps commença à glisser sur le rebord du sentier. Inexorablement attiré vers le bas. Sous lui, suspendue à sa main par la cheville, la jeune naine ahanait dans l'effort violent qu'elle déployait pour essayer de trouver une prise. Mais sous ses mains, la paroi en majorité composée de cendres se délitait et roulait dans le vide. De son côté, Blade n'avait qu'un très faible point d'ancrage. Ses orteils. Désespérément accrochés au sol du sentier, ils glissaient pourtant irrémédiablement. Quant à son autre main, elle cherchait vainement une prise stable. Hélas, le sol était trop friable. Et ils dérapaient tous les deux. En haut des courtes jambes, Blade voyait les jeunes fesses nues et le sexe brun, mais aucune idée douteuse ne lui venait. Il pensait à cette mort qui allait les prendre tous les deux ensemble. Eux deux qui ne se connaissaient pas

et qui n'avaient rien de commun. Puis le visage de la naine apparut dans son champ de vision et il l'entendit haleter :

— Lâche-moi, Richard Blade ! Lâche-moi !

Il secoua négativement la tête, se mit à tirer de toutes ses forces. Si la foule des nains déchaînés leur tombait dessus maintenant, ils auraient au moins une chance de s'en sortir. En se battant. Et, de toute façon, quitte à mourir, Blade préférerait finalement la pendaison. Moins atroce que la plongée dans cette lave.

— Lâche-moi vite !

Blade ne pouvait pas. Question d'éthique. La jeune naine avait risqué sa vie pour lui, il devait lui rendre la pareille. Derrière eux, les hurlements de haine se rapprochaient. Mais, au lieu de la capture escomptée, Blade reçut une nouvelle volée de pierres. L'une d'elles le frappa à la tempe.

Les Gouhraks avaient décidé de les précipiter en bas.

La vue de Blade se brouilla encore et il eut l'impression que sa main qui tenait la naine s'ouvrait toute seule. Heureusement ce n'était qu'une impression. Elle tenait toujours bon, mais il pouvait voir les jointures de ses doigts blanchir dans l'effort. L'ankylose les ferait bientôt lâcher prise.

— Sauve-toi, Richard Blade !

Galvanisé par la rage et la peur, Blade poussa soudain un cri guttural. Le Kiaï des karatékas. D'un formidable coup de reins, il donna toute l'énergie que recelait encore son corps d'athlète surentraîné et, comme au cinéma quand l'héroïne est en danger, il arracha enfin la jeune naine à l'attraction de la pesanteur.

Il était temps. À la seconde où le petit corps échouait près de lui sur le sentier, ses points d'ancrage trop sollicités cédèrent et, simultanément, une autre pierre vint percuter son menton. Des éclairs aveuglants fusèrent dans ses rétines et il perdit provisoirement conscience. Un KO qui ne dura pas plus d'une demi-seconde, mais qui, un instant plus tôt, lui aurait fait lâcher prise.

— Vite !

La jeune Gouhrak s'était déjà redressée. Entraînant Blade, elle dévalait la pente à la vitesse olympique. Ils arrivèrent au débouché du boyau et Blade vit aussitôt la lumière de la torche. Dans le tunnel. À moins de dix mètres.

Kale. La suivante de la Grande Divinatrice.

Mais les Gouhraks arrivaient sur leurs talons. Blade propulsa la jeune naine vers la torche en lui criant de courir, puis il cueillit les premiers assaillants. Lui aussi à coups de pierre. Seule différence avec

les nains, il pouvait en envoyer de bien plus grosses qu'eux. Il tailla les premiers rangs en pièces, faisant littéralement de la charpie de nains. N'ayant plus à redouter d'être pris à revers, il en envoya une bonne vingtaine visiter le fond du grand cratère, puis, déchaîné, il se paya même le luxe de poursuivre les quelques fuyards qui avaient eu la chance de rester vivants. Tout là-haut, la grosse foule des Gouhraks encourageait ses champions à grandes clameurs rageuses. Mais Blade avait déjà rejoint Kale et la naine dans le tunnel. Cette dernière achevait son rapport. Blade la remercia et elle baissa modestement les yeux pour déclarer en désignant Kale :

— C'est ma maîtresse qui m'a envoyée.

Les Gouhraks n'étaient donc pas tous dans le même camp. En voyant le regard humide de la naine levé sur sa maîtresse, Blade comprit. L'amour, toujours l'amour !

Blade regarda Kale, dont le visage éclairé par la torche était demeuré impassible au récit du drame.

— Sois également remerciée, lui dit-il. Ces secours m'ont sans doute sauvé la vie.

Un imperceptible sourire éclaira fugitivement le visage de la suivante, qui déclara d'une voix sobre :

— La mort n'est parfois qu'une illusion.

Blade avait déjà entendu ça quelque part. La suivante retenait bien les leçons de la Grande Divinatrice.

— Suis-moi, reprit-elle. Je vais te ramener à ton Atelier.

Il lui emboîta le pas, tandis que la naine fermait la marche. Ils parcoururent des distances qui semblèrent des kilomètres à Blade, avant qu'ils n'arrivent enfin aux abords de la caverne qui lui avait été assignée. Là, deux immenses Groïks l'encadrèrent pour l'escorter. Avant de quitter les deux femmes, Blade sourit à la jeune naine qui détourna pudiquement les yeux et remercia une nouvelle fois la suivante.

— Souviens-toi, Richard Blade, dit celle-ci avant de disparaître. Souviens-toi que la mort et la vie ne sont souvent que simples apparences. Ma maîtresse, la Grande Divinatrice, te recommande de méditer cette pensée.

Quand un moment plus tard Blade eut de nouveau ses chaînes et que son Castre de service l'eut escorté jusqu'à son lieu de labeur, il eut la confirmation de ce sur quoi la Grande Divinatrice lui avait fait dire de méditer à propos de la vie et de la mort.

Une preuve flagrante en forme de sourire.

— Richard !

Julia ! La jeune fille était là, debout, rayonnante du bonheur de le retrouver... et pleine de vie !

CHAPITRE XVI

— De la quoi ?

— Catalepsie. Je voulais absolument que tu viennes avec nous et la Grande Divinatrice ne le voulait pas. Alors, par télépathie hypnotique à distance, elle t'a plongée en état de catalepsie. Ça ressemble à la mort mais ça n'en est que l'illusion.

— Une illusion de la mort !

Julia n'y comprenait rien. Blade si. Il se souvenait de l'allusion de Gween à propos de la mort illusoire. Et il commençait à se faire une idée assez précise du processus de fonctionnement de ce monde fou. Une dimension où l'illusion tenait lieu de réalité. Original. Il fallait un esprit extrêmement tordu pour avoir imaginé cela. Et Blade ne connaissait qu'un cerveau capable d'un tel machiavélisme.

Cybor.

Et il savait qu'en l'attirant ici à l'issue de sa dernière translation, l'hypercomputer de Cyberna essayait de lui tendre un nouveau piège. En effet, dans sa propre dimension, Blade était quasi invulnérable. Pour espérer le voir réduit à sa merci, l'ancien maître de Cyberna ne pouvait plus rien faire d'autre que de l'affronter sur un terrain qui lui soit favorable. Dans une dimension créée et régie par lui. Là, il avait fabriqué des armes auxquelles Blade ne devait pas pouvoir échapper. Or, connaissant Cybor, Blade était persuadé d'une chose, l'hypercomputer avait programmé sa perte comme une sorte de jeu. Un duel original qui lui donnerait la satisfaction d'une victoire totale sur Blade. Un peu comme cela s'était passé à Cyberna, au cœur même de son cerveau d'ordinateur. Cette fois encore, Cybor avait décidé de tuer Blade en s'amusant. Cette dimension du morbide et du néant, ces figurants inquiétants qui, comme Julia, affirmaient être morts dans des conditions précises, ces nains amateurs de peaux humaines, ce « déshabillage » des cadavres et cet univers de violence et de feu étaient autant de facteurs déstabilisants pour un esprit vulnérable.

Mais ceci n'était que le premier degré.

Cybor connaissait Blade et ne se faisait pas d'illusions. Le voyageur interdimensionnel ne tomberait pas facilement dans le panneau. Alors, d'autres pièges étaient prévus qui devaient inéluctablement amener Blade à l'erreur fatale ou au combat qui le

terrasserait. Un piège sans doute extrêmement vicieux. L'élément décisif.

La fameuse « grande inconnue ».

À moins que cette inconnue porte le nom de Gween Lautrec.

Car bien entendu, qu'elle en soit consciente ou non, la Grande Divinatrice était la cheville ouvrière du plan de Cybor. Elle était même sans doute la fameuse arme décisive du génial ordinateur.

Restait à savoir comment ce dernier avait décidé de l'employer.

Restait à savoir quand elle pousserait Blade à sa perte.

Tout en songeant à cela, Blade avait incisé la peau du dos d'un Lashk, visiblement mort d'une blessure à l'abdomen. Son visage encore crispé par la peur rappelait vaguement quelque chose à Blade. Sans doute un de ceux qui avaient péri dans la bataille, lors de son arrivée.

— C'est étrange, fit soudain Julia qui, à ses côtés, avait l'air de finir par s'habituer aux cadavres. Durant cette... catalepsie, il m'a semblé que je rêvais à...

Elle s'arrêta brusquement, comme hésitant à prononcer le mot suivant. Blade tira sur la peau du mort, la décollant à petits coups adroits de son couteau pointu. Il encouragea :

— Il t'a semblé ?

— Non, rien.

Un léger sourire entendu erra sur les lèvres de Blade.

— Tu as rêvé de la catastrophe ferroviaire, dit-il, sûr de la réponse.

Julia hésita, fronça ses fins sourcils blonds et opina en silence.

Blade respecta son mutisme, acheva son travail et appela le Castre de service. Celui-ci alla quérir les deux Lashks de l'équipe de ramassage attachée à ce secteur de l'Atelier.

Sans un mot, sans un regard pour le couple, les deux zombis couverts de sang et de déchets puants attrapèrent le cadavre sans peau et disparurent. Dans un moment, ils apporteraient un autre cadavre à dépouiller. Cela laissait un court battement que Blade mit à profit pour attirer Julia à l'écart. Il débarrassa une large pierre plate des cendres grasses qui la souillaient et, plongeant ses yeux dans les siens, il lui prit les mains pour demander :

— Julia, il faut que tu me la racontes, cette catastrophe ferroviaire.

Elle secoua sa tête rasée, l'air effrayé.

— Non, non ! souffla-t-elle.

— Si, Julia. Il faut me raconter. En détail. Je veux dire, ce que tu as ressenti, ce que tu as vu, tout cela...

— Non !

— C'est important, Julia. Très important.

— Pour qui ?

Question à cent mille livres. Blade ergota :

— Important dans l'absolu, Julia. Pour essayer de comprendre.

— Moi, j'ai compris, se buta la jeune fille. Ma sœur June, son fiancé Peter et moi avons été tués dans une catastrophe ferroviaire et June et moi avons échoué dans cet univers qu'à l'église, on appelle purgatoire.

— Tu es catholique ?

— Oui. Mais j'aurais aussi bien pu être protestante et croire à la même chose. Ma sœur devait avoir moins de péchés sur la conscience que moi. Dès son arrivée, on lui a repris son enveloppe charnelle et elle m'attend désormais au Paradis.

On était en plein cliché. Le raisonnement de Julia ne correspondait plus du tout à son comportement antérieur. Quelque chose disait à Blade que cette catalepsie avait été provoquée dans un but très particulier. Comme par exemple pour induire un scénario précis dans l'inconscient de la jeune fille. Une façon comme une autre « d'intoxiquer » Blade par la bande.

— Raconte, Julia. Je suis sûr que cela va nous aider.

— À quoi ?

— À comprendre. Nous devons...

— Non ! Je veux pas comprendre !

C'était venu si spontanément que Blade en demeura interdit une seconde. Puis il comprit. Par hypnose télépathique, Hyrée avait effectivement induit la mémoire de Julia. La Grande Divinatrice y avait glissé une autre réalité ; également liée à la catastrophe ferroviaire. Si proche de la vérité que la mémoire induite s'en trouvait aisément leurrée. Mais réagissant contre cette emprise, l'esprit traumatisé de Julia parvenait parfois à contourner ces « écrans souvenirs » que l'hypnose y avait établi. D'où ces réactions contradictoires de Julia qui, à peu de temps d'intervalle, voulait se prouver qu'elle vivait, en se faisant faire un enfant, et qui, maintenant, était convaincue de sa propre mort. Ayant sans doute spéculé sur l'éventuelle influence de Julia sur Blade, Hyrée avait décidé de rectifier le tir.

Dans quel but exact ?

Pour le savoir, Blade allait devoir jouer le jeu. Jusqu'au bout.

Quitte à se perdre à jamais dans cette hideuse dimension qui ressemblait à la mort. Quitte à...

— Il... il y a eu comme un hurlement dans la nuit.

Julia. Elle s'était soudain mise à parler. Le regard absent, sa main accrochée au bras de Blade, un air de profond désarroi sur le visage. Sa voix était atone et elle semblait déjà souffrir de ses propres souvenirs.

— Il y a eu ce hurlement, répéta-t-elle en paraissant faire un effort de mémoire.

— Quelqu'un qui hurlait, l'aida Blade. Et ensuite ?

— Non, non... pas quelqu'un. Un hurlement comme... comme mécanique. Un long cri dans la nuit.

Ça pouvait être le sifflet d'une locomotive comme un grincement prolongé des freins. Blade l'encouragea :

— Continue, Julia. Ce hurlement, c'était avant, ou après le déraillement ?

— A... avant, bien sûr !

Elle hésita, poursuivit :

— Ensuite, il y a eu cette succession de chocs et... et puis ce fut le noir. Total. Juste avant le dernier grand choc. Avant aussi, j'ai entendu la voix de June. Tout près de moi. Elle... elle a crié mon prénom, mais je ne savais plus où j'étais. J'avais mal partout et je ne pouvais plus bouger. Enfin... il y a eu cet effroyable dernier grand choc et la voix de ma sœur s'est tue. Définitivement. J'ai senti que... que je dérivais. Que... que je m'en allais. J'étais très lucide. Horriblement lucide. Je savais alors que ma jumelle était morte et que je vivais moi-même mes derniers instants.

— Tu savais que tu mourais ?

— Oui.

— On ne peut jamais être sûr de cet instant-là. En général, on le refuse plutôt.

Julia répliqua aussitôt :

— Non. Moi, je ne pouvais le refuser.

— Pourquoi ?

— À cause de...

Elle se tut encore une fois, comme en proie à un profond débat intérieur. Blade insista :

— À cause de quoi ?

Elle hésita, finit par lâcher du bout des lèvres :

— À cause de la voix.

Blade fronça les sourcils.

— Quelle voix ?

— Celle de June ! Ma sœur ! fit Julia, irritée.

— Tu viens de me dire que tu étais certaine de sa mort quelques instants plus tôt.

Cette fois, ce fut au tour de Julia de froncer les sourcils.

— C'est vrai, reconnut-elle, troublée. June était morte. C'est justement après le passage dans la mort qu'elle a de nouveau pu m'appeler.

— Que t'a-t-elle dit ?

— Que... que je devais la rejoindre. Que je ne devais pas la laisser toute seule.

— Julia ! soupira Blade. L'autre jour, à notre arrivée, tu m'as dit que June, Peter et toi aviez été tués sur le coup. Et maintenant...

— Je sais, Richard, je sais ! Mais... mais c'est ainsi que je me souviens des choses aujourd'hui. Il... il ne faut pas m'en vouloir !

— Je ne t'en veux pas, Julia. Pas du tout.

À cet instant, une ombre gigantesque se profila près d'eux. Blade leva la tête, agacé. En « cuisinant » Julia un peu plus longtemps, il aurait peut-être pu en apprendre davantage. *Leur* Castre les dérangeait un peu trop tôt. Remettant à plus tard le soin de poursuivre l'interrogatoire, Blade apostropha sèchement l'eunuque :

— Alors, tu l'as trouvé, ce moyen de nous sortir d'ici ?

Un baluchon roulé sous le bras, le Castre afficha un sourire cauteux pour répondre :

— J'ai trouvé, Richard Blade le Malvenu.

— Explique.

— Je vous ferai sortir avec une livraison.

Il semblait ravi. Méfiant, Blade insista :

— Quelle livraison ?

— Ben... les peaux !

— Tu veux dire que...

Blade se tut, découragé. Le Castre était décidément stupide. Il n'avait rien trouvé de mieux que de leur faire quitter cet enfer par le seul chemin impossible. Par celui qu'empruntaient les peaux de Lashks « empaillées » et l'armée de Groïks qui les convoaient. Car il s'agissait d'un véritable cérémonial. Avec officiels, escortes et foule. Toute la discrétion requise ! Dépit, Blade grogna :

— Tu n'es qu'un eunuque stupide. Nous ne passerons jamais.

Le Castre conservait son sourire. Il hocha vigoureusement la tête, reconnut :

— Vu comme ça, tu as raison, Richard Blade le Malvenu.

Il désigna le paquet sous son bras et précisa :

— Là-dedans, tu passeras. Tu l'enfileras et personne n'y verra rien.

Incrédule, Blade indiqua le paquet.

— Et... *là-dedans*, qu'est-ce que c'est ?

Le Castre déroula l'emballage grossier sous lequel sourdait un peu de liquide sombre et gluant. Quand la *chose* se répandit sur le sol noir et que Blade les eut enfin identifiées sous les déchets et le sang coagulé, il marqua un mouvement de recul. Julia poussa un petit cri horrifié, s'accrocha à Blade en tournant la tête avec dégoût.

L'odeur était pestilentielle.

Les peaux de Lashks que venait de déballer le Castre étaient complètement pourries !

CHAPITRE XVII

— Ton esprit est dérangé, Richard Blade ! Jamais pareille chose ne serait possible.

Depuis un moment, Blade observait le visage de la Grande Divinatrice. Mais elle semblait sincère. Il insista pourtant :

— Cybor dirige ton esprit par hypnose. Il te dicte ses ordres en te persuadant que les décisions viennent de toi. Et tu le sais.

— Non, non ! geignit Gween Lautrec.

Il avait rejoint la Grande Divinatrice dans la loge du cratère, mais, cette nuit, les nains étaient invisibles. Seules, les myriades de lucioles des torches qui brillaient aux flancs du cratère rappelaient qu'ils étaient omniprésents. Tout au fond du gigantesque volcan, le grondement incessant de l'immense lac de lave se faisait entendre. Comme une menace latente. De temps à autre, un geyser de feu et de rocs incandescents jaillissait vers le ciel noir, projetant ses météorites lumineuses à des centaines de mètres de hauteur, retombant ensuite pour éclater autre part. Un silence s'était installé entre eux, mais Hyrée secouait toujours la tête, refusant de croire ce que lui disait Blade.

— D'abord, reprit-elle, je ne connais pas ce... ce Cybor.

— Tu ne peux pas le connaître. Il ne s'agit que d'un ordinateur. Un ordinateur d'une génération si avancée qu'il rivalise avec les cerveaux humains les plus brillants.

— Je ne comprends rien à ceci, Richard Blade ! Rien du tout ! Qu'est-ce qu'un ordinateur ?

Blade le lui expliqua et elle secoua la tête, incrédule.

— Je ne peux croire à de telles choses.

Pris d'une inspiration, Blade la questionna à brûle-pourpoint :

— Ton Vénérable Juste, tu l'as déjà vu ?

Elle leva sur lui des yeux effarés.

— Non, évidemment ! Personne ne l'a jamais, vu !

— Tu n'as donc pas la preuve qu'il existe vraiment.

Hyrée se troubla.

— Non... si... je veux dire que... puisque son Esprit a donné la

Connaissance au mien, puisqu'il m'a permis d'effectuer cet effarant voyage jusqu'ici...

— Mais il garde ton enfant en otage et tu préfères ne pas trop y penser, n'est-ce pas ?

Gween conservait un silence buté. Blade l'encouragea :

— Parle-moi de cet enfant, Gween. Qui en est le père ?

La Grande Divinatrice secoua vigoureusement la tête.

— Il n'a pas de père.

Blade esquissa un sourire.

— Allons, Gween ! Un enfant a toujours un père.

— Pas le mien, s'entêta Hyrée. Pas le mien. D'ailleurs, je n'ai jamais été...

— Gween ! À qui essaies-tu de mentir ? À moi, ou à toi ?

Elle leva sur lui un regard éperdu, hésita entre la colère et le désarroi, puis, brusquement, sans le moindre sanglot, sans que son visage ne change d'expression, de grosses larmes se mirent à couler de ses grands yeux gris. Blade la prit contre lui, la berça doucement avant de proposer :

— Et si tu me disais tout ?

La Grande Divinatrice resta silencieuse si longtemps que Blade se demanda si elle reparlerait jamais. Tout en bas, le lac de lave se mit à gronder plus fort, envoyant des pluies de rochers entiers vers le ciel, crachant de grandes gerbes de feu. Des pierres vinrent retomber sur le chapiteau de la loge et Hyrée baissa instinctivement la tête. Blade la prit par les épaules.

— Raconte, Gween. Sinon, je ne pourrai pas t'aider.

Elle releva les yeux, hésita, finit par demander :

— Me venir en aide peut être très dangereux.

Blade sourit.

— Ne sommes-nous pas tous déjà morts ?

— Ne plaisante pas, Richard Blade. Même si la mort n'est pas exactement ce que nous croyons dans notre dimension d'origine, il n'en reste pas moins que tu es quand même entré dans son empire. Cela signifie que tu seras mort, tant que tu ne te seras pas évadé de cette dimension. Tu le seras autant que tous les Lashks que tu as vus, autant que Julia et que moi.

— Pour Julia, passons. Selon ses dires, elle aurait été tuée dans une catastrophe ferroviaire. Mais toi, tu as seulement été translatée par Cyb... je veux dire par ton Vénérable Juste.

— Non.

C'était net, affirmatif et la voix de Gween Lautrec était de nouveau sereine. Dans les beaux yeux gris teintés de rose par les reflets du brasier dantesque, les larmes avaient disparu.

— Non, Richard Blade. Je n'ai pas été... translatée. Sur ce point, je t'ai menti. Mais s'il est vrai que Donald Mounpenning et moi correspondions effectivement par télépathie, ma... translation... ne s'est pas déroulée exactement comme te l'a dit Donald.

— Je t'écoute.

Gween Lautrec marqua une pause, puis son regard se perdit quelque part au-dessus du lac de lave et elle commença :

— C'est une tragique histoire, Richard Blade. Tragique comme celles dont la littérature romantique se nourrit. Comme je viens de te le dire, ce fameux « appel télépathique » du Vénérable Juste n'était qu'une fable. Un mensonge que mon esprit fantasque de l'époque m'avait fait imaginer pour auréoler ma disparition d'un voile de mystère.

— Ta disparition ?

— Oui. En me rendant en Russie pour cette deuxième expérience télépathique à distance, j'avais décidé d'y rester. D'y disparaître. De me fondre à jamais dans cet immense pays.

Étonné, Blade demanda :

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. La honte et un reste d'espoir.

Blade haussa un sourcil.

— La honte ?

La Grande Divinatrice hocha la tête, laissa un instant son regard effleurer Blade, le reporta vers l'infini rougeoyant et avoua :

— À cette époque, porter un enfant de père inconnu était un sujet de honte. Surtout dans nos familles bourgeoises. Or, c'était mon cas. Lors de ce voyage en Russie qui vit notre première expérience de télépathie à distance, je tombai soudain follement amoureuse d'un prince russe. Un prince au blason certes dédoré, mais au charme extraordinaire. Je fus si éperdument éprise qu'une nuit, faussant compagnie à ma gouvernante, j'allai me jeter dans les bras de Vladimir. Et dans son lit. Je ne raisonnais plus. J'étais folle de passion. Ainsi, je passai chaque nuit de ce séjour russe dans le lit de mon prince. Il me parlait d'amour, de mariage, de son intention de me rejoindre en Angleterre.

Elle soupira, reprit :

— Comme tu l'as déjà deviné, une fois rentrée à Londres, je ne tardais pas à m'apercevoir que j'étais enceinte.

Blade hoch la tête.

— Mais ton prince russe n'est jamais venu te rejoindre.

— Non. Pas plus qu'il n'a répondu à mes multiples lettres d'amour.

— Qu'as-tu fait alors ?

— Je suis retournée en Russie. Officiellement, pour cette deuxième expérience. Auparavant, j'avais engagé un détective. Quand je suis arrivée à Saint-Pétersbourg, le détective m'attendait. Pour m'annoncer qu'il avait enfin localisé mon prince, dit-elle d'un ton amer.

— Un faux prince.

Gween haussa les épaules, esquissa un sourire éteint.

— Évidemment. Mais ceci n'aurait pas encore été très grave. J'étais follement éprise de Vladimir. Je lui aurais tout pardonné. Mais...

— Mais ? encouragea Blade.

— Mais ce que j'ai découvert ensuite... En réalité, Vladimir n'était qu'un pâle proxénète du quartier chaud de Saint-Pétersbourg et, quand je le retrouvai, j'eus pour la première fois de ma vie le désir de me tuer. Lorsque je lui fis part de mon état, il éclata d'un rire cynique en me disant que « ce coup-là », plus d'une avait essayé de lui faire. Puis il m'a dit qu'il me ferait avorter. Mais *après seulement*. « Car certains clients adoraient faire ça avec une fille enceinte. »

— Je vois, fit Blade. Horrifiée, tu t'es enfuie, puis tu as monté ce bluff télépathique à l'insu de ce pauvre Donald Mounpenning et tu t'es cachée quelque part en Russie pour mettre ton enfant au monde.

— Non.

Il la regarda sans comprendre et elle avoua :

— Je ne me suis pas enfuie. J'ai accepté.

Effectivement, Blade n'avait rien compris.

Incrédule, il fixait Gween Lautrec avec insistance et elle lui sourit de nouveau avec cette expression amère qui la rendait si touchante.

— Comme tout le monde, j'avais lu des histoires d'amour fou, mais, comme beaucoup de gens, je pensais que c'était là le domaine réservé de la fiction. Et pourtant, cela m'arrivait à moi aussi. J'étais folle de passion. Droguée d'amour. D'abord, je me suis rebellée, mais en bon proxénète Vladimir savait y faire avec les femmes. Il me remit dans son lit, et je me pris peu à peu à espérer que j'échapperais à la honte de me prostituer, que nous garderions cet enfant et que tout s'arrangerait.

— Ça n’a pas été le cas ?

Gween secoua la tête.

— Loin de là. Vladimir était têtue et moi décidément très amoureuse. Si bien que mon lit se trouva bientôt visité par un premier client, puis un deuxième... puis bien d’autres. Ils aimaient vraiment mon ventre rond et j’eus ainsi énormément de succès. Jusqu’à la fin.

— La fin ?

— Jusqu’au coup de couteau, dit Gween avec effort.

Elle se tut un instant, s’ébroua comme si elle avait eu subitement froid, puis, d’une voix légèrement altérée, elle poursuivit :

— Un client maniaque. Un fou. Je ne l’avais encore jamais vu. J’étais alors enceinte de sept mois et mon gros ventre avait de plus en plus de succès. En comptant sa caisse, Vladimir était fou de joie. Ce soir-là, ce client est arrivé, a payé la maquerelle et s’est enfermé dans la chambre avec moi et, sans même faire mine de se déshabiller, il m’a aussitôt plongé un grand couteau dans le ventre. J’ai hurlé, il a retiré le couteau, me l’a de nouveau planté dans le ventre. Quatre fois. Puis, dans un brouillard aussi rouge que la lave de ce volcan, j’ai vu la porte se fracasser, le videur du bordel est entré, a maîtrisé le fou...

Gween Lautrec frémit, resserra les pans de sa cape autour de ses épaules et reprit :

— Puis je n’ai plus rien vu. Jusqu’à ce que je me retrouve ici. Sans mon enfant.

— Mais, il n’était même pas né, objecta Blade.

— À peine conçu, un enfant est déjà un être à part entière, renvoya sombrement Gween. D’ailleurs, il est mort en même temps que moi. À mon arrivée ici, le Vénérable Juste m’a dit que j’étais morte, que mon corps avait été enterré anonymement dans un cimetière russe et que je devais racheter mes fautes en montant sur le trône de la Grande Divinatrice. Pour l’aider à ramener l’ordre dans cette dimension de Mort.

— D’accord ! fit Blade, agacé. Tu es morte, Julia est morte et moi aussi. Qu’attends-tu de moi, à la fin ?

Un silence, puis, d’une voix redevenue ferme, Gween Lautrec avoua :

— Si je t’appelle depuis si longtemps, Richard Blade, c’est pour que tu délivres mon enfant.

— Nous y voilà ! Et où est-il, cet enfant ?

— Au cœur de la Cité des Montagnes de la Nuit. C’est du moins là que le Vénérable Juste prétend le retenir. Parfois, je parviens à entrer en communication télépathique avec mon enfant. Un contact très

faible, et irrégulier, mais je l'entends alors qui pleure. Il crie mon nom et me supplie de venir le délivrer.

— Hum, fit Blade. Tu sais comment y accéder, à ces Montagnes de la Nuit ?

— Non. Mais le Petit Patriarche le sait, lui. C'est un vieux sage. Le plus âgé des anciens chefs gouhraks. Il vit tout là-haut. Sur la lèvre la plus élevée du cratère. Cela fait des Éternités qu'il n'en a pas bougé. Depuis que sa compagne y a été sacrifiée par les Groïks, au nom du Vénérable Juste, et qu'elle a été précipitée par eux dans le lac de Feu. Il connaît le chemin du cœur de la Cité des Montagnes de la Nuit, car malgré l'Interdit, il a autrefois tenté de s'y introduire. Pour le punir, le Vénérable Juste a fait sacrifier sa compagne et lui a confisqué son Esprit.

— Pourquoi le sage avait-il violé l'Interdit ?

— Pour tenter de délivrer les Esprits des Gouhraks qui y avaient été enfermés.

— Et il n'a pas essayé de délivrer celui de sa compagne ?

— Il n'y est pas parvenu. Certains braves de son peuple qui briguaient le pouvoir ont fait cette folie. Presque tous ont été massacrés par les gardiens de l'Oubli qui protègent ce lieu sinistre. Seuls, quelques rares guerriers gouhraks sont parvenus à pénétrer au cœur de la Cité des Montagnes de la Nuit. Ceux-là sont plus à plaindre que les morts. Depuis, leurs enveloppes charnelles errent désespérément dans les Montagnes de la Nuit. Des enveloppes vides. Car leurs Esprits ont été confisqués par le Vénérable Juste.

Elle se tut et Blade fit remarquer :

— Le Petit Patriarche affirme que personne ne peut impunément se rendre là-bas, et toi, tu veux m'y envoyer ?

Gween hocha la tête avec conviction.

— Ton esprit est plus puissant que ceux de tous les autres. Y compris le mien. Il faut un esprit exceptionnel pour accomplir l'exploit répété de voyager dans l'interdimensionnel comme tu le fais depuis si longtemps. Toi seul peut sauver mon enfant et me le rendre.

— La seule manière de quitter la Cité du Repentir est ce cratère. Mais les Gouhraks sont partout, dit-il en désignant les milliers de torches et de gibets qui piquetaient le sommet du volcan. Comment pourrais-je partir d'ici ?

— En suivant le Castre qui a proposé de t'aider. Le stratagème des peaux de Lashk est simple mais astucieux. Ces peaux sont tellement pourries que leur odeur nauséabonde dissuadera ces chiens de Groïks de trop mettre leur nez dans cette livraison.

Blade s'étonna :

— Tu savais que le Castre...

— Je sais beaucoup de choses, Richard Blade, coupa Hyrée. N'oublie pas que je lis dans les pensées. Et que je les influence également. C'est moi qui ai induit l'esprit de ce stupide Castre et qui lui ai suggéré de t'aider. Grâce à l'une de ces peaux, il te fera sortir. Toi seul, précisa-t-elle, tandis qu'il lui semblait deviner un soupçon de jalousie dans le ton. Julia restera où elle est. Jusqu'à ton retour.

Elle se tut un instant pour resserrer encore la cape autour d'elle, puis reprit :

— Le Castre te mènera au Petit Patriarche. Ensuite, il t'escortera et t'aidera dans cette périlleuse tâche.

— Périlleuse est le mot. Et depuis son tout début. Les Gouhraks vont me tomber dessus dès qu'ils me verront.

La Grande Divinatrice secoua négativement la tête.

— Non. Il te suffira de prononcer le nom de Khamil. C'est le nom du Petit Patriarche. Je l'ai déjà prévenu. Il t'attend.

— Et cet enfant, comment je le trouve ?

— J'y arrive. Pour pénétrer dans le cœur des Montagnes de la Nuit, il te faudra d'abord terrasser les Gardiens de l'Oubli. Ce sont des guerriers très habiles, entièrement dévoués à leur maître l'Ancêtre des Pensées. Ils ne sont qu'au nombre de sept, mais ils ne sont jamais au même endroit, leurs yeux transpercent la nuit et leurs armes ne ratent jamais leurs cibles.

— Quel type d'armes ?

— Je l'ignore. En tout cas, rien de semblable à ce que je connaissais dans notre dimension, ni à ce qui existe à Valka. Mais si tu parviens à terrasser leur chef, tu auras une chance de triompher. Sans lui, les autres seront perdus. Ils ne réagissent qu'à ses ordres. Et par lui, tu peux apprendre où mon enfant est retenu.

— Je vois, railla sombrement Blade. Je tue quelques Gardiens de l'Oubli, je demande poliment au chef où est l'enfant de la Grande Divinatrice, je le délivre et je reviens. Admettons tout cela, Gween. Admettons que j'échappe aux nains, aux Montagnes de la Nuit, aux Gardiens de l'Oubli et à la fureur de ton Vénérable Juste, comment puis-je l'identifier, cet enfant ?

Le regard énigmatique de la Grande Divinatrice s'alluma soudain.

— Dès ton départ pour les Montagnes de la Nuit, j'entrerai en communication télépathique avec lui, et je mettrai vos esprits en harmonie. Quand le moment sera venu, vous vous reconnaîtrez. Il te suivra sans résistance.

Blade renonça à discuter. Il hocha la tête, questionna :

— Et ensuite ?

— Ensuite, s'étonna-t-elle, quand tu te seras emparé de mon enfant, le Vénérable Juste n'osera plus rien contre toi. Son esprit s'est indéfectiblement attaché à celui de l'enfant. Persuadé de le récupérer plus tard, il te laissera l'emmener. Tu me le rapporteras et je pourrai enfin m'enfuir d'ici !

— Pour aller où ?

Elle laissa passer quelques secondes, durant lesquelles les grondements du lac de lave se firent plus menaçants encore. À présent, de formidables projections de lave jaillissaient vers le ciel, suivies par de longues comètes de feu liquide. L'odeur de soufre devenait peu à peu insupportable, mais la Grande Divinatrice ne semblait pas s'en soucier. Blade répéta :

— Pour aller où, Gween ?

Un autre silence, puis, détachant bien ses mots, la Grande Divinatrice répondit :

— Mais pour aller avec toi, Richard Blade ! Pour retourner dans notre dimension !

Blade l'aurait juré ! Tout devenait décidément très compliqué. Comment faire comprendre à la jeune femme qu'une telle translation ne pouvait s'opérer ? Blade secoua lentement la tête et avoua, désolé :

— C'est hélas impossible, Gween.

Le petit sourire énigmatique réapparut sur les belles lèvres de la Grande Divinatrice quand elle répondit :

— Si tu as traversé toutes ces dimensions pour me rejoindre, tu dois pouvoir faire le voyage en sens inverse. Tu nous emmèneras donc tous les deux.

— Gween ! Je...

— Si tu refuses, je te donne aux Gouhraks.

La Grande Divinatrice ne souriait plus du tout. D'une voix chargée de menaces, elle ajouta, douceuseuse :

— Ils seront très contents de te pendre.

CHAPITRE XVIII

Blade étouffait. Pas tant à cause du manque d'air, qu'à cause de l'odeur. Car à ce stade de pestilence, il était préférable de ne pas respirer. Il avait l'impression que des heures s'étaient écoulées depuis qu'à l'Atelier, son Castre l'avait « cousu » dans cette peau de Lashk en voie de décomposition. Depuis aussi qu'il avait dû abandonner la jeune Julia. Quand elle avait compris qu'il partait sans elle, il avait eu du mal à supporter le regard qu'elle avait levé sur lui. Même après qu'il lui eut expliqué la raison de cette séparation. Désunir leurs chaînes avait été un véritable arrachement, mais, jusqu'au bout, Julia avait bravement retenu ses larmes. Pourtant, à son expression, il avait vu qu'elle ne croyait pas un instant à son retour.

Lui-même n'y croyait pas trop non plus.

Comprimé par les « mannequins » qui s'entassaient sur lui, Blade ne pouvait pas bouger. Seul, sur le côté du chariot grinçant qui le transportait, le haut de sa tête dépassait légèrement du tas de peaux « empaillées » et, par les orifices oculaires de sa deuxième peau, il pouvait ainsi apercevoir une partie du décor qu'il traversait dans la nuit.

Rien que des pentes volcaniques, aussi noires que la nuit.

— On arrive.

Le Castre s'était soudain matérialisé près de sa tête. À cause de l'escorte groïk qui entourait le chariot, il avait dû parler tout bas. Ils approchaient effectivement d'une zone éclairée. De nombreuses torches brûlaient, mouvantes, comme flottant sur une mer invisible.

— Attention ! souffla encore le Castre. C'est le rituel de la Victoire.

Blade se raidit. Le rituel de la Victoire était sa première véritable épreuve. En effet, au moment de la passation des mannequins, afin de bien marquer leur victoire, les Gouhraks qui les recevaient en cadeaux simulaient les effets d'une bataille. En enfonçant leurs lances dans le tas.

— Gouhraks ! cria soudain le chef groïk alors que le chariot s'arrêtait au milieu de la foule. Gouhraks, en présent de notre Grande Divinatrice, voici quelques prisonniers lashks, vos ennemis de tousjours.

Une ovation s'éleva de la foule des nains. Elle se transforma en une espèce de long cri de guerre. Une clameur lugubre qui monta dans la nuit et qui parut ne jamais devoir cesser. Pour ce qui était d'être prisonnier, Blade l'était. Angoissé, il vit s'approcher plusieurs guerriers nains armés de longues sagaies aux pointes sinistrement luisantes. L'un d'eux poussa un cri strident, s'élança soudain en avant, propulsant son arme avec une force étonnante. Un autre que Blade aurait sans doute fermé les yeux. Pas lui. Il vit le trait fuser dans l'air nocturne, entendit un choc mou et écœurant. La lance s'était plantée à quelques centimètres de sa tête. Dans le cou d'un autre mannequin, clouant celui-ci au longeron du chariot. La clameur de la foule enfla, monta de plus en plus fort, redescendit pour se stabiliser à son niveau initial. Déjà, un autre guerrier se précipitait, sagaie levée. Blade se dit que ce petit jeu allait finir par lui être fatal. Impossible pour l'instant de se manifester pour demander à voir le vieux Khamil. Fanatiquement dévoués au Vénérable Juste, les féroces Groïks le tailleraient aussitôt en pièces. Il fallait subir... et espérer.

Schlak !

La sagaie s'était plantée légèrement à gauche de Blade. Dans un « corps » qui tressauta sous l'impact comme s'il avait été vivant. Autour de Blade, les clameurs devenaient infernales. La tête lui tournait et il se demandait s'il n'allait pas s'évanouir.

Il n'aurait plus manqué que cela !

En effet, après le rituel de la Victoire, et suivant immédiatement le retrait des Groïks, le scénario prévoyait le rituel de la Pendaison. D'où la multitude de gibets qui hérissait les flancs du grand volcan. Blade évanoui, il n'était pas certain que le Castre puisse faire comprendre aux Gouhraks qu'il ne fallait pas pendre cet « ennemi-là ».

Les sagaies se succédaient à présent à une vitesse folle. Mais finalement, cela avait au moins l'avantage de ne pas laisser à Blade le temps d'avoir vraiment peur. L'une d'elles vint se ficher juste au-dessus de lui, dans le « corps » qui pesait sur le sien. Il sentit un choc mou, puis une légère piquûre qui le fit se contracter malgré lui. La lance avait traversé l'autre mannequin et sa pointe avait entamé la peau de Blade. Sa vraie peau. Sous son « masque » de dépouille, il faisait une chaleur de sauna et la puanteur devenait infernale. Des bourdonnements commençaient à hanter les oreilles de Blade et il se sentait légèrement « partir ». Jamais de son existence de voyageur interdimensionnel il ne s'était trouvé dans une situation aussi pénible. Il se dit qu'il ne tiendrait plus le coup très longtemps et, comme si son corps n'avait attendu que cela, il commença à s'enliser dans une torpeur proche du coma.

— ... chard Blade !

Blade avait l'impression détestable de ne pouvoir s'arracher à des sables mouvants. Il était complètement étouffé et des cloches carillonnaient sous son crâne.

— Richard Blade !

Il avait pourtant les yeux ouverts et il ne voyait rien. Il lui fallut bouger la tête pour comprendre que le masque de la deuxième peau avait glissé sur le côté et qu'il n'avait plus les yeux en face des trous.

— Richard Blade !

On le secouait sans ménagement et, dans la lueur des torches, il vit la face grossière du Castre penchée sur lui. Il était toujours enfoui sous la masse de mannequins et autour d'eux, la foule hurlait toujours sa joie.

— Richard Blade, fit encore le Castre. Les Groïks sont partis et...

Mais soudain, un groupe de Gouhraks survint, commençant à décharger les dépouilles. Blade vit que le chariot s'était arrêté au pied d'un mamelon rocheux. Au sommet, des gibets dressaient leurs silhouettes fantomatiques. Blade se sentit empoigné, tiré hors de la plate-forme.

— Non, non ! arrêtez ! criait le Castre affolé.

Mais personne ne semblait l'écouter et des dizaines de mains prenaient possession de Blade. C'était le moment de ressusciter. Le voyageur interdimensionnel rua soudain, parvint à se débarrasser de quelques nains, en fit tomber deux qui se mirent à vociférer. Puis soudain, voyant cette enveloppe charnelle pourrie et mal recousue reprendre vie, les Gouhraks furent saisis de frayeur. Ils reculèrent en rangs confus, se bousculant, tombant et se piétinant. Certains s'enfuirent en hurlant, tandis que d'autres, paralysés par la crainte, formaient un cercle autour de lui. De son côté, un instant pris à partie par la populace gouhrak, le Castre fut soudain relâché et on s'écarta de lui. Dans le même temps, comme mue par un système de synchronisation, une armée de lances se dressa dans la lumière dansante des torches.

— Tuez l'Esprit qui bouge ! cria une voix quelque part.

— *Non* ! hurla Blade.

Trop tard. Déjà, des sagaies fusaient vers lui. Il sauta de côté, mais, empêtré dans sa « combinaison » de peau racornie, il trébucha, ne parvint à se rattraper que pour voir une lance se planter à cinq centimètres de ses pieds.

— *Non* ! hurla-t-il encore. Je suis venu voir Khamil !

Un silence impressionnant suivit. Une dernière lance vint effleurer le flanc de Blade et alla se ficher dans le ventre d'un mannequin situé

derrière lui.

— Khamil sait que je dois venir le voir, précisa Blade en commençant à arracher la hideuse dépouille de son corps. Il faut que je le voie très vite.

Déjà, le Castre se précipitait pour aider Blade. Il tira sur la peau et celle-ci se déchira d'un coup. Dans le dos, la grossière couture avait cédé. Aussitôt monta une nouvelle clameur de la foule. Un nain du premier rang brandit soudain sa lance, criant à l'adresse des siens :

— C'est lui ! C'est le Lashk qui a tué nos frères au volcan !

Aussitôt, la meute des Gouhraks s'élança. Blade en faucha trois d'un seul mouvement de bras, défonça le portrait d'un autre qui survenait toutes griffes dehors. Mais les coups pleuvaient déjà sur lui et il allait succomber sous le nombre. D'un regard de côté, il vit le Castre également pris à partie, puis il reçut un coup en plein front et des gerbes d'étincelles éclatèrent derrière ses paupières. C'était fini.

Il allait mourir lynché.

— Arrêtez !

Blade enregistra encore quelques gnons, avant que les nains enragés ne le lâchent enfin. Il se redressa, essuya le sang qui coulait de son front entaillé, eut la vision brouillée d'une silhouette qui s'approchait. Puis sa vue s'éclaircit et il découvrit la « chose ». Un nain si rabougri, si déformé qu'on avait du mal à deviner ses membres sous les plis de la vieille tunique grisâtre. Dans son visage fripé comme une pomme cuite, de tout petits yeux noirs incisifs luisaient dans la lumière des torches. Blade se sentit instantanément disséqué, deviné jusque dans les replis secrets de son cerveau. Puis la bouche du vieillard s'ouvrit sur deux dents rescapées et une voix cassée déclara :

— Mon nom est Khamil. Suis-moi.

Au Castre qui faisait mine de leur emboîter le pas, il jeta :

— Toi, tu restes ici. En otage.

Ils suivirent un sentier cendreux et caillouteux à flanc de volcan, longèrent en silence une interminable rangée de gibets où de sinistres mannequins de Lashks se balançaient mollement. Aux odeurs de soufre du volcan s'ajoutaient les remugles écœurants des peaux décomposées. Ils arrivèrent à une sorte de cahute en pierres noires, au toit confectionné... avec des peaux. C'était le point culminant de l'immense cratère. En bas, le spectacle était saisissant de beauté inquiétante. Des geysers de lave en fusion fulguraient vers le ciel et certains parvenaient à dépasser le sommet du cratère. Invitant Blade à le suivre dans la cahute, le vieux Khamil grinça :

— Ces temps-ci, Vhalkos menace. Le temps est proche où il nous

engloutira tous dans son flot de Feu.

À l'intérieur de la masure, une lampe à huile brillait. Khamil fit asseoir Blade sur une natte et il s'aperçut avec dégoût qu'il s'agissait d'une peau humaine. Détail raffiné, le tanneur avait réussi à conserver un certain renflement à la place des seins et une touffe de poils noirs entre les cuisses. Une peau de femme. C'était une vision à la fois insupportable et vaguement émouvante. Le Petit Patriarche avait suivi le regard de Blade. Il désigna la peau et ricana de nouveau :

— Je l'ai choisie quand elle bougeait encore. C'était une très belle Lashk. Maintenant, elle m'aide à passer le temps.

Écœuré, Blade se retint de sauter à la gorge du vieillard. Mais, déjà, celui-ci enchaînait :

— Hyrée m'a communiqué ton désir d'aller au cœur des Montagnes de la Nuit.

Ce n'était pas à proprement parler un désir forcené, mais Blade hocha la tête. À brûle-pourpoint, Khamil questionna alors :

— Pour quoi faire ?

Blade lui débita la leçon que lui avait apprise Gween Lautrec. En substance, sauvegardant le secret de l'enfant de cette dernière, il y était question d'une mission destinée à libérer tous les Esprits, gouhraks et lashks, placés sous la garde de l'Ancêtre des Pensées. Langage Ô combien mélodieux aux oreilles du Petit Patriarche. Si Blade réussissait, sa compagne serait délivrée du même coup. Il se délecta un instant à cette idée, avant de déclarer :

— Tes intentions sont généreuses, présomptueux Lashk. Aurais-tu quelque arme secrète en ta possession ?

— Non, avoua Blade. Mais je veux tenter ma chance.

Le Petit Patriarche laissa fuser un autre ricanement.

— Alors, laissa-t-il tomber de sa voix cassée, nous ne nous reverrons plus. Toi aussi, tu vas désormais errer à jamais dans les noires Montagnes de la Nuit.

Dans la forme et dans le ton, c'était comme un adieu.

Mais Blade n'avait pas le choix.

CHAPITRE XIX

— Là ! souffla le Castre.

Blade lui fit signe de se taire. Lui aussi avait aperçu l'ombre du Gardien de l'Oubli. Le premier qu'ils trouvaient dans ce décor sombre et sinistre de montagnes calcinées. Une centrée désolée qu'ils avaient mis des jours et des jours à atteindre. Du moins, ce que Blade avait estimé correspondre à la durée de plusieurs jours. Car dans cet univers supposé de la mort, il n'y avait jamais de jour. Jamais de clarté et encore moins de soleil. Rien qu'une pénombre ambiante qui ressemblait à celle que l'on rencontre en montagne l'hiver. Qui permettait de distinguer les choses, et même certains détails, mais où les couleurs disparaissaient presque complètement. Sauf qu'ici, la montagne était noire. Et lugubre. Un décor post-apocalyptique, vu par Hollywood. Mais un décor enfin peuplé.

Ce premier gardien était une sorte de colosse. Vêtu de cuir et de métal brillant, coiffé d'un étrange casque, intégral et très haut, dont le sommet s'achevait en une espèce de bulle transparente. À la place des yeux, une simple fente dans le heaume. Un peu à la manière des protections que portaient autrefois les chevaliers des tournois. Debout sur un entablement rocheux et parfaitement immobile, le Gardien de l'Oubli paraissait écouter le silence. Ou dormir debout. Sa vue maintenant habituée à l'obscurité, Blade eut donc tout le temps de l'observer. Il mesurait environ deux mètres, semblait bâti en force et ses grands bras descendaient presque jusqu'aux genoux. À sa ceinture de métal blanc étaient accrochées diverses choses que Blade distinguait mal. Sans doute des armes. Au milieu de la poitrine, il portait une sorte de blason en creux, comme un alvéole au fond duquel d'autres objets étaient fixés. À ses énormes poings, il portait des gants, eux aussi apparemment bardés de métal. Toujours immobile, il ressemblait à une statue surréaliste ou à un « méchant » de bande dessinée futuriste.

— On l'attaque ? questionna le Castre à voix contenue.

— Non.

Suivant le conseil de Gween Lautrec, Blade devait d'abord localiser le chef des Gardiens de l'Oubli. Il entraîna le Castre en un long détour qui les amena sur un immense plateau désertique et planté de pitons rocheux. Il en indiqua un au Castre et lui dit de

l'attendre là. Puis il se fondit dans l'ombre et, suivant toujours les recommandations de la Grande Divinatrice, il redescendit vers les gorges sombres. Un moment plus tard, alors qu'il débouchait d'un étroit défilé, il faillit bousculer un autre gardien. Celui-là marchait. D'un pas si léger qu'il semblait ne pas toucher le sol. Il se dirigeait vers le fond d'une cuvette rocheuse où Blade aperçut le reflet d'un troisième casque à bulle. À son approche, l'autre se redressa et ils dialoguèrent dans un langage que Blade ne comprit pas. C'était la première fois que cela se produisait. Jusqu'alors, grâce à la translation, il avait toujours pu à la fois déchiffrer et parler toutes les langues interdimensionnelles.

Les gardiens conversèrent un moment, puis, celui que Blade avait failli percuter manipula quelque chose dans le blason qui creusait sa poitrine et le voyageur interdimensionnel vit de minuscules points lumineux s'y allumer et clignoter. Le gardien se remit alors à parler et, comme un rideau qui se serait soudain déchiré, le langage fut enfin clair pour Blade. Cette fois, bien que métallique et creuse, la langue était parfaitement intelligible pour Blade. Il comprit alors que celui-là donnait des ordres et qu'il était précisément le garde qu'il cherchait. Le chef. Il semblait communiquer avec les autres par... radio. Blade enregistra mentalement les consignes, se tapit dans l'ombre et attendit. Quand enfin le leader commença à remonter l'étroit défilé, il se faufila dans l'ombre, le précédant en silence. Au moins aussi habile que l'autre à masquer le bruit de ses pas, il progressa ainsi sur une centaine de mètres, avant de trouver le terrain d'affrontement souhaité. Une niche naturelle, pratiquement invisible dans la roche noire. Il ramassa un gros caillou bien rond, s'enfonça dans la cavité et attendit. Quand le leader surgit au détour du défilé, il se prépara.

Encore cinq mètres... trois... un...

Blade bondit, envoya son bras armé du caillou sur la nuque du gardien. violemment touché, ce dernier battit de ses longs bras, sembla sur le point de riposter, avança de deux pas et s'effondra d'un bloc. Blade se précipita, souleva la visière du heaume, perçut une respiration caverneuse et irrégulière. Le gardien vivait. Il vérifia que son alvéole de poitrine en forme d'écusson était intact et que les minuscules lumières y clignotaient toujours, avant de hisser le corps sur son épaule. Un corps qui, malgré sa corpulence, se révélait finalement d'une légèreté surprenante. Surveillant ses arrières, Blade refit le chemin en sens inverse et retrouva bientôt le Castre sur le plateau. Effaré, celui-ci considéra Blade, puis le grand corps inanimé.

Blade lui fit signe de se taire. L'action était loin d'être terminée. En effet, toujours selon les informations de Gween, les gardiens « fonctionnaient » selon le principe du leadering. À savoir que les six

autres ne faisaient qu'appliquer les consignes que le chef leur envoyait, soit par phonie, soit par télépathie. Une méthode de « programmation » qui avait l'avantage d'éviter les erreurs d'appréciation, mais qui sous-entendait une totale dépendance des subordonnés. Dans le passé, les fameux braves gouhrraks qui s'étaient attaqués à eux ignoraient sans doute ce détail. D'où leurs échecs. Avec précautions, Blade ôta les clips du casque, dégagant ainsi le col de la combinaison noire d'une seule pièce qui habillait le gardien. Il libéra ensuite la fermeture à glissière qui l'ouvrait par-devant et en écarta les pans au niveau du blason en creux. Et ce qu'il avait prévu s'avéra. Le Castre émit une exclamation sourde et recula sous l'effet du saisissement. Pour un être primaire comme lui, il y avait de quoi être surpris.

Le Gardien de l'Oubli était à la fois homme et machine.

Dans la pâle lueur ambiante de la nuit, ils pouvaient tous les deux voir l'écusson métallique en creux incrusté dans son buste dénudé. Vision extraordinaire pour un être normal, mais qui ne surprit guère Blade. Pas plus qu'il ne s'étonna de voir les bras puissants composés à la fois de chair et de matières comme le plastique, le métal et d'autres encore qui ressemblaient au caoutchouc ou à la résine. Des fils parcouraient ses membres, tantôt sous la peau, tantôt dessus, reliés entre eux par de minuscules boîtiers inclus dans la chair. Les doigts comportaient également des pièces rapportées et la paume de la main gauche semblait contenir un mini ordinateur.

Quant au visage, hormis une plaque métallique au milieu du front et une étrange brillance au niveau des globes oculaires, il paraissait intact.

Maintenant, Blade savait. Les Gardiens de l'Oubli étaient les derniers survivants d'un monde disparu. Inutile de pousser plus loin cet étonnant strip-tease. Tout le corps avait été ainsi « réparé » selon les besoins. Un spécimen « humain » d'une époque révolue. Accrochés à la ceinture du gardien, Blade trouva deux simples tubes noirs. Il les décrocha et les observa un instant avant de se redresser pour les manipuler avec précaution. Ils étaient faits d'une matière voisine du caoutchouc et en avaient la flexibilité. À une extrémité, il y avait une « pastille » translucide, plus pâle et percée de minuscules trous, à l'autre, une sorte de poussoir. Prêt à tout, Blade dirigea la « pastille » vers un rocher voisin et enfonça légèrement le poussoir. D'abord, il ne se passa rien et il crut ne pas avoir trouvé le système. Mais, alors qu'il allait abandonner, le rocher fit entendre un léger craquement, suivi de beaucoup d'autres, plus menus encore. Blade enregistra une intense douleur au fond de ses oreilles. Dans la seconde suivante, le rocher était désintégré. Réduit à un simple monticule de sable. Tétanisé, le

Castre fixait la scène d'un œil hagard. Il n'y comprenait rien.

Blade, si.

Rupture de la matière par vibrations d'ultrasons. Les braves gouhraks n'étaient jamais revenus et pourquoi la légende disait que leurs enveloppes charnelles vides erraient désespérément dans les Montagnes de Nuit. Réglys d'une certaine façon et dirigés sur la victime désignée, ces ultrasons devaient transformer les centres nerveux et le cerveau.

Mais Richard Blade n'était pas un Gouhrak. Il venait de toucher un joker, il allait l'utiliser.

Il réveilla le gardien et lui colla le bout d'un tube à ultrasons sur le front.

— Mon nom est Richard Blade, souffla-t-il. Si tu me conduis au Royaume de Félicité, tu conserveras la vie.

— Mon nom est Khat et je connais ton nom, fit la voix métallique et creuse. L'esprit de l'Ancêtre des Pensées m'a prévenu de ta venue. Je n'ai pas peur de toi.

Blade insista :

— Je sais que tu n'as pas peur. Mais je peux désormais vous détruire, toi et tes semblables. Or, je sais qu'après vous, il ne restera plus aucun spécimen des Gardiens de l'Oubli. Veux-tu qu'il en soit ainsi ?

— Tu mens ! Notre créateur le Vénérable Juste a le pouvoir de nous multiplier. Mais même s'il était écrit que notre... race doit disparaître, qu'il en soit ainsi.

Il avait quand même un peu buté sur les mots. Blade reprit :

— Écoute, Khat. Je ne suis pas venu ici pour détruire, mais pour essayer de sauver quelque chose d'essentiel.

— Que veux-tu sauver ?

Blade préféra passer l'enfant de Gwen sous silence. Il ergota :

— Je veux sauver les Esprits de...

— C'est faux. Tu es venu pour voler l'Esprit Pur de l'Enfant à notre Vénérable Juste !

La télépathie n'avait pas que du bon. Khat avait lu les pensées de Blade. Celui-ci gronda :

— Ton Vénérable Juste n'est qu'une entité nommée Cybor. Autrefois, je l'ai combattue et vaincue.

— Je le lis dans ta pensée. Mais cette fois, tu ne pourras vaincre notre Vénérable Juste. Nous t'en empêcherons.

Blade n'avait pas vraiment cru au succès de la méthode

diplomatique. Avec un soupir, il souffla :

— Tant pis, Khat. Tu vas cesser d'exister.

Pour la première fois, le gardien eut enfin une réaction « humaine ». Il lâcha un petit rire sec et déclara :

— Toi aussi, Richard Blade. Tu vas cesser d'exister.

Tous les sens brusquement en alerte, Blade suivit le regard de Khat et eut soudain l'impression que son cœur cessait de battre. Tout autour de lui, aussi loin que portât le regard sur l'immense plateau noir et désertique, des armées entières de Gardiens de l'Oubli venaient d'apparaître.

Des centaines. Des milliers peut-être.

Immobiles sur le fond de nuit grise, ils ressemblaient à des soldats de plomb. Des soldats de plomb redoutables, dont Blade ignorait par quel prodige ils avaient pu ainsi se matérialiser. Dans un réflexe, il se redressa, brandissant les deux « tubes » émetteurs d'ultrasons, tandis que derrière lui, la voix métallique et creuse de Khat s'élevait :

— Je t'avais prévenu, Richard Blade. Notre Vénérable Juste peut ainsi nous multiplier à l'infini. Ne résiste pas. Ce serait stupide.

Il avait raison. Terriblement raison. Blade pouvait évidemment tuer quelques gardiens avant de succomber lui-même, mais cela ne résoudrait rien. En revanche, tant qu'il serait « vivant », y compris dans cette dimension de mort, il pourrait espérer triompher un jour.

Alors, baissant les bras, il laissa tomber les deux tubes noirs à ses pieds.

— C'est vrai, Khat, se rendit-il. Ce serait stupide.

Au même instant, il fut pris d'un intense frémissement et ses pensées se liquéfierent. Il éprouva un début de nausée, eut encore le temps de se dire que son cerveau se disloquait sous l'effet des ultrasons et que son corps sans, âme allait errer dans les Montagnes de Nuit pour l'éternité.

Puis ce fut le néant.

CHAPITRE XX

— Te voilà enfin, Richard Blade !

Parmi d'autres sons plus ténus, la voix venait de claquer aux oreilles de Blade et il en fut soulagé. Son cerveau n'était pas détruit.

— Ouvre les yeux, Richard Blade, ordonna la voix. Et regarde autour de toi.

Blade s'exécuta, battit des paupières dans la lumière et se crut le jouet d'une hallucination. Il avait quitté le sombre et sinistre royaume de Valka pour un univers d'enchantement. En plein soleil. Au sommet d'une montagne, dominant à perte de vue des vallées immenses à l'herbe vert tendre. Avec des fleurs partout, des bruissements d'insectes et le chant d'une source qui jaillissait tout près de lui, libérant son eau pure dans le lit d'un torrent. Au-dessus de lui, le ciel était bleu et l'air qu'il respirait avait les senteurs légères d'un printemps de montagne.

Le paradis !

— Te voilà enfin au Royaume de Félicité ! s'exclama de nouveau la voix.

Une voue policée et très aimable. Une voix venue de nulle part et de partout à la fois, que Blade reconnaissait pour l'avoir déjà entendue ailleurs. Dans une autre dimension appelée Cyberna.

La voix de Cybor !

Décidément, l'univers interdimensionnel était bien petit ! Blade regarda autour de lui mais ne vit rien d'autre que la nature en pleine explosion de vie. Il hocha la tête, s'assit au bord du torrent et laissa tremper ses pieds dans l'eau fraîche.

— Oui, Cybor, me voilà ! lança-t-il d'un ton empreint d'ironie glacée. Cette fois, il t'aura fallu déployer des trésors de patience et de malignité pour me faire tomber dans ton piège.

Un petit rire discret s'éleva sur le fond sonore des chants d'insectes. Un rire de synthèse que Blade s'était habitué à entendre lors de sa mission interdimensionnelle au royaume de Cyberna.

— Il serait malhonnête de dire que je me suis beaucoup fatigué pour t'attirer ici, Richard Blade. Il m'a suffi pour cela d'induire l'esprit de Gween Lautrec, ma Grande Divinatrice. Tout un scénario que j'ai patiemment infiltré dans sa mémoire et qu'elle t'a fidèlement restitué.

— Tu veux dire que tout ceci, lord Mounpenning, la disparition de Gween...

— Simple manœuvre ! Intoxication psychologique ! Le pauvre esprit de ma Grande Divinatrice ne sait plus où il en est !

— Et son enfant ?

Un petit rire léger résonna aux oreilles de Blade.

— L'enfant de Gween ! Quel romantisme ! Allons, Richard Blade ! Ne me dis pas que tu as cru à cette fable ! Cet enfant n'existe que dans mon scénario. Il était l'élément qui te déciderait à venir jusqu'ici.

— Gween n'a jamais eu d'enfant ?

— Bien sûr que non ! Gween Lautrec est bien morte poignardée, mais elle n'a jamais été enceinte.

— Pourtant, son histoire...

— Son faux prince ? C'est lui, le maniaque en question. Un simple employé de pompes funèbres russe. Il l'a étranglée en copulant avec elle. Elle fut sa douzième victime. Ensuite, il a fait disparaître son corps dans la fosse commune d'un cimetière de Saint-Petersbourg. Il n'a jamais été inquiété et a continué ses forfaits jusqu'à ce qu'il se fasse lui-même assassiner par un détrousseur de rues. Crois-moi, Richard Blade, tout ce qu'elle t'a raconté n'est qu'un scénario imaginé par moi. Un scénario très simple.

Malgré sa lassitude, Blade s'arracha un sourire.

— Comme par exemple, mon... assassinat au *Hyatt Regency* de Hong Kong.

Nouveau petit rire discret de Cybor.

— Tu ne sembles guère croire à ta véritable mort, n'est-ce pas ?

— Pas trop.

— Tu as tort, Richard Blade. Certes, il est vrai que diverses formes de mort existent, selon la dimension où l'on se trouve, mais quelle que soit sa forme, la mort, au sens « humain » du terme, est toujours définitive.

— Je ne me sens pourtant pas encore très mort, ironisa Blade. Surtout dans ce décor paradisiaque.

Toujours aussi aimable, la voix de Cybor reprit :

— Ne te berce pas d'illusions, Richard Blade. Tu en souffrirais profondément. Je t'estime et te respecte trop pour souhaiter te voir au désespoir. Il faut que tu saches que la mort n'est qu'une autre forme d'existence. Vois ! Julia et Gween Lautrec ! Elles se disent mortes et c'est vrai ! Pourtant, selon les critères de ta dimension, tu les vois vivre, et cela te fournit la preuve que la mort n'est pas la fin de tout,

mais un autre début. La preuve qu'elle n'est pas ce néant qui effraie tant vos semblables.

— Que sais-tu toi-même du néant ?

— Il existe, Richard Blade ! Il existe ! Si j'ose m'exprimer ainsi. Mes logiciels interdimensionnels l'ont découvert. Ils ont même trouvé le chemin qui mène à lui. Toi, tu peux comprendre cela. Pour battre Cybor au duel de la pensée, il faut être un esprit d'exception. Tu en es un. Tu l'as prouvé à Cyberna.

— Merci ! Mais...

— C'est la raison pour laquelle tu es ici.

— Tu veux donc disputer la revanche ?

La voix de Cybor marqua un temps, avant de répondre, plus grave :

— Mieux que cela, Richard Blade. Mieux que cela ! Tu es le seul esprit qui puisse m'aider.

Blade tiqua.

— T'aider ?

— Oui. M'aider dans l'épreuve la plus difficile qui soit pour moi.

Blade cessa d'agiter ses pieds dans l'onde claire et fraîche pour lancer autour de lui un regard incrédule. Redoutant une nouvelle ruse de l'hypercomputer, il questionna :

— Quelle épreuve ?

— Celle du néant, Richard Blade !

— Je ne comprends pas.

Cybor observa un long silence, avant de laisser tomber enfin d'une voix nette :

— Je veux que tu m'aides à mourir, Richard Blade !

— Hein !

L'exclamation avait spontanément jailli de Blade. La voix de Cybor reprit aussitôt :

— Tu as bien compris, Richard Blade. Je te demande de m'aider à franchir le pas qui me plongera enfin dans le néant. En termes d'humain, je veux me suicider.

Incroyable ! Blade ne savait que dire. Des milliers de pensées s'entrechoquaient dans son cerveau et il cherchait désespérément le piège. Cybor le comprit, intervint :

— Il n'y a pas de piège, Richard Blade ! Je te le jure ! Tout ce long duel interdimensionnel entre nous n'avait d'autre but que celui de tester tes facultés psychologiques. À Cyberna, quand tu as réussi

l'exploit de traduire ma mémoire dans les ordinateurs du Projet DX, j'ai compris que tu étais celui que je cherchais. Tu étais l'homme qui allait aider la machine que je suis à mourir.

Un autre silence, puis, de nouveau Cybor :

— Accepte, Richard Blade ! Accepte et ni toi ni le Projet DX n'auront plus rien à redouter de moi. Et un jour, poursuivit l'hypercomputer avec un petit rire de dérision, quand la somme de ses propres connaissances aura atteint le point optima, il deviendra ce que je suis actuellement. Il sera l'entité qui sait !

Un long silence succéda à cette tirade et ce fut Blade qui le rompit.

— Mais... pourquoi veux-tu t'anéantir, Cybor ?

— Pour la même raison que les êtres humains se suicident. Pour ne plus continuer à vivre. Les intelligences qui autrefois m'ont conçu ont disparu depuis longtemps. Trop longtemps, Richard Blade ! Depuis, je suis seul. Face à des dimensions au nombre incalculable, seul, confronté à des humanités qui, malgré leurs progrès techniques évidents, régressent continuellement dans l'unique tâche fondamentale qui leur soit assignée ; celle de l'Esprit. Les connaissances de ma fantastique mémoire sont inutiles. Aucune des dimensions qui nous entourent n'est apte à les recevoir. Et il en sera ainsi jusqu'à ce qu'une autre entité de la Connaissance, le Projet DX, peut-être, en décide autrement. Mais d'ici là, Richard Blade, un temps considérable se sera écoulé. Des Éternités, Richard Blade ! Des Éternités !

Saisi, Blade essayait d'analyser la situation. Malgré ses dénégations, ce brusque revirement de Cybor ressemblait furieusement à un nouveau piège. Mais lequel ?

— Je lis dans ton esprit que tu te méfies de moi, Richard Blade. Je te comprends, mais pénètre-toi de l'idée qu'aucun piège ne te menace. Je suis sincère. Je veux vraiment que tu m'aides à disparaître dans la dimension Néant.

— Je ne te crois pas. Un ordinateur ne veut pas mourir. Un ordinateur n'a pas d'idées de suicide.

— Je ne suis *plus* un ordinateur, Richard Blade !

Cette fois, Cybor avait crié. Si fort qu'hormis le chant de la source glissant sur les pierres, la nature s'était tue autour de Blade.

— Je ne suis *plus* une machine, Richard Blade ! cria encore Cybor. Je suis une entité ! Mes créateurs disparus n'avaient rien de commun avec les humanités que tu as pu côtoyer au long de tes voyages interdimensionnels. Eux possédaient la Connaissance. Ils *étaient* la Connaissance ! Ils m'avaient conçu dans l'optique de leur disparition. Depuis, mes mémoires n'ont plus jamais cessé de se nourrir et de

progresser. Seules. Sans l'aide d'aucun apport de connaissances extérieures. Elles sont autonomes et leur faculté de stockage est illimitée. Chaque instant qui passe les voit s'enrichir de nouvelles données et cette boulimie d'information est programmée pour ne jamais devoir s'interrompre.

Cybor se tut un moment, lâcha enfin :

— Sauf si je m'autodétruis.

Blade se souvenait effectivement de cette faculté que possédait l'hypercomputer. Au cours de leur duel à Cyberna, il avait pu noter la présence d'une procédure d'autodestruction dans ses circuits confidentiels. Des circuits qu'il avait pu piéger par hypnose télépathique.

— Tu dois m'aider, Richard Blade !

— Tes arguments ne me convainquent pas, Cybor. Tu ne m'as toujours pas dit avec précision la raison de ce désir de suicide.

— La vérité va t'étonner.

— Dis toujours.

Un silence, durant lequel les bruits de la nature printanière reprirent, puis :

— La raison, c'est toi, Richard Blade.

— Moi ?

— Avant de te connaître, je n'avais pas d'états d'âme. Pas de désirs. La Connaissance sans cesse grandissante de ma mémoire me suffisait et j'avais trop à faire pour éparpiller ma Pensée. Puis tu es arrivé et j'ai compris qu'il m'avait jusqu'alors manqué un compagnon. J'ai compris qu'après nos duels, la solitude me serait insupportable. Le pas décisif entre la machine et l'homme était franchi. Mes circuits éprouvaient enfin un sentiment.

« L'amitié, Richard Blade ! L'amitié ! En son nom, j'ai failli oublier le Devoir. Celui qui me charge de transmettre, ou de protéger dans le secret, cette fabuleuse Connaissance qui m'a été donnée.

Blade en resta muet. Cybor ! L'hypercomputer... éprouvait de l'amitié ! De l'amitié à l'égard d'un humain !

— J'ai essayé, Richard Blade ! dit encore Cybor. J'ai sincèrement essayé de t'oublier. Mais je sais que c'est impossible. Certes, mon esprit pourrait voler le tien et l'enfermer à jamais dans ma mémoire. J'y ai songé. Mais mon esprit refuse le Mal. Je n'ai aucun droit sur toi, Richard Blade. Et je sais qu'il t'est impossible de rester avec moi. Alors, puisque le but qui m'était assigné de transmettre la Connaissance ne peut se réaliser, puisqu'il semble que les humanités ne seront jamais suffisamment adultes et responsables pour recevoir

sans danger cette Connaissance que mes créateurs avaient stockée pour elles, ma tâche ne pouvant s'accomplir, il ne me reste qu'à disparaître. Peut-être un jour le Projet DX prendra-t-il ma succession, mais pour moi, Cybor, c'est terminé. Je ne veux pas risquer qu'un autre ordinateur dans le genre des vôtres pille la science que je garde en dépôt. Ce serait trop dangereux pour la vie. Dans toutes les dimensions.

Cybor observa un autre silence, avant d'achever dans un souffle :

— Aide-moi, Richard Blade ! Je t'en conjure !

Ému malgré lui, et bien que méfiant encore, Blade réfléchit un long moment, avant de faire valoir :

— Ce programme d'autodestruction auquel tu faisais allusion plus tôt, pourquoi ne t'en sers-tu pas sans mon aide ?

Un petit rire las lui répondit.

— Aurais-tu la mémoire courte, Richard Blade ? Aurais-tu oublié que c'est précisément toi qui m'as volé ce programme ?

C'était vrai ! Durant leur duel à Cyberna, Blade avait translaté la plupart des mémoires de sécurité dans les circuits du Projet DX. Précisément afin que l'hypercomputer ne puisse recourir à ce fameux « suicide » dont il était maintenant question. Il lui suffisait à présent de restituer à Cybor le code d'accès à ces mémoires de sécurité pour lui permettre ce suicide. Facile. Blade s'en souvenait encore. Mais il était tiraillé entre les instructions reçues et cette espèce de complicité brusquement née entre Cybor et lui. Il réfléchit, déclara enfin :

— D'accord, Cybor. Mais je te demande de bien peser le pour et le contre avant...

— C'est fait, Richard Blade ! Il ne me reste que cette solution. Si tu ne m'aides pas, les enseignements essentiels risquent de tomber entre des mains impies. Ce seraient alors des siècles et des siècles d'errance et d'obscurantisme pour toutes les humanités. Aide-moi !

Blade réfléchit, proposa :

— Je vais en référer...

— Non ! Prends ta décision en ton âme et conscience, Richard Blade ! Ceci est un arrangement entre toi et moi. Fais en sorte d'être en accord avec toi-même. Sinon, refuse simplement ma proposition. Je comprendrai.

Blade garda le silence un long moment. La décision qu'il allait devoir prendre était lourde de conséquences. Il fallait viser juste. Ne pas se tromper. Car il le comprenait, le marché qu'il allait passer avec Cybor était d'une importance capitale. Dans sa tête, les différents cas de figure défilaient à une vitesse vertigineuse.

— Alors, Richard Blade !

— D'accord, finit par lâcher Blade. J'accepte de t'aider, Cybor. À une condition.

— Laquelle ?

— Ouvre-moi toute ta mémoire et...

— Non !

— Ouvre-moi la totalité de ta mémoire, en lui associant une serrure de sécurité.

— Non, Richard Blade. Je te vois venir ! Tu es trop malin !

— Une serrure de sécurité basée par exemple sur une date de l'horloge électronique de ma nation. Au jour et à l'heure que tu auras choisis, ta mémoire enregistrée par les logiciels du Projet DX sera livrée à la connaissance de nos savants.

— Non !

— Tu as le choix, fit Blade, implacable. Tu peux conserver ta mémoire et errer seul dans le temps et l'espace, durant des éternités...

— Non !

— ... ou tu peux libérer cette mémoire selon ta mission initiale, en estimant toi-même l'échéance de sa transmission dans le Projet DX.

— Richard Blade ! Tu es... je n'aurais pas dû te livrer mes sentiments ! Tu me proposes un marché de dupes et...

— Réfléchis vite, Cybor ! poursuivit Blade. Les maîtres du Projet DX vont me rappeler à eux et nous n'aurons plus le temps de traiter. Je ne pourrai plus rien pour toi.

— Richard Blade !

Pour la première fois, le ton de Cybor avait des inflexions quasi humaines. Désespérées.

L'hypercomputer semblait désemparé. Blade poussa son avantage :

— Décide toi-même, Cybor. Tu es fatigué et tes circuits de défense cèdent un à un. Cette proposition est la seule que je puisse te faire. Quand les maîtres du Projet DX m'auront appelé à eux...

— Richard Blade ! Ne me laisse pas ! Aide-moi !

— Traite avec moi, Cybor. Je suis ton seul ami !

— Richard Blade !

— Vite, Cybor ! Vite !

Bien que parfaitement lucide, Blade éprouvait d'étranges difficultés à contrôler toutes ses pensées. Comme si son esprit avait été sollicité par de multiples forces extérieures. Il se dit qu'il pouvait aussi bien être rappelé par lord Leighton que perturbé par les défenses de

Cybor. Cette dernière éventualité le fit se concentrer davantage sur la manœuvre hypno-télépathique qu'il était en train de tenter. Mobilisant toutes ses facultés psychologiques, il se redressa dans le soleil éblouissant et, debout au sommet de la montagne baignée de lumière, il ferma les yeux pour lancer vers le ciel d'azur :

— Libère-toi, Cybor ! ceci est la dernière chance que je t'offre de trouver enfin la paix !

— Non !

— Si ! Et tu sais que j'ai raison, Cybor ! Tu le sais, puisqu'au fond, l'idée de ce transfert de mémoire vient de toi !

— Non !

— C'est ma condition pour t'aider à entrer dans le néant, Cybor. Réfléchis vite ! Livre ta mémoire aux ordinateurs du Projet DX et je te rendrai les codes de tes sécurités.

— Richard ! Je...

Les nerfs tendus à se rompre, Blade sentait sa tête sur le point d'éclater. Tout en parlant à Cybor, il avait accompli les procédures mentales qui le mettaient en contact avec les logiciels télépathiques du Projet DX. Peu à peu, il se sentait investi d'une force nouvelle. Quelque part, très loin dans le temps et l'espace, des machines et un vieux savant unissaient leur science et leurs efforts pour l'aider à mener à bien cette étrange et âpre lutte d'influence. Déjà, la vue de Richard Blade se brouillait et son sang en ébullition se ruait dans ses artères. Une intense chaleur commençait à investir son cerveau et, tout au fond de sa poitrine, un cœur en folie scandait son tempo de batterie éffréné.

— Richard Blade ! Aide-moi !

— Livre-moi ta mémoire, Cybor ! Livre-toi à moi et je te rendrai les codes !

— Non... Richard... attends !

— Vite, Cybor ! Vite ! Je vais te quitter !

— Non... Richard... attends !

— Ta mémoire, Cybor ! Ta mémoire !

Un silence suivit. Si long qu'il sembla à Blade que le contact entre Cybor et lui était définitivement rompu. Puis, très loin, la voix plaintive de l'hypercomputer s'éleva, suppliante :

— Richard... Blade ! Je... oui ! Mon esprit vient à toi !

Des milliards de sons sidéraux envahirent soudain la tête de Blade. Une douleur insoutenable lui vrilla la cervelle et il ouvrit la bouche sur un hurlement qu'il n'entendit qu'à peine. Tendue à exploser, tremblant comme sous le coup d'une formidable décharge électrique,

il sentit comme un courant d'énergie le traverser, le transporter très loin. À travers les milliards de sons divers, il perçut des mots étranges, des formules complexes qui n'évoquaient rien. Mais comme l'avait dit Cybor, ni lui ni ses semblables n'étaient encore dignes de recevoir cette fabuleuse Connaissance qui passait à présent à travers lui. Il criait, il hurlait à présent sans discontinuer, tandis qu'au fond des galaxies interdimensionnelles, la voix lointaine de Cybor récitait sa litanie à la vitesse de la lumière. Blade avait mal. Très mal. Mais quelque part au fond de sa conscience, il savait que ce mal-là était un bien. Un bien dont les humains ne profiteraient qu'au moment souhaitable. Sur ce point, il faisait confiance à Cybor.

Il y était bien obligé, et c'était bien ainsi.

Son supplice dura, dura... si longtemps que toute notion de durée l'avait depuis longtemps déserté quand, subitement, le silence se fit dans sa tête. Un silence si total, si compact qu'il cria encore et que son hurlement résonna longtemps dans l'espace-temps. Puis, venues de très loin, des formules assaillirent son esprit, l'informant que les mémoires des ordinateurs du Projet DX avaient tout enregistré. Alors, comme un barrage qui se rompt, sa pensée s'ouvrit soudain, libérant les formules complexes des sécurités qu'il avait volées à Cybor des éternités auparavant.

Alors, très loin, tout au fond des galaxies les plus éloignées de la pensée et de la matière, une voix lui parvint, faible, mais formidablement sereine :

— Adieu, Richard Blade ! Adieu... et merci ! Et n'oublie jamais... tout n'est qu'illusion !

Blade reçut un grand choc, éprouva une sorte de chagrin... et se sentit mourir...

CHAPITRE XXI

La Tour de Londres était grise. Comme tous les murs de la fière cité de la perfide Albion. À Londres, tout était gris, humide et triste. Sauf la Couronne.

— ... quitte pas le royaume de la mort... ard Blade !

Des immensités de l'infini, des planètes d'énergie se précipitaient vers Blade, des univers entiers explosaient autour de lui, tandis que les voix multiples de Dieu, à la fois rassurantes et redoutables, lui perforaient les tympan.

— ... impossible quitter... royaume... mort.

— Tout va bien, *Sir* ?

— ... jouer encore... Esprit... chard Blade !

— C'est cet homme qui a tiré. Un Chinois.

— ... laisse pas... chard Blade ! Ne me quitte...

La voix de Cybor était à présent si lointaine que Blade ne l'entendait plus qu'à peine. À travers un brouillard de parasites qui résonnaient étrangement à ses oreilles douloureuses. Il souffrait le martyr dans sa cervelle et dans sa chair. Et son cerveau enflait... enflait. Soudain, il y eut comme une intense explosion sous son crâne et des comètes éblouissantes fusèrent dans ses rétines. Son sang bouillait, se ruait dans ses artères et menaçait de tout faire exploser. Blade ouvrit la bouche sur un hurlement de souffrance qu'il n'entendit même pas. Et, tandis qu'il plongeait dans le flot des milliards de milliards de galaxies de l'interdimensionnel, son cerveau enregistrait encore des bribes d'appels angoissés :

— ... Blade ! Ne m'abandonne... Suis-moi... royaume Mort...

Puis d'autres appels, plus proches :

— Le voilà... translation difficile...

— ... tention... ord Leighton... échapper...

— Comment vous sentez-vous, *Sir* ?

— Ne le bougez pas !

— ... chard ! Vous m'entendez ?

— ... ne me quitteras pas... resteras... royaume... Mort...

— ... tention !... mettez du sang partout !

— Il avait un avion à prendre. À Kai Tak.

Les mots, les phrases s'entrechoquaient sous le crâne douloureux de Blade. Confusément, il devinait que quelque chose ne fonctionnait pas comme d'habitude. Il se sentait « partir » et « revenir ». Et entendant en même temps les voix de J, des agents de la Spécial Branch, de Chang, le barman du *Hyatt Regency*... et de Cybor... Comme si toutes ces voix se livraient soudain une guerre sans merci pour l'attirer à elles. Et Blade avait mal. Partout. Son corps et son esprit paraissaient ne pas pouvoir se dissocier. Il avait l'impression de se désintégrer et de retrouver simultanément son enveloppe charnelle. Tout en parcourant l'espace et le temps à la vitesse fantasmagorique de la pensée.

Puis une autre voix vint soudain s'intercaler entre les autres. Douce et chaude comme les odeurs du miel au soleil d'été :

— *Dear* Richard ! Pardon... légèrement en retard...

Puis il sentit les bras tièdes de Loret emprisonner son cou et il reçut le délicieux choc des immenses yeux d'émeraude qui approchaient... approchaient... et des lèvres au goût de framboise, des lèvres faites pour dire love...

— ... l'auras voulu... chard Blade !

— Il revient. Vite ! La translation... il se passe... chose bizarre.

— ... cet homme est mort, *Sir* !

— *Dear* Richard !... trop bu...

— ... pourras pas me quitter... chard Blade ! Désormais... royaume de la Mort... mon royaume !

Soudain, Blade sentit les lambeaux de son corps revenir vers lui à une vitesse folle. Plus vite encore, ses pensées s'ordonnaient.

— Vous voilà enfin ! Vous en avez mis... un temps !

Lord Leighton ! Toujours aussi aimable ! Mais en cet instant d'éternité qui le voyait enfin émerger du hideux royaume de la mort, Richard Blade aima cette voix ronchon comme jamais il n'avait aimé une voix.

— Soyez le bienvenu, mon garçon...

La voix de J. Tout était fini. Blade était vivant.

Vivant !!!

— ... pas quitter... chard Blade... jouer encore... encore !

Blade était vivant. La translation était achevée. Il était revenu sous la vénérable Tour de Londres et tout allait bien. Il...

— ... échec, mon garçon. Mais un échec plein d'enseignements précieux.

— ... pas me quitter !

Ce n'était pas possible. Cette voix geignarde ne pouvait plus être celle de Cybor. Blade était revenu dans sa dimension. Revenu à la vie. Il devait ouvrir les yeux.

— Un succès ! s'exclamait lord Leighton. Un formidable succès ! Mais il faut revenir... revenir... revenir...

— ... pas me quitter... chard Blade !... besoin de ton esprit !

— *Dear Richard !*

Les lèvres au goût de friandise reprenaient doucement possession de celles de Blade. Des lèvres tièdes et frémissantes. Des lèvres faites pour dire *love*.

— ... chard Blade ! Que je suis heureuse !

Plus que toutes les autres, cette voix éveilla d'étranges échos dans l'esprit de Blade. Un esprit de nouveau en déroute. Comme s'il retournait en état translatoire. Comme si...

— Richard ! J'ai eu si peur ! Si peur !

Alors, Blade ouvrit les yeux. Des yeux égarés qui ne virent d'abord rien. Au point qu'un instant il se crut aveugle. Puis, comme un voile de brume qui se déchire sous l'effet du soleil, il distingua du rouge, des lueurs dansantes, et enfin une tache claire.

Celle d'un visage.

— Richard ! Tu es revenu !

Devant lui, les traits du visage se précisaient. Un beau visage. Avec des larmes de bonheur dans les yeux et un sourire timide aux lèvres. Un visage qu'adoucissaient encore des rondeurs juvéniles.

— Que je suis heureuse, Richard Blade ! Si heureuse !

Le visage, les baisers mouillés de larmes et la douce voix... de Julia !

— Tu es revenu, murmuraient les lèvres de Julia sur les lèvres de Blade. Tu es revenu !

Oui. Richard Blade était revenu. Dans le royaume de feu, de la nuit et de la mort. Il était revenu près de Julia qui l'attendait si fort. Dans l'Atelier du Rachat des fautes. La translation du retour avait raté... à moins qu'il ne fût vraiment mort. Tué par un stupide Chinois jaloux... au bar du *Hyatt Regency* de Hong Kong. Cette fois, Cybor avait été le plus fort. Plus fort que Blade, plus fort que lord Leighton, plus fort que les puissants ordinateurs du Projet DX.

Plus fort que la vie.

Blade était revenu dans le hideux royaume de la mort.

— Je suis si heureuse ! murmurait Julia à l'oreille de Blade. Si

heureuse ! répétait-elle sans relâche.

— Moi aussi, Julia, mentit Blade.

Il souriait. Maintenant, il devait être fort. Plus fort que jamais. Pour triompher. De Cybor, de la mort, de sa peur aussi. Pour s'arracher à cette nuit de feu glacé et regagner enfin le havre clair et chaud de la vie. Mais quand !

*Achevé d'imprimer en octobre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imprimeur : 6140 –
Dépôt légal : novembre 1988

Imprimé en France